Universitas

Coll. spec.

THÉATRE.

ΤΕΛΟΣ ΤΟΥ Β.

THÉATRE

DE M. POINSINET DE SIVRY.

De la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Lorraine.

CONTENANT la Tragédie de Briſéis, troiſieme édition; la Tragédie d'Ajax & la Comédie d'Aglaé, ſeconde édition, & trois Comédies nouvelles du même Auteur.

A LONDRES,

Et ſe trouve à Paris,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Chriſtine.

M. DCC. LXXIII.

UNIVERSITÉ BIBLIOTHECA

PQ
2019
.P72A19
1773

Coll. spec.

BRISÉIS,

OU

LA COLERE D'ACHILLE.

TRAGÉDIE.

Muſe, raconte-moi la colere d'Achille.

Homere. Iliad. Ch. I.

Troisieme Edition.

ÉPITRE

A L'AUTEUR DE BRISÉIS;

Par M. Coste d'Arnobat, Gendarme de la Garde.

Eh ! quoi ? ta Muse ingénue & riante,
Qui des plaisirs suivoit l'aimable essain ;
Offre à nos yeux Melpomene sanglante.
Et se présente un poignard à la main !
Ce n'est donc plus cette Muse légere,
Au front paré de rose & de jasmin,
Nymphe badine, & folâtre Bergere :
Qui de Moschus, & du tendre Bion,
Compagne heureuse, avoit suivi les traces ;
Et le pied nud dansoit avec les Graces,
Aux doux accents du luth d'Anacréon.
J'ai cru la voir interdite, immobile,
Laisser tomber sa lyre & son haut-bois ;
Fuir en voyant le seul casque d'Achille,
Et toute en pleurs s'égarer dans les bois.
Dis-nous quel art de son ame craintive
A pu calmer la soudaine frayeur ;
Comment sa bouche enfantine & naïve
Peut respirer l'audace & la terreur.
Poursuis ; remporte une double victoire ;
Couronne-toi de myrte & de lauriers.
Poursuis ; je vois du temple de Mémoire
Les doctes Sœurs t'ouvrir tous les sentiers.
Avec l'Amour ris, soupire, folâtre ;
De Melpomene ensanglante l'autel ;
Des jeux d'Homere embellis le théâtre :
Et désormais de ce Chantre immortel
Rends, comme toi, notre France idolâtre.

PERSONNAGES.

ACHILLE.
BRISÉIS.
PRIAM.
BRISÉS.
PATROCLE.
ULISSE.
AJAX.
ADRASTE.
EUPHANOR.
Suite.

La Scène eſt devant Troye dans le Camp d'Achille, ſéparé de celui des Grecs.

BRISÉIS,

OU

LA COLERE D'ACHILLE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PATROCLE, ADRASTE.

PATROCLE.

ADRASTE, que dis-tu ? que viens-tu m'annoncer ?
Atride à cette honte auroit pu s'abaisser !

ADRASTE.

Les Dieux à votre ami réſervoient cette gloire,

PATROCLE.

Ah ! dois-je le penſer ?

ADRASTE.

Patrocle peut m'en croire.
J'ai vu le camp des Grecs au déſeſpoir livré,
Regretter le ſoutien dont il eſt ſéparé.
Nos ſoldats ranimant leur audace expirante,
Maudiſſoient de leurs chefs la querelle ſanglante,
Comptoient en frémiſſant les triomphes d'Hector,
Et tous ceux qu'à ſon bras le Ciel réſerve encor.
Ils s'armoient à regret d'un courage inutile,
Ou dédaignoient de vaincre en l'abſence d'Achille.
Atride eſt effrayé de leurs cris menaçants;
Il demande une trêve aux Troyens triomphants:
Il l'obtient; cependant ſa politique habile
Veut réparer ſa faute & ramener Achille.

PATROCLE.

Adraſte, il n'eſt plus temps. Demain Achille part.
Le fier Agamemnon s'eſt repenti trop tard.
Que dis-je ? de ce lieu tu connois l'importance;
Voiſin des murs Troyens, il en fut la défenſe;
Calchas avoit prédit qu'à moins de le forcer,
A ſurprendre Ilion il falloit renoncer :
Tu ſais auſſi combien de travaux, de carnage,
Nous coûta du terrain le ſanglant avantage;

Ce fort, l'espoir des Grecs, & leur plus ferme appui.
Achille aux Phrygiens l'abandonne aujourd'hui.

ADRASTE.

Ciel ! qu'entens-je ?

PATROCLE.

Il fait plus ; une paix solemnelle,
D'Achille & des Troyens termine la querelle.
Et Priam, & lui-même, ardents à la jurer,
Aux portes d'Ilion ont dû se rencontrer.
Une commune haine en ce jour les rassemble :
Et dans ce même lieu tu vas les voir ensemble.

ADRASTE.

O Ciel ! quel est, Seigneur, mon juste étonnement ?
Je ne crois qu'à regret ce triste événement.
Quel malheur en ce jour menace la Patrie ;
Si l'ami de Patrocle aux Phrygiens s'allie !
Je vois Patrocle même avec eux conspirer !

PATROCLE.

Ami, peux-tu le croire & me le déclarer ?
Qui, moi ? que je renonce à l'amour de la Grèce ?
Que je sois insensible au danger qui la presse !
Que sans être arrêté par de secrets liens,
Je l'abondonne, Adraste, en faveur des Troyens !
Va, ses maux m'ont touché ; ma pitié les partage,
Et les succès d'Hector irritent mon courage.

Elevé près de toi sur les pas des héros,
Je languis à regret dans un obscur repos.
Ah ! devois-je prévoir qu'une aveugle tendresse
Rendroit un jour Achille ennemi de la Grèce !
Funeste Briséïs, source de nos regrets,
Que de maux ont causé vos coupables attraits !
Pourquoi, Dieux irrités, qui détruisez la terre,
Livrez-vous à l'amour des cœurs faits pour la guerre ?
Mais Achille & Priam s'avancent vers ces lieux.

ADRASTE.

Pourrez-vous contempler ces traités odieux ?
Quel charme aura pour vous un entretien funeste ?

PATROCLE.

Les Dieux le troubleront ; c'est l'espoir qui me reste.
Demeurons.

SCENE II.

ACHILLE, PRIAM, *ſuite.*

ACHILLE.

PUISSANT Roi des peuples Phrygiens!
Compagnons généreux, héros Theſſaliens!
Vous ſujets de Priam, troupe illuſtre & captive!
Prêtez tous à ma voix une oreille attentive.
Avant que le ſoleil ſorti du ſein des eaux,
Demain, loin d'un perfide ait vu fuir mes vaiſſeaux;
J'ai voulu de ce lieu lui ravir l'avantage.
J'abandonne à Priam ce prix de mon courage.
Reçois, Roi des Troyens, ce gage glorieux
De l'amitié d'Achille, & du ſecours des Dieux.
Toi, Patrocle, des Grecs vas trahir l'eſpérance:
Aux captifs Phrygiens porte la délivrance.

PATROCLE.

Sortons; je cède, Adraſte, à ma juſte douleur.
Il ſort avec Adraſte.

ACHILLE.

Reprends, triſte Ilion, ton antique ſplendeur!
Puiſſe Hector des Troyens venger les funérailles,
Voir la Grèce expirante au pied de tes murailles;

Et la flamme à la main la cherchant sur les flots,
Renverser les remparts de Mycène & d'Argos!

PRIAM.

Achille! Achille, ô Ciel! ne dois-je plus te craindre!
Ta fureur dans mon sang sembloit vouloir s'éteindre.
Pour le répandre, hélas! tu traversas les mers:
Ta gloire & mes malheurs rempliſſent l'univers.
Comment s'eſt pu calmer ta colere inhumaine?
Quel Dieu, superbe Achille, a désarmé ta haine?

ACHILLE.

Le destin l'a voulu, le destin dont les loix
Au milieu de leur cours suspendent mes exploits;
Et me font immoler par un dépit funeſte,
Aux Troyens ennemis, les Grecs que je déteſte.
Ma haine la plus forte eſt mon guide aujourd'hui;
Ilion dût la craindre, & j'en deviens l'appui.
Ainsi, de mes travaux foulant aux pieds la gloire,
Et de la Grece ingrate oubliant la mémoire,
De ma seule vengeance, aveuglément épris,
Je veux la satisfaire; il n'importe à quel prix.
Par l'affront qui m'eſt fait, par ma haine implacable,
J'en renouvelle ici le ſerment redoutable;
Je jure à cet autel, à la face des Dieux,
D'abandonner ces bords & les Grecs odieux;
Afin qu'Agamemnon, qui lâchement m'offenſe,
Quelque jour, mais trop tard, m'appelle à leur défenſe.

Seul, je les ſauvai tous; ſeul, je le puis encor.
Un jour, un jour viendra que la fureur d'Hector
Portera dans leurs rangs l'horreur & le carnage;
Mes yeux verront les Grecs fuyants ſur ce rivage;
Les Grecs m'appelleront aux bords du Simoïs;
Mais Achille irrité ſera ſourd à leurs cris.

PRIAM.

A nos communs affronts Jupiter s'intéreſſe;
Hector te vengera du crime de la Grèce.

SCENE III.

ACHILLE, PRIAM, *ſuite*, EUPHANOR.

EUPHANOR, *à Achille.*

Seigneur, des Dieux enfin vos vœux ſont écoutés:
Des Grecs en ce moment j'ai vu les Députés;
J'ai vu le fier Ajax, & le prudent Uliſſe.

PRIAM.

Où ſuis-je? Uliſſe! ô Ciel! ô revers!

ACHILLE.

O juſtice!

Le croirai-je, grands Dieux ! l'ai-je bien entendu ?
L'orgueil d'Agamemnon ſeroit-il confondu !
Atride ! à la pitié me crois-tu ſi facile ?
Par des ſoumiſſions crois-tu fléchir Achille ?
C'eſt du ſang qu'il falloit ; & le tien eut coulé,
Si rougiſſant mon bras, il ne l'eût point ſouillé.
Je puis, je puis du moins t'abandonner ſans honte.
Ma vengeance, il eſt vrai, me ſemblera moins prompte.

Comme celle des Dieux elle marche à pas lents :
Mais j'aurai la douceur de la goûter long-temps....
Cette fiere beauté dont j'adorai les charmes,
Que je n'ai pu quitter ſans répandre des larmes,
N'offre plus à mon cœur qu'un don injurieux
Du plus lâche des Grecs & du plus odieux ;
Qu'un affront à ma gloire, un objet de foibleſſe...
Dont Atride peut-être a ſurpris la tendreſſe !
Son prix ajoute même à mon reſſentiment ;
Sera-t-il dit qu'Achille ait pleuré vainement ?
Non, non, bravons l'amour, & perdons ſa mémoire.
Contentons à la fois & ma haine & ma gloire.
N'en doute point, Priam ; je ſécherai tes pleurs,
Je vengerai tes fils, qu'ont perdu mes fureurs.

D'un tranſport orgueilleux je ne puis me défendre ;
Il faut le partager pour le pouvoir comprendre. ;
Ce jour va devenir le plus beau de mes jours :
Je veux de mes ſuccès borner ici le cours.

De quelle joie, ô Ciel ! je vais goûter l'ivreſſe !
Je vais voir à mes pieds les héros de la Grèce ;
Et confondant l'eſpoir des peuples éperdus,
Je vais leur annoncer mes ſuperbes refus.

PRIAM.

Va, cours, & garde-toi d'oublir ton offenſe.

SCENE IV.

PRIAM, BRISES, *ſuite.*

PRIAM.

ULISSE va venir ! que je crains ſa préſence !
Sans doute il vient remplir un ſiniſtre deſſein.
Inexorables Dieux ! me flattiez-vous en vain ?
Pourquoi de vos faveurs corrompez-vous la ſource ?
Que dis-je ? quels traités font ici ma reſſource !
Et ce bienfait du ſort, qui me permet l'eſpoir,
De quelle main, grands Dieux ! faut-il le recevoir !
Une main de mon ſang encore toute fumante,
Sous qui j'ai vu tomber ma famille expirante !
Qui, ta clémence, Achille, irrite mes douleurs ;
Quels dons peuvent jamais réparer tes fureurs !

Mais parmi les captifs qu'on promit de me rendre,
O Ciel ! par quel bonheur que je ne puis comprendre....
Mes yeux, me trompez-vous ? ô Brisès !

BRISES.

O mon Roi !
Souffrez qu'à vos genoux....

PRIAM.

O Brisès ! Est-ce toi ?
Quel mêlange inoui de douleur & de joie !
Quoi ? Brisès, se peut-il qu'enfin je te revoie ?
Objet de mes regrets comment m'est-tu rendu ?
Comment te retrouvé-je après t'avoir perdu ?

BRISES.

Quand Lyrnesse, ô grand Roi ! vit triompher Achille,
Je défendois pour vous les murs de cette ville.
Achille sur nos tours plaça ses étendarts ;
Et la flamme à la main foudroya nos remparts.
Il voloit, & la mort prévenoit son passage ;
J'attaquai ce vainqueur tout fumant de carnage.
Trois fois je repoussai son bras victorieux ;
Mais qui peut résister contre Achille & les Dieux ?
Je vins mordre à ses pieds la sanglante poussiere ;
Mes yeux long-temps fermés revirent la lumiere....
Trop barbares destins ! me la rendites-vous,
Pour me faire éprouver de plus sensibles coups ?
Je vis Lyrnesse entiere en proie à mille flammes,
Les vainqueurs mettre aux fers nos enfants & nos femmes,

Nos murs réduits en cendre, & le fils de Thétys,
A mes yeux éperdus, enlever Briſéïs.

PRIAM.

Ta fille!

BRISES.

Elle, Seigneur... Ah! dois-je encor me taire?

PRIAM.

Que dis-tu? Briſéïs....

BRISES.

Je n'étois point ſon pere.
De ſes jours malheureux un autre fut l'auteur.

PRIAM.

O Ciel! par quel deſtin?...

BRISES.

Apprenez tout, Seigneur.
Sans doute, il vous ſouvient de cette Hippodamie...

PRIAM.

Cette fille en naiſſant que le ſort m'a ravie?
Eh! pourrois-je, Brisès, ne me ſouvenir pas
Des larmes qu'à ſon pere a coûté ſon trépas?
Hélas! un ſort fatal a proſcrit ma famille.
Le Ciel dans ſon courroux s'expliqua ſur ma fille.
Un Oracle ſecret prédit dès ſon berceau,
Qu'Hector par elle un jour deſcendroit au tombeau.

Je redoutois ces maux : quand la mort moins sévere,
Hélas ! presque en naissant la ravit à son pere ;
Trahit mes tendres soins, & trahit même encor
Cet Oracle des Dieux prononcé contre Hector.

BRISES.

Vous vous trompiez, Seigneur, & la Reine elle-même.

Cet enfant voit le jour.

PRIAM.

Qu'entens-je ? ô trouble extrême !

BRISES.

Votre fille respire...

PRIAM.

Achevez. Justes Cieux !

Quoi ? cette Hippodamie...

BRISES.

Est Briséïs.

PRIAM.

Grands Dieux !

BRISES.

Oui, c'est elle qu'Achille enleva dans Lyrnesse,
C'est elle que vingt ans pleura votre tendresse..
Sachez par quels destins votre fille, ô mon Roi !
Du vainqueur de Lyrnesse a pu subir la loi.
Votre épouse, d'Hector mere foible & sensible,
Voulut tromper du Ciel la menace terrible ;

M'ordonna d'expoſer cet enfant malheureux,
Victime de ſa crainte & d'un ſort rigoureux.
Mais moi, plus foible hélas! & touché de tendreſſe,
J'oſai ſecrettement la conduire à Lyrneſſe.
Elle a porté depuis le nom de Briſéïs :
C'eſt ſous ce nom, Seigneur, que le fils Thétys
Fit paſſer dans les fers la triſte Hippodamie.
Mais ſoudain ſon amour égala ſa furie.
Cette ardeur éclata, lorſqu'Atride en courroux
Enleva votre fille à ſon vainqueur jaloux.
Achille furieux n'écouta que ſa rage,
Il s'éloigna des Grecs après un tel outrage ;
Pour laver cet affront, mit ſa gloire en danger ;
Et trahit ſa querelle, afin de la venger.
Briſéïs cependant ignore ſa naiſſance ;
Elle croit qu'en ſes lieux, ſéjour de ſon enfance,
Par un Grec fugitif expoſée au berceau,
Je daignai de ſes jours rallumer le flambeau.
Pour mieux d'un triſte Oracle écarter la menace,
Je crus devoir, Seigneur, lui cacher ſa diſgrace.
Elle eſt loin de penſer que d'Hécube autrefois
Ilion la vit naître au palais de ſes Rois ;
Et que l'illuſtre éclat du ſang dont elle eſt née,
L'avoit, preſqu'en naiſſant, à périr condamnée.
Elle croit, dans l'erreur qui flatte ſon amour,
Que d'un Grec, dans Argos, elle a reçu le jour.

PRIAM.

Je sens à chaque mot un tendre & doux murmure
Réveiller dans mon cœur la voix de la nature.
Ma fille ! la douleur de ne te plus revoir,
Fait passer dans mon ame un affreux désespoir.
Mais que dis-je ? le Ciel en ce moment terrible,
Dans mon cœur agité porte un présage horrible :
Il me dit que mes yeux te reverront encor ;
Mais hélas ! ce bonheur va me coûter Hector.
Le lâche Agamemnon, généreux par foiblesse,
A son fier ennemi va rendre la Princesse.
Ma fille va bientôt l'exciter aux combats.
Elle trahit son sang, qu'elle ne connoît pas !
Et si ce jour pour nous ne produit un miracle,
Brisès ! voici l'instant annoncé par l'Oracle.
Que résoudre ?.. Ah ! comment prévenir Briséis ?
Dieux ! rendez-moi ma fille & conservez mon fils !

FIN du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PATROCLE, ULISSE, AJAX.

ULISSE *à Patrocle.*

Achille est irrité ; vous pouvez tout sur lui ;
La Grèce attend de vous un généreux appui.
Que peut vous refuser un héros qui vous aime ?

PATROCLE.

Croyez pour vous servir que mon zèle est extrême.
Si l'on m'a vu d'Achille accompagner les pas,
C'étoit, n'en doutez point, pour le rendre aux combats.
Votre intérêt rendit ma fuite nécessaire ;
Il falloit d'un ami désarmer la colere.

Pour fléchir sa rigueur que n'ai-je point tenté ?
Priere, instances, pleurs, il a tout rejetté !
Cependant, j'ose encor former quelque espérance.
Oui, j'attends tout du Ciel & de votre assistance.
Achille va bientôt se montrer à vos yeux.

SCENE II.

ULISSE, AJAX.

AJAX.

PRÉVENONS d'un refus l'éclat injurieux.
Et ne voyez-vous pas l'affront qu'on nous prépare ?
Nous venons implorer la pitié d'un barbare.
Qui, moi ? j'irois d'Achille essuyer les refus ?
Non. Retournons au camp ; soyons plutôt vaincus.

ULISSE.

Oubliez-vous ainsi l'intérêt de la Grèce ?

AJAX.

Ne puis-je la servir que par une foiblesse ?
Nous conviendroit-il de descendre si bas ?
Et vous-même avec moi n'en rougiriez-vous pas ?

ULISSE.

ULISSE.

Ramenons à la Grèce un héros indocile.
Rendons-nous immortels, en fléchissant Achille.
Achille d'Ilion avançant les destins,
Va d'un beau champ d'exploits vous ouvrir les chemins.
Je crois déjà vous voir au sentier de la gloire,
Suivre d'un pas égal sa rapide victoire.

AJAX.

Ulisse, ah! si le sort, de mes lauriers jaloux,
Ne m'eût point envié l'honneur des premiers coups;
On ne me verroit pas, pour remplir ma carriere,
Attendre qu'un rival vint m'ouvrir la barriere.
Mais puisqu'ainsi le veut la fortune, ou Calchas,
Consentons d'implorer l'appui d'un autre bras.
Faut-il vaincre à ce prix? je veux encor vous croire.

ULISSE.

Nul chemin n'est honteux quand il mene à la gloire.

AJAX.

Mais, me répondez-vous, Ulisse, du succès?

ULISSE.

Instruit de mon projet, comptez sur les effets.
Un des guerriers d'Achille, à la Grece fidele,
M'a cette nuit, Ajax, secouru de son zèle.
Ce Grec pour me servir, abusant tous les yeux,
A conduit en secret Briséis en ces lieux.

Ignorez le dessein que je vous fais connoître:
Quand il en sera temps, je la ferai paroître.
Ses regards vont produire un heureux changement;
Ils n'épargneront rien pour fléchir un amant.
Achille par ce charme est facile à surprendre;
Briséïs fera plus qu'Ajax n'en ose attendre.

AJAX.

Briséïs! une esclave!.. Ah! faut-il que ses yeux
Décident du destin d'un peuple glorieux?

ULISSE.

De cette Briséïs connoissez le génie.
Les fers qu'elle a portés ne l'ont point asservie:
C'est dans ces mêmes fers, & dans l'adversité
Qu'elle a fait éclater une mâle fierté.
Cessez de voir en elle une esclave vulgaire;
Les plus nobles vertus forment son caractère.
J'ai su l'environner des Oracles trompeurs,
Dont Calchas à mon gré seme ici les erreurs;
Et j'ai vu dans son cœur s'accroître avec ivresse,
Le desir de la gloire, & l'amour de la Grèce.
Vous le dirai-je enfin? l'altiere Briséïs,
Voudroit voir ses destins à ceux d'Achille unis....
Mais on entre. C'est lui; secondez ma prudence;
Et forçons, s'il se peut ce tigre à la clémence.

SCENE III.

ULISSE, AJAX, ACHILLE.

ACHILLE.

AMIS, qui vous amene au pied de ces remparts?
Quel sujet, quel dessein vous offre à mes regards?
Êtes-vous en ces lieux par les ordres d'Atride?
Que vous a commandé cet ennemi perfide?
Venez-vous de sa part, une seconde fois,
M'enlever dans mon camp, le prix de mes exploits?

ULISSE.

Nous venons pour ce Roi désarmer ta vengeance.
Connois l'excès des maux qu'a produit ton absence!
Le sort te venge, Achille! & tu vois aujourd'hui
Les Princes de la Grèce implorer ton appui.

ACHILLE.

Cet honneur, je l'avoue, a droit de me surprendre!
Jamais le sort si bas ne vous eut fait descendre,
Si la Grèce assemblée avoit élu pour Roi,
Au lieu d'Agamemnon, Patrocle, Ajax, ou moi!

ULISSE.

Ainſi donc ton courroux fomenté par l'abſence,
Toujours d'Agamemnon te retrace l'offenſe !
Mais quelle offenſe, enfin ? tu l'oſas outrager ;
Il ſe devoit juſtice.

ACHILLE.

Et j'ai dû me venger.
Quoi ? j'aurai ſoutenu le fardeau de la guerre,
Du bruit de mes exploits j'aurai rempli la terre,
Afin qu'un raviſſeur, par un ordre odieux,
Du fruit de mes travaux me dépouille à mes yeux !
Atride éprouve enfin les malheurs qu'il dût craindre.
Il a voulu ſe perdre ; eſt-ce à moi de le plaindre ?
Non, non. Suivons le cours de notre inimitié ;
Qu'il n'attende de moi ni ſecours, ni pitié.
Il n'écoute, il ne ſuit qu'une aveugle furie ;
Portez-lui mes refus : & s'il voit ſa Patrie
Expirer ſans défenſe aux remparts Phrygiens,
Qu'il n'accuſe que lui de vos maux & des ſiens.

ULISSE.

Oſes-tu t'applaudir de notre ignominie ?
Ta honte à nos malheurs n'eſt-elle pas unie ?
Peux-tu bénir le Ciel qui s'arme contre nous ;
Et ne rougis-tu pas lorſqu'il ſert ton courroux ?

ACHILLE.

Achille en rougiroit, s'il avoit par foibleſſe,
Remis aux immortels ſa fureur vengereſſe ;

Ou si le Ciel trop lent à servir ses transports,
N'eût fait pour le venger que d'impuissants efforts.

ULISSE.

Garde-toi d'abuser du succès qu'il te donne :
A l'exemple des Dieux, le vrai héros pardonne.
La vengeance souvent nous mene au repentir ;
Il est doux d'y penser, dangereux d'en jouir.
Voi ce Roi si superbe, Agamemnon lui-même,
Descendre après dix ans de sa grandeur suprême,
Contraint de redouter la honte ou le trépas,
Et d'implorer enfin le secours de ton bras.
Qui l'eût dit qu'un héros, si grand par sa naissance,
Que le chef de vingt Rois, si fier de sa puissance,
Et qui de tous les Grecs osa seul t'offenser,
Jusques à la priere un jour pût s'abaisser ?

ACHILLE.

Envain à l'excuser ta prudence s'applique :
Va, je connois sa haine, & mieux sa politique.
J'entrevois sa fierté dans sa soumission ;
Il fait ce sacrifice à son ambition.
Les autels sont fumants du sang de sa famille ;
A ce Dieu dans l'Aulide il immola sa fille.

ULISSE.

Que lui reproches-tu ? quel crime a-t-il commis ?
N'accuses point Atride, il aima son pays.
C'est lui, c'est par ma voix la Grèce qui t'implore :
» Achille, me dit-elle, eh ! qui t'arrête encore ?

» Quoi ? cet amour de gloire eſt-il donc étouffé ?
» Hector, en ton abſence, Hector a triomphé.
» Troye inſulte à Caſſendre ; & Paris qui t'affronte,
» Impute à ta frayeur ta retraite & ma honte.
» La mort vient dans mon camp moiſſonner mes héros ;
» Et ton bras cependant languit dans le repos.
» Accours, vole, mon fils ! mets Ilion en cendre ;
» Viens venger ta patrie, ou du moins la défendre !
Tu détournes les yeux !... Au nom de Briſéis !...

ACHILLE.

Quittons cet entretien.

AJAX.

Ah ! c'eſt trop de mépris.
Retournons vers l'armée ; éloignons-nous, Uliſſe !
C'eſt trop attendre ici que ſa fierté fléchiſſe.
Sans plus preſſer Achille, & ſans l'implorer plus ;
De ce jeune orgueilleux annonçons les refus.
Il n'en rougira point ; ſon implacable rage
S'applaudit de nos maux ; il y voit ſon ouvrage.
Achille eſt né féroce ; il n'a jamais changé.
On veut le ſatisfaire ; il veut être vengé.
Qu'attens-tu donc, cruel ! qu'eſt-ce que tu regrettes ?
Quoi ? tes fureurs encor ne ſont point ſatisfaites ?
Ni la Grèce expirante aux rivages Troyens,
Ni les exploits d'Hector, qui ſurpaſſent les tiens,
Rien ne peut aſſouvir ta barbare furie !
Puiſque tu mets ta gloire à trahir ta patrie ;

Adieu ! c'eſt trop tarder. Garde ta haine, & croi
Qu'Ajax ſaura mourir ou triompher ſans toi.

SCENE IV.

ACHILLE, ULISSE.

ACHILLE.

Ah ! c'eſt ainſi du moins que j'aime qu'on me prie ?
Et non que l'on s'abaiſſe, & que l'on s'humilie.
Uliſſe ! qu'attens-tu ? que ne ſuis-tu ſes pas ?
Veux-tu laiſſer Ajax aller ſeul aux combats ?

ULISSE.

Ajax n'ira pas ſeul ; j'y ſerai... Mais écoute.
Il faut parler, Achille, & m'éclaircir un doute.
Cette beauté qui ſeule irrita ton courroux,
Et que tu veux venger ſur Atride & ſur nous :
Briſéïs....

ACHILLE.

Briſeïs !....

ULISSE.

Quel ſouvenir te bleſſe ?
Ne ſeroit-elle plus l'objet de ta tendreſſe ?

Quel eſt le terme enfin d'un déſeſpoir fatal ?
Prétends-tu la laiſſer aux mains de ton rival ;
Tu te troubles, cruel !

ACHILLE.

Ah ! dangereux, Uliſſe !
Quel fruit eſperes-tu d'un indigne artifice ?
Attaque-moi du moins avec plus de grandeur.

ULISSE.

Oui. Mes traits les plus sûrs ſont au fond de ton cœur.
Nous voulions te fléchir ſans obſcurcir ta gloire ;
Ta défaite eut paru ta plus belle victoire :
Et la Grèce auroit mis au rang des plus grands jours
Celui qui t'auroit vu voler à ſon ſecours ;
Mais tu veux qu'indignés du vengeur qui nous brave,
Nous devions en ce jour Achille à ſon eſclave !
Tu ſoupires, barbare, & tu baiſſes les yeux.
Va, je veux te punir & te confondre mieux.
Amant de Briſéis l'inſtant fatal arrive,
Où ces lieux vont te voir aux pieds de ta captive.
Ton trouble te trahit ; je l'ai vu. C'eſt aſſez.

ACHILLE.

Quelle honte ! ah ! plutôt...

ULISSE.

Madame, paroiſſez !

SCENE V.

ACHILLE, ULISSE, BRISEIS.

ACHILLE.

QU'ENTENS-JE ? je frémis. Ah ! malheureux
supplice !
Que vois-je ? Briſéïs !

ULISSE.

Suivons notre artifice.

ACHILLE.

O revers ! ô bonheur que je n'ai point prévus !
O tendreſſe ! ô fureur ! .... je ne me connois plus !

BRISEIS.

Seigneur...

ACHILLE.

Quel parti prendre en ce moment funeſte ?
Fuyons,

BRISEIS.

Vous ? me quitter !

ACHILLE.

C'eſt le ſeul qui me reſte !

Il ſort.

SCENE VI.

BRISEIS, ULISSE.

BRISÉIS.

Il fuit ! de mes attraits tel est donc le pouvoir.
O trop sensible affront que j'aurois dû prévoir !
A cette honte, ô Ciel ! comment puis-je survivre ?

ULISSE.

La victoire est à vous, si vous daignez la suivre.
Son trouble, ses combats, sa fuite, tout enfin
Prouve qu'il vous adore, & qu'il s'échappe envain.
Achille soupiroit... ah ! croyez...

BRISEIS,

Mais vous-même,
Vous l'avez vû, Seigneur ; il me fuit !

ULISSE.

Il vous aime.
Il craint de succomber en voyant tant d'appas :
Vous craindroit-il enfin, s'il ne vous aimoit pas ?

Montrez-vous, triomphez du courroux qui l'enflamme.

BRISEIS.

Non, non. Je connois trop la fierté de son ame.
La vengeance est son Dieu, lui seul est écouté!

ULISSE.

Eh! connoissez-vous moins le prix de la beauté?
Est-ce à vous d'ignorer son empire & ses charmes?
Quel âge a mieux prouvé le pouvoir de ses armes?
Où n'ont point pénétré ses triomphes divers?
Un seul regard d'Hélene a troublé l'univers.
Mais ce que n'a point fait cette Hélene si belle,
Et ce qui rend sur-tout votre gloire immortelle,
Vous-même oubliez-vous que vos yeux ont soumis
Le fils d'Atrée ensemble, & celui de Thétis?
Poursuivez, couronnez cette double conquête;
Et goûtez la douceur que ce jour vous apprête,
De voir deux demi-Dieux de vous plaire jaloux,
Et par vous désunis, & réunis par vous;

BRISEIS.

Eh bien! à vos conseils je m'abandonne encore:
Fléchissons ce cruel qui craint qu'on ne l'implore;
A ce fier ennemi, courons nous faire voir,
Et de mes yeux encore essayons le pouvoir.

ULISSE.

Le succès vous attend; faites parler la gloire.
Aux yeux de votre amant présentez la victoire;

Echauffez, ranimez par vos nobles discours,
Cette ardeur des combats suspendue en son cours.
Que d'exploits les suivront ! ils seront votre ouvrage.
Aux flambeaux de l'amour allumez son courage
C'est à vous, Briséïs, de contraindre son bras
A venger sur ces bords l'affront de Ménélas.
Que l'Europe par vous triomphe de l'Asie.
De l'aurore au couchant que l'univers s'écrie :
» Achille alloit languir dans un honteux repos ;
» Il aima Briséïs : elle en fit un héros.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PRIAM *seul.*

Ou courir ? où porter ma douleur & mon trouble !
Mon espoir se détruit, & ma crainte redouble.
O chere Hyppodamie ! ô triste sœur d'Hector !
Tendre objet de mes pleurs, te reverrai-je encor ?
Brisès m'avoit promis .... espérance fragile !
Brisès ne revient point. Dieux, j'apperçois Achille
Que va-t-il m'annoncer ?

SCENE II.

PRIAM, ACHILLE.

ACHILLE.

Le sort prouve en ce jour
Sa haine pour Atride, & pour nous son amour.
C'est envain qu'à mes pieds j'ai vu tomber la Grèce ;
Je la livre avec joie au péril qui la presse.
L'espoir qui la flattoit ne doit plus t'allarmer ;
J'ai prévu tes terreurs, & je viens les calmer.
Achille quitte enfin le rivage de Troye,
Et les Grecs de ton fils vont tous être la proye.

PRIAM.

Ulisse ! ainsi des Dieux triomphent les décrets !
Leur prudence immortelle a trompé tes projets.
Destins, qui confondez les ruses du perfide,
Daignez au gré d'Achille humilier Atride !
Et puisqu'un doux espoir aujourd'hui m'est rendu,
Dieux puissants ! rendez-moi... tout ce que j'ai perdu !

ACHILLE.

Je pars ; qu'aucun effroi ne trouble plus ton ame.

Priam se retire.

SCENE III.

ACHILLE *seul.*

Je puis donc assouvir le courroux qui m'enflamme.
Je vais aux yeux des Grecs confus, désespérés,
Monter sur mes vaisseaux déjà tout prèparés;
Tandis que le Troyen va, du carnage avide,
Fondre la foudre en main sur les guerriers d'Atride.
Superbe Agamemnon, sous qui tremblent vingt Rois!
Sur ces bords désolés, qui défendra tes droits.
Comment de ces combats soutiendras-tu l'image?
Ton courage se borne à flétrir le courage;
A vaincre sans péril, à régner sans honneur,
A dérober aux Grecs le prix de la valeur.
Pleure, pleure à loisir ta fatale imprudence.
Hector! à mes fureurs égale ta vengeance.
Fais tomber à tes pieds ce fier tyran d'Argos.
Partons: qu'il juge enfin de moi par mon repos.
Que ma fuite l'accable, & lui fasse comprendre,
Que celui qu'il bravoit pouvoit seul le défendre.
Contentons cependant mes desirs les plus doux;
Enmenons Briséïs.

SCENE IV.

ACHILLE, BRISEIS, ULISSE.

ULISSE *à Briſéis.*

FLÉCHISSEZ ſon courroux;
De vous ſeule dépend le ſalut de la Grèce.
Tout eſt perdu s'il part.

BRISEIS.

Il ſuffit. Le temps preſſe;
Allez d'Achille aux Grecs annoncer le retour.

SCENE V.

ACHILLE, BRISEIS.

ACHILLE.

Ciel ! que dites-vous ?

BRISEIS.

Ai-je encor votre amour ?
Vous ſuis-je chere, Achille ?

ACHILLE.

Ah ! ſi je vous adore ?
Atride ! eſperes-tu me la ravir encore ?
Que plutôt à ſes yeux, de tes perfides jours,
Ce fer, ce fer vengeur tranche l'indigne cours !

BRISEIS.

Que parlez-vous d'Atride ? oubliez ſon injure.
Quand je vous ſuis rendue, étouffez ce murmure.
Achille me revoit ; qu'a-t-il à regretter ?
Sont-ce là les tranſports qu'il doit faire éclatter.

ACHILLE.

Oui, Madame. Je cède au dépit qui m'entraîne.
Ainſi que mon amour, je ſens croître ma haine ;

Et l'affront trop sensible à mon cœur outragé...

BRISEIS.

C'est dans le sang Troyen qu'il doit être vengé.
Armez-vous. Descendez aux rives du Scamandre;
Venez braver les Grecs dans Ilion en cendre.
Que ce grand jour apprenne à vos fiers ennemis
Tout ce que peut Achille, aimé de Briséis.
Hector en votre absence usurpe votre gloire;
De ses bras tout sanglants, arrachez la victoire;
Qu'au bruit de vos exploits, moins vengé que jaloux,
Atride, en frémissant, applaudisse, à vos coups.
Venez.

ACHILLE.

Il n'est plus temps; j'ai donné ma parole.
Je dois même aujourd'hui l'accomplir, & j'y vole.
Il faut partir, Madame, & remplir mes serments.
Tout m'appelle à Laryssе, & mon pere, & les vents.
J'ai remis à Priam ce fort dont j'étois maître:
Achille à ses regards ne doit plus reparoître.
Je viens en ce moment de lui jurer encor
De livrer tous les Grecs à la fureur d'Hector.
Déjà de mes vaisseaux la voile se déploye.
Déjà les matalots poussent des cris de joie;
Allons; & de ces bords éloignés à jamais,
De la perfide Grèce emportons les regrets.

BRISEIS.

Moi! Seigneur! qu'écoutant un sentiment servile,
Je trahisse la gloire & l'intérêt d'Achille!

Que je vous abandonne à ce repos honteux !

ACHILLE.

Ce repos fait ma gloire ; il nous venge tous deux.
Par lui d'Agamemnon la ruine eſt certaine ;
Si vous aimez Achille, il faut ſervir ſa haine.
En faveur d'un rival, vous armeriez mon bras !
Partons. Qu'attendez-vous ?

BRISEIS.

Non. Ne l'eſpérez pas.

Elle apperçoit Patrocle.

SCENE VI.

ACHILLE, BRISEIS, PATROCLE.

BRISEIS *à Patrocle.*

SEIGNEUR, c'eſt donc à vous qu'il faut que je m'adreſſe.
Souffrirez-vous qu'Achille abandonne la Grèce ?
Ne l'aurez-vous ſuivi ſur ces bords étrangers,
Que pour mettre ſes jours à l'abri des dangers ?
Juſqu'à quand verra-t-on, dans cette honte extrême ;
Dégénérer Achille, & Patrocle lui-même ?

C'eſt envain qu'on vous place au nombre des héros ;
Ce grand titre n'eſt dû qu'aux illuſtres travaux.
Ramenez à la Grèce Achille & la victoire ;
Fléchiſſez un ami, retracez-lui ſa gloire.
Faites ſur les Troyens retomber ſon courroux :
Voilà, Seigneur, voilà des traits dignes de vous.

PATROCLE.

Achille ! tu l'entends ; quoi ? ton ame inſenſible
Réſiſte à cette atteinte & demeure inflexible !
Ton barbare courroux veut braver tour à tour
La Grèce qui t'implore, & la gloire, & l'amour !
Rougis, rougis, cruel ! de ta fierté ſauvage ;
Tourne contre Ilion ce ſuperbe courage.
Toujours un vain dépit ſera-t-il écouté ?...
Non. Ton cœur n'eſt point fait pour tant de cruauté.
Tu n'as point oublié que ſe vaincre ſoi-même,
Eſt le plus noble effort de la vertu ſuprême ?
Elle t'inſpire, ami ! cede à ſon mouvement.

ACHILLE.

Ote-moi donc ma haine & mon reſſentiment.
Efface, s'il ſe peut, de mon ame bleſſée,
L'affront toujours préſent à ma triſte penſée.
Abolifſez tous deux l'outrage & le mépris,
Qui de mes longs travaux furent l'indigne prix.
Eh ! comment oublier ma honteuſe diſgrace,
Et d'Atride en courroux l'inſuportable audace ?...

Mais quand je l'oublirois, vingt Rois en ſont témoins...
Les Grecs qui l'ont ſouffert, s'en ſouviendroient-ils moins ?
De mon horreur pour eux n'accuſez que vous-même.
Je les hais, Briſéïs, puiſqu'enfin je vous aime,
Et puiſqu'ils ont permis que leur chef odieux
Me privât du tréſor le plus cher à mes yeux.

BRISEIS.

Mettez cet attentat au rang des plus grands crimes ;
Mais pardonnez aux Grecs ; ils en ſont les victimes.
Le Ciel les a punis ; Hector vous venge aſſez ;
Quels crimes par le ſang ne ſont point effacés ?

PATROCLE.

Non. L'affront qu'ils t'ont fait mérite ta colere.
Il eſt d'autant plus grand que Briſéïs t'eſt chere.
L'effort de les ſervir après qu'ils t'ont trahi,
Eſt pénible ſans doute, & peut-être inoui.
Mais enfin la Patrie à ſon ſecours t'appelle ;
Ton devoir en tout temps, eſt de t'armer pour elle.
L'honneur & la vertu t'en impoſent la loi ;
Si l'effort eſt ſublime, il eſt digne de toi.
Conſulte bien ton cœur, conſulte ta tendreſſe ;
Tout juſqu'à ton amour, te ramene à la Grèce.
Tout te dit de chérir, de venger ton pays ;
Pour apprendre à l'aimer, contemple Briſéïs.
Dès l'enfance expoſée aux rives étrangeres,
C'eſt peu qu'elle ignorât juſqu'au nom de ſes peres.

Argos de ſes vaiſſeaux couvre bientôt les mers,
L'aſſiége dans Lyrneſſe, & lui donne des fers.
A nos ſeuls intérêts Briſéïs dévouée,
Chérit pourtant ces Grecs qui l'ont déſavouée.
Malgré ſon infortune, & l'injure du ſort,
Le zèle qui l'anime eſt toujours le plus fort.
Fidelle à ſa Patrie, il lui ſuffit pour l'être,
De ſavoir qu'elle eſt Grecque, & qu'Argos l'a vû naître.

Tant ces droits ſont puiſſants! & tant on doit d'amour
Aux climats, quels qu'ils ſoient, où l'on reçut le jour!
Tout ton cœur s'eſt ému! ce reproche te bleſſe!....
Oui, ton ame eſt ſenſible aux dangers de la Grèce.
La Gloire t'a parlé; tu reconnois ſa voix.
Ton courage t'appelle à de nouveaux exploits.
Eſt-il vrai? le ſens-tu, ce regret magnanime,
Ce remord des héros, cette honte ſublime?
Quels nouveaux ſentiments t'animent aujourd'hui?
Achille enfin, Achille eſt-il digne de lui?

ACHILLE.

Patrocle! Briſéïs! ami! gloire! tendreſſe!
Qu'attendez-vous de moi?

PATROCLE.

Le ſalut de la Grèce!

BRISEIS.

Au nom de votre amour!

PATROCLE.

Au nom de l'amitié!
Ouvre ton cœur, Achille, aux traits de la pitié!

ACHILLE.

Non. Ne me parle point de secourir Atride.,
Ma bouche a fait serment, même aux yeux du perfide,
Que jamais contre Hector Mars n'armeroit mon bras,
Qu'Hector au dernier Grec n'eût donné le trépas.
Tu sais à quels devoirs un serment nous engage.

PATROCLE.

Périsse ton serment! périsse ton outrage!
Veux-tu me voir, cruel! embrasser tes genoux?
Eh! bien, c'est à tes pieds...

BRISEIS.

Seigneur! que faites-vous?
N'espérez plus fléchir ce courage indocile.
Cessez d'humilier la Grèce aux pieds d'Achille.
Un tel abaissement sied mal à vos pareils...
Mais quoi? ne savez-vous que donner des conseils?
Puisque l'ame d'Achille à sa haine fidelle,
Ainsi qu'à ma priere, à la vôtre est rebelle,
Que tardez-vous encore? allez dans les combats
Vous couvrir des lauriers qu'eût moissonné son bras.
Rempliſſez la carriere à vos yeux présentée;
Et ne faites plus dire à la Grèce irritée:
» Le compagnon d'Achille étoit né sans vertu;
» Et peut-être sans lui n'eut jamais combattu.

PATROCLE.

Oui. Je l'ai mérité, cet odieux murmure.
Il faut, il faut dans Troye en effacer l'injure.
Dieux! où suis-je en effet? n'est-il pas temps d'agir?
Sortons du vil repos dont j'eus trop à rougir.
Lorsque la terre au loin frémit au bruit des armes,
Quel indigne loisir auroit pour moi des charmes?
Vengeons les Grecs, vengeons leur courage abattu:
Pour la derniere fois, Achille!... me suis-tu?

ACHILLE.

Eh! quoi? pour des ingrats dont le nom seul m'offense,
Tu peux m'abandonner & trahir ma vengeance!
Dans ma querelle, ami, j'espérois mieux de toi;
Quoi? tout jusqu'à Patrocle est-il donc contre moi?
N'étoit-ce pas assez, Briséis, de vos charmes?
Ah! cessez dans mon cœur de vous chercher des armes.
Qu'exigez-vous d'Achille, & que prétendez-vous?
Est-ce à vous de vouloir appaiser mon courroux?
Eh! pour qui de vingt Rois ai-je cherché la haine?
Loin de ces bords enfin quel intérêt m'entraîne?
Faut-il donc que les Grecs vous deviennent plus chers,
Quand je veux vous venger de leurs indignes fers?
Cessez en leur faveur une plainte inutile;
Montrez-vous désormais la compagne d'Achille.
D'un rival que j'abhorre, & qui m'osa trahir,
Ne vous ressouvenez que pour le mieux haïr.

Je vous offre ma main. D'un pompeux hyménée,
Je veux sur mes vaisseaux consacrer la journée;
Et du crime d'Atride attestant tous les Dieux,
Vous couronner, Madame, & partir à ses yeux.

BRISEIS.

Partez, mais loin de moi. Courez en Thessalie
Oublier les lauriers qui croissent en Phrygie.
Briséïs aujourd'hui ne prétend point s'unir
A vos destins, Seigneur, afin de les ternir.
Reprenez tous les dons que vous vouliez me faire.
Pensiez-vous qu'à ce prix un trône pût me plaire?
Que m'importe ce sceptre, & mille autres encor?
J'aimois Achille seul & le vainqueur d'Hector.
Puisque vous renoncez à cette gloire insigne,
Sans doute qu'en effet vous n'en êtes plus digne.
Allez loin des périls honteusement régner;
Mais ne me pressez plus de vous accompagner.
Ne me contraignez pas de partager sans cesse
L'affront de votre fuite & de votre foiblesse.
Non. Je ne vous suivrois que pour vous reprocher
La honte & le repos que vous alliez chercher.
Partez; abandonnez Briséïs & la gloire;
Retournez à Laryssse, & perdez ma mémoire.
Ulisse & Diomède, Ajax & Mérion
S'illustreront sans vous sous les murs d'Ilion.

ACHILLE.

Patrocle? où sommes-nous? que venons-nous d'entendre?
Ah! de vous adorer qui pourroit se défendre?

Par quel charme nouveau, je me sens attirer!
C'est peu de vous chérir, il faut vous admirer.
Atride! mon courroux s'accroît par cette estime.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sens tout ton crime.
Ta politique envain crut triompher de moi;
Tu me livres ici des armes contre toi.
Et toi, cruel ami, qui déchires mon ame!
Rends-toi; viens seconder le desir qui m'enflamme.
Viens; je prétends qu'heureux entre tous les mortels,
Achille de tes mains la reçoive aux autels;
Et qu'à tes yeux la foi que ma bouche lui jure,
Couronne dans Laryssе une vertu si pure.

PATROCLE.

Non, non. C'est aux remparts que je prétends aller.
L'honneur, l'honneur m'appelle, & m'y verra voler.
Achille! trop long-temps j'ai servi ta colere;
J'ai partagé l'affront qu'Atride osa te faire;
De son camp, comme toi, je me suis séparé:
Mais Atride est soumis; son crime est réparé.
La Patrie à son tour me demande vengeance,
Je ne balance plus; je cours à sa défense.
Je vais parmi le fer, la flamme & les combats,
Chercher, en la servant, la gloire ou le trépas.
Illustre Briséis, que l'honneur seul anime!
C'est à vous que j'en fais le serment magnanime.
Adieu!

ACHILLE.

Qui, toi ! me fuir ? tu l'aurois projetté ?
Quitte un fatal deſſein.

PATROCLE.

Le ſort en eſt jetté.
Je ne te preſſe plus ; je ſais quelle eſt ta haine ;
Je connois ta valeur, & quel ſerment l'enchaîne ;
Mais moi qu'un tel lien n'arrête point encor,
Pour rendre Achille aux Grecs, je vais combattre Hector.
Peut-être eſt-il reſté ſur la rive Troyenne
Quelque débris de gloire échappée à la tienne.
La carriere eſt ouverte, & m'invite à rentrer ;
Patrocle à ton défaut la doit ſeul illuſtrer.
Le compagnon d'Achille en aura le courage ;
Suivi de ce grand titre, & d'un ſi beau préſage,
Mes cris vont rappeller aux bords du Simoïs,
Nos guerriers trop long-temps dans l'opprobre aſſoupis.
Oſons ſur tous les noms célèbres dans l'hiſtoire,
Oſons ſur le tien même élever ma mémoire !
Vous ! qui montrez la gloire à mes yeux éblouis,
Vous dont j'entends la voix, Dieux puiſſants, je vous ſuis !

SCENE VII.

ACHILLE, BRISEIS.

ACHILLE.

ARRÊTE!... il fuit ! Madame, ah ! c'eſt vous que j'implore
Rappellez mon ami, s'il en eſt temps encore !
Sans Patrocle & ſans vous je ne puis être heureux ;
Mon deſtin déſormais dépendra de vous deux.
Uniſſons nos efforts ; courons à ſa pourſuite.

BRISEIS.

Allons plutôt hâter ſa généreuſe fuite.

FIN du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PRIAM, BRISES,

BRISES.

Vous verrez Briſéis.

PRIAM.

Qu'elle tarde à venir!
Je la verrai, dis-tu ! qui peut la retenir ?
Que fait Achille ?

BRISES.

En proie au trouble qui le preſſe,
Il accuſe les Dieux, ſon ami, ſa tendreſſe,
Et ce cruel départ qu'il n'a pu retarder.
La ſeule Briſéis oſe encor l'aborder.
Elle étale à ſes yeux le prix de la victoire;
L'imprudente lui montre Hector couvert de gloire;

Les Troyens dans son camp tout prêts à l'outrager,
Ses guerriers murmurants, & Patrocle en danger.
Je m'approche, & cachant le dessein qui m'amene:
» Rendez-vous, ai-je dit, vers la tente prochaine.
Elle vient. Laissez-moi sonder ses sentiments.

PRIAM.

Va; prépare son cœur à ces grands changements.

Priam sort.

SCENE II.

BRISES, BRISEIS.

BRISES.

O vous, à qui long-temps j'ai tenu lieu de pere,
Approchez, Briséis! vous m'êtes toujours chere.
Objet infortuné de mes plus tendres soins,
Je puis donc en ce jour vous parler sans témoins.
Les Dieux changent le cours de votre destinée;
De grands événements marquent cette journée;
Sur vos projets présents, comme sur l'avenir,
Ma fille! il me tardoit de vous entretenir.

BRISEIS.

Parmi les soins divers, le trouble, les allarmes,
La rupture & la paix, les traités & les armes ;
Mon pere ! car ce nom toujours me sera doux :
Trop long-temps Briséïs a gémi loin de vous.
Mes parents, que jamais ne connut mon enfance,
Et dont seul dans mon cœur vous remplacez l'absence ;
Mes parents, s'il en est que je dusse implorer,
Ignoroient mon malheur, ou vouloient l'ignorer.
Errante & sans soutien, captive & sans Patrie,
A mon premier vainqueur indignement ravie,
Passant des fers d'Achille en ceux d'Agamemnon,
Sans changer de destin, je changai de prison.
Le Ciel en ce grand jour semble oublier sa haine ;
Comme votre esclavage, il a brisé ma chaîne ;
Il venge de nos fers l'affront injurieux ;
Achille enfin m'épouse à la face des Dieux.
Ainsi, quittant bientôt les rives du Scamandre,
Aux bords Tessaliens nos vaisseaux vont descendre ;
Je vais bientôt régner sur vingt peuples divers,
Et, fille de Thétys, franchir les vastes mers.
Seul, de tous les Troyens, ne craignez plus Achille ;
Si Pergame est détruit, Laryssе est votre asyle.
Vivez pour voir finir vos malheurs & les miens,
Et présidez vous-même à de si beaux liens.

Vous gémissez, Seigneur ! & malgré tant de gloire...

BRISES.

Ces liens sont affreux; perdez-en la mémoire.
Rompez, rompez des nœuds que le crime a tissus.

BRISEIS.

Qu'entends-je ? je frémis !

BRISES.

Vous frémirez bien plus.
Cet hymen n'est qu'horreur, impiété, parjure.

BRISEIS.

Qui peut-il offenser ?

BRISES.

Les Dieux & la Nature.
Vous outragez enfin par ces nœuds criminels,
Les droits sacrés du sang, & tous ceux des mortels.

BRISEIS.

Qui, moi ? les droits du sang ! eh ! les puis-je connoître ?
En seroit-il pour moi ? sais-je qui m'a fait naître ?
Quoi ! vous-même, Seigneur, ne me disiez-vous pas
Que victime en naissant, dévouée au trépas,
Triste jouet de l'onde, & rebut du naufrage,
J'allois périr sans vous sur un rocher sauvage ?
Sais-je enfin rien de plus des auteurs de mes jours,
Que leurs vœux pour ma mort trompés par vos secours ?

LE

Le sang n'a point de droits dont mon cœur ne s'offense;
Je ne connois que ceux de la reconnoissance.
Croirai-je les trahir, quand, libre de mes fers,
Et vengeant nos affronts aux yeux de l'Univers,
Du plus grand des héros épouse couronnée,
Je releve mon sort & votre destinée?
Quels Dieux par Briséïs sont alors offensés?

BRISES.

Ces liens sont affreux, vous dis-je; frémissez!
Il est temps de lever le voile impénétrable
Qui couvrit de vos jours la source déplorable.
Victime du destin, jouet de ses rigueurs,
Hélas! vous ignorez vos plus cruels malheurs.
Ils avoient précédé l'instant qui vous vit naître.
Sans horreur aujourd'hui pourrez-vous les connoître?
Comment en soutenir le récit accablant?
Quels secrets! je frissonne en vous les révélant.
Même avant le berceau, proscrite, infortunée,
A trahir votre sang vous futes destinée.
Le premier de vos jours, fut un jour de douleur.
Un Oracle cruel en consacra l'horreur.
D'un frere glorieux sœur & sujette impie,
Vous dutes ou périr, ou menacer sa vie.
De la vôtre la Parque alloit trancher le cours.
Vous futes exposée... & si par mon secours
Vous jouissez encor du Ciel qui nous éclaire;
Tremblez! il vous forma pour servir sa colere.

Instrument malheureux de ses desseins secrets,
Vous n'avez point trahi ses barbares arrêts.
Eh bien! de ses rigueurs accomplissez le reste,
Allez justifier son oracle funeste.
Mais que dis-je? quel coup n'avez-vous point porté?
Que manque-t-il encore à votre impiété,
Quand poursuivant le cours de vos destins contraires,
Vous acceptez la main qui massacra vos freres!
Vous soupirez! des pleurs obscurcissent vos yeux!
Pleurez, fille des Rois!

BRISEIS.

Où suis-je! justes Dieux!

BRISES.

Les temps sont arrivés. Commencez à connoître
Ces Rois, ces demi-Dieux qui vous ont donné l'être.
O fille des héros de l'antique Ilion!
Reste du sang de Tros & de Laomédon.
Rejeton malheureux d'une auguste famille!
Embrassez votre pere!

SCENE III.

PRIAM, BRISES, BRISEIS,

PRIAM.

O mon ſang ! ô ma fille !

BRISEIS,

O mon pere ! ô mon Roi !... frappez ! qu'attendez-vous ?
Frappez la ſœur d'Hector, tremblante à vos genoux.
Daigne rendre à la mort une triſte victime.
Elle a trahi ſon ſang ; elle expiera ſon crime.

PRIAM.

O chere Hyppodamie ! épargne mes douleurs.
Perdons le ſouvenir de nos premiers malheurs.
Mon ame s'ouvre entiere aux tranſports que j'éprouve.
Le Ciel eſt appaiſé, puiſque je te retrouve.
Les Dieux daignent enfin ſuſpendre mes regrets ;
J'oublie en ce moment tous les maux qu'ils m'ont faits.
O triſte ſœur d'Hector ! ô fille toujours chere !
Sais-tu combien de pleurs tu coûtas à ton pere !

Je n'en verserai plus. Le Ciel finit leur cours ;
Et tu vas rendre heureux ces derniers de mes jours.
Seule tu vas changer ma fortune cruelle,
Et calmer sa rigueur... qui dût être éternelle ?
Briséis ! conçois-tu le juste étonnement,
Les plaisirs qui suivront ce grand événement ;
Quand aux premiers Troyens que m'offrira leur zèle,
Ma bouche annoncera cette heureuse nouvelle.
Peins-toi leur allégresse ; & peins-toi, même encor,
Les transports de la Reine, & ceux de mon Hector.
Hâtons-nous, cher Brisès ! allons porter dans Troye
La joie & les plaisirs où mon ame est en proye.
Suis-moi ; ne tardons plus.

BRISÉS.

Seigneur ! où courez-vous ?
Quel trouble vous égare en des moments si doux ?
Infortuné Monarque, & plus malheureux pere,
Vous retrouvez à peine une fille si chere ;
A peine le destin la remet sous vos loix ;
Et vous allez la perdre une seconde fois !
Déguisez, réprimez cet excès de tendresse.
Trompez également les Troyens & la Grèce ;
Et d'Ulisse & des siens craignez les trahisons ;
Sur-tout du fier Atride, écartez les soupçons.
Eh ! de quel prix alors racheter votre fille ?
Quels efforts la rendroient aux pleurs de sa famille ;
Si ce fatal secret, qu'on ne peut trop céler,
Aux Grecs, avant la nuit, alloit se dévoiler ?

PRIAM.

Les Dieux qui m'ont rendu cet objet de mes larmes,
Sans doute, chier Brisès ! t'inſpirent ces allarmes.
Ils ont parlé, ma fille ! & leur ordre ſacré,
A votre oreille en vain ne s'eſt pas déclaré.
Renfermez ces ſecrets ; & quand la nuit propice
Va couvrir & les Grecs, & les ruſes d'Uliſſe,
Nous vous verrons ſans peine échapper de ces lieux,
Et rentrer dans les murs élevés par les Dieux.
Si ces Dieux bienfaiſants, ſecondant notre audace,
A ma triſte vieilleſſe accordent cette grace,
J'atteſte leurs autels, aux ſerments conſacrés,
De rendre Hélene aux Grecs contre elle conjurés.
Ceſſez, guerre funeſte, & d'une paix durable,
Reſſerrons à jamais le lien deſirable.
Grèce, reprends le bien que j'ai trop défendu,
Et rends-moi ſeulement celui que j'ai perdu !
Oui, je vais tout tenter pour enlever ma fille,
Aux mains du meurtrier de toute ma famille.
Car je ne penſe pas qu'un tigre furieux,
Tout couvert de ton ſang, puiſſe plaire à tes yeux.
Non, ton cœur envers moi ne ſera point perfide.
Jure donc de quitter ce vainqueur homicide,
De rejetter ſes feux, de déteſter ſon nom,
De lui taire le tien, de revoir Ilion.
Parle. Le promets-tu, ma chere Hyppodamie ?

BRISEIS.

Seigneur ! ... je promets tout ; diſpoſez de ma vie !

BRISES.

Achille va venir, il faut vous séparer.

PRIAM.

Adieu ! songe aux sermens que tu viens de jurer.

BRISEIS.

Vous me quittez ! mon pere !

SCENE IV.

BRISEIS *seule.*

HÉLAS ! tout m'abandonne,
Que vais-je devenir ? quelle horreur m'environne !
Qui suis-je ? qu'ai-je appris ? quelle affreuse clarté !
Grands Dieux ! replongez-moi dans mon obscurité...
Ou de mon ame au moins, banniſſez la mémoire
Des instants plus heureux, & marqués par la gloire,
Où le fils de Thétys, au bord Theſſalien,
Dût pour jamais unir & son sort & le mien.
Hélas ! de quel espoir mon ame poſſédée
Formoit de cet hymen la douce & frêle idée !
Ne reviendrez-vous plus pour calmer ma douleur,
Temps heureux, où du moins j'ignorois mon malheur ?

Mais où t'égares-tu, sœur & fille parjure ?
Tous les vœux que tu fais outragent la Nature.
Mon trouble & ma terreur croissent à chaque pas.
Que vois-je ? Achille armé ! que lui dirai-je, hélas !

SCENE V.

BRISEIS, ACHILLE.

ACHILLE *en habit de combats.*

MADAME, triomphez du pouvoir de vos charmes ;
Ils ont contraint Achille à reprendre les armes.
Ce fer du sang Troyen va se rougir encor ;
Adraste par mon ordre est allé vers Hector.
Dans la plaine avec lui, je vais bientôt descendre ;
Dans une heure il m'attend aux rives de Scamandre.
Nos traités sont rompus, je les ai violés ;
Il faut combattre Hector, puisque vous le voulez.
Pardonnez si tantôt je tardois à vous croire.
Ma résistance même ajoute à votre gloire.
Je vais... mais quel ennui vous trouble en ce moment ?
Quel triste adieu, Madame, emporte votre amant ?

Eh ! quoi ? vos yeux sur moi ne se tournent qu'à peine !
Au nom de cet hymen, dont l'attente est prochaine,
Au nom de cet espoir dont j'aime à me remplir,
Qu'un regard...

BRISEIS.

Cet hymen est loin de s'accomplir,
Seigneur !

ACHILLE.

Que dites-vous !

BRISEIS.

L'injuste destinée
Des plus cruels revers marqua cette journée.
Mon malheur me condamne à d'éternels ennuis.

ACHILLE.

Qu'entens-je ?

BRISEIS.

Jour funeste !

ACHILLE.

Achevez.

BRISEIS.

Je ne puis.

ACHILLE.

J'entends ; j'ai mérité toute votre colere ;
Je devois n'aspirer, ne songer qu'à vous plaire ;
J'ai dû, mettant ma gloire & ma haine à vos pieds,
Verser soudain le sang que vous me demandiez ;

Il falloit à l'instant combler votre espérance.
Eh bien ! je vais, je cours réparer cette offense.
Adieu !

BRISEIS.

C'en est donc fait ... quoi ? Seigneur, vous partez !

ACHILLE.

Vous le voulez, Madame, & j'y vole...

BRISEIS.

Arrêtez.
Ah ! Seigneur, épargnez mes mortelles allarmes.

ACHILLE.

Achille va combattre, & vous versez des larmes !
Ah ! bientôt à vos yeux cet Achille vainqueur,
Couvert du sang d'Hector...

BRISEIS.

Vous me percez le cœur !

ACHILLE.

Veillé-je ? n'est-ce point un songe qui m'abuse ?
O Ciel ! est-ce bien moi que votre bouche accuse ?
Moi, qui pour satisfaire à votre volonté,
Ai brisé des serments le lien redouté ?
De quel crime envers vous soupçonnez-vous mon ame ?

BRISEIS.

Que ne puis-je parler !

ACHILLE.

Hector m'attend, Madame.

BRISEIS.

Seigneur... hélas! du moins, différez un moment.

ACHILLE.

Que penſeroit Hector de mon retardement?
J'ai déjà trop long-temps différé pour ma gloire.
Cependant vous voulez... grands Dieux! puis-je le croire?
Briſéis! ſavez-vous ce que vous propoſez?

BRISEIS.

Ah! je ſais que je meurs, ſi vous me refuſez.
Périſſent les combats qu'à jamais je déteſte!
Apprenez qu'en ce jour un Oracle funeſte,
Un Oracle pour moi plus triſte que la mort,
M'a rendu mes parents m'a révélé mon ſort.
Mais un ordre ſacré qu'il faut que je révere,
Me force à tous les yeux d'en voiler le myſtere.
Seigneur! qu'il vous ſuffiſe aujourd'hui de ſavoir
Que chérir cet Hector eſt mon premier devoir;
Que pour ſa vie enfin je donnerois la mienne;
Que mon ſang eſt à lui, que je naquis Troyenne.

ACHILLE.

Vous, Troyenne! & c'eſt vous qui vouliez ſon trépas;
Contre Hector aujourd'hui vous ſeule armez mon bras.

BRISÉIS.

Puiſſé-je chez les morts deſcendre la premiere!
Tournez, tournez ſur moi cette arme meurtriere.
Qu'elle épuiſe mon ſang, comme elle a commencé....
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous l'avez verſé!

Mes freres généreux, dont Troye arma le zèle,
Ont péri sous vos coups, en combattant pour elle.
Briséis plus long-temps ne sauroit les trahir...
Elle a même promis, Seigneur, de vous haïr.
Mais dussé-je paroître offenser la Nature,
Dût une mort soudaine expier mon parjure,
C'est le seul des serments que je veux violer;
Et c'est ce qu'en tremblant j'ose vous révéler.
A ma priere hélas! serez-vous inflexible?
Votre cœur à ma voix, sera-t-il insensible?
Songez qu'Achille un jour dût être mon époux.
Vous ne répondez rien?... Je tombe à vos genoux!
Je veux les arroser, les baigner de mes larmes.
Et si mon désespoir a pour vous quelques charmes,
S'il faut, cruel! enfin que vous me refusiez,
Cet instant va me voir expirer à vos pieds.

ACHILLE.

A part.

Grands Dieux! souffririez-vous que ma gloire trahie....

A Briséis.

Ah! que demandez-vous?

BRISEIS.

Je demande la vie.
Que vois-je? dans vos yeux un doux espoir me suit!
Mais soudain, quel nuage?... ah! tout mon bonheur fuit!

ACHILLE.

Briſéis ! il faut donc... . O Ciel ! que dois-je faire ?

BRISEIS.

Eh bien ! C'eſt trop cacher un funeſte myſtère.
Apprenez des ſecrets trop long-temps inconnus.....

SCENE VI.

ACHILLE, BRISEIS, ULISSE.

ULISSE.

ACHILLE! Hector triomphe; & Patrocle n'eſt plus!

ACHILLE.

Dieux!

BRISEIS.

Qu'entends-je?

ULISSE *à Achille.*

La Mort a fermé ſa paupiere;
La Gloire a terminé ſa brillante carriere.
A peine ce Héros avoit quitté ces lieux;
Hector s'avance à lui la fureur dans les yeux.
Hector croit voir Achille, & d'un ton de menace:
» Viens, dit-il, recevoir le prix de ton audace.
Patrocle ne répond que par un trait lancé,
Qui dans l'air... Mais lui-même il tombe terraſſé;
Et par le fier Hector immolé ſans défenſe,
Il s'écrioit: Achille! & demandoit vengeance.
Il l'obtiendra ſans doute; & je vais de ce pas
Exciter tous les Grecs à venger ſon trépas.

SCENE VII.

ACHILLE, BRISEIS.

ACHILLE.

Il n'eſt plus! ô Deſtin! ô Fortune ennemie!
Mais je verſe des pleurs; & Patrocle eſt ſans vie!
Etendu ſur l'arene, il attend un vengeur.
Ami! je le ſerai; j'en jure ma fureur!
Je dois une victime en tribut à ta cendre;
Tu demandes ſon ſang, & je vais le répandre.

BRISEIS.

Ah! plutôt; qu'en mon ſein votre fer ſoit plongé!
Vous ne m'écoutez plus!

ACHILLE.

Patrocle, ſois vengé!

FIN du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PRIAM, ULISSE.

PRIAM.

Est-ce toi, Briséis? viens rassurer ton Pere.
Qu'en ces cruels moments ta présence m'est chere!
Aux portes de ce camp des soldats furieux
Ont présenté leurs dards & la mort à mes yeux.
Qui leur fait violer tous les droits qu'on révere?
Suis-je libre ou captif? que faut-il que j'espere?
Tout en ces lieux conspire à me remplir d'effroi.
Achille des serments trahiroit-il la foi?
On dit qu'il s'est couvert de ces fatales armes,
Qui cent fois dans nos rangs ont semé les alarmes;
Par ton silence, hélas! ce bruit trop confirmé...

BRISEIS.

Il est trop vrai, Seigneur; Achille s'est armé!

PRIAM.

Dieux cruels! ôtez-moi ce reſte de lumiere.
Précipitez le cours de ma triſte carriere.
Pourquoi me réſerver à de nouveaux malheurs?
O ſort! n'avois-je point épuiſé tes rigueurs?
Ainſi, de nos traités Achille rompt la chaîne!
Les Dieux de ce cruel ont ranimé la haine!...
Ah! ma fille! tes yeux ont ſu toucher ſon cœur;
C'eſt à toi de fléchir ſa barbare fureur.
Fais-lui voir à ſes pieds ſa Captive tremblante;
Emprunte l'éloquence & les pleurs d'une Amante.
Implore pour un frere un vainqueur généreux.
Je ne te parle plus de déteſter ſes feux.
Sauve Hector & tes murs de ſa rage funeſte,
De ton ſang malheureux conſerve ce qui reſte.
Oublions le paſſé, ma haine s'y réſout;
Qu'Hector vive; à ce prix, je veux pardonner tout.
Tu ne me réponds point; je te vois interdite.
Parle; qui peut cauſer le trouble qui t'agite?
Inſtruis-moi, je le veux.

BRISEIS.

à part. *haut.*
Que lui dire?... Ah tremblez!

PRIAM.

N'importe. Apprends-moi tout.

BRISEIS.

Nos malheurs ſont comblés!

PRIAM.

PRIAM.

Que dis-tu ? Satisfais ma triſte inquiétude.
De quel nouveaux revers?...

BRESEIS.

Apprenez le plus rude:
Patrocle eſt mort, Seigneur ; l'oracle eſt accompli ;
Achille va combattre ; & mon ſort eſt rempli.

PRIAM.

Ah ! c'eſt trop en un jour eſſuyer de diſgraces.
Non. Je n'attendrai point l'effet de vos menaces,
Préſages effrayans d'un ſiniſtre avenir,
Par une prompte mort il faut vous prévenir.

BRISEIS.

C'eſt moi qui de vos maux ai rempli la meſure.
Puniſſez votre fille ; & vengez la nature.
De l'antique Ilion & la gloire & l'appui,
Le magnanime Hector va périr aujourd'hui.
Votre fils va périr ; & ſa ſœur criminelle,
Indigne rejeton d'une tige ſi belle,
Des plus affreux deſtins accompliſſant le cours,
A ſuſcité le bras qui va trancher ſes jours.
Qu'attendez-vouz ? frappez !

PRIAM.

Va, tu m'es toujours chere.

BRISEIS.

Hector eſt votre fils.

PRIAM.

Ne ſuis-je pas ton pere ?

Ceſſe de déchirer tous mes ſens attendris.
Hector & Briſéis me ſont du même prix.
J'excuſe tes erreurs; ton remords les efface.
N'accuſons que le Ciel du coup qui nous menace.

BRISEIS.

Dieux! que n'ai-je prévu ma honte & mes regrets.
Mais il falloit remplir vos injuſtes decrets....
Non. De cette rigueur le Ciel n'eſt point capable.
Que dis-je? à mes deſirs il ſe rend favorable.
Je ne m'abuſe point; vous m'inſpirez, grands Dieux;
Vous rempliſſez mon cœur, vous éclairez mes yeux!
C'eſt vous qui m'appellez aux rives du Scamandre,
Aux lieux où tant de ſang eſt près de ſe répandre.
J'y cours; & par mes cris, mes ſanglots & mes pleurs,
Je vais de ces cruels ſuſpendre les fureurs.
Leurs cœurs ne ſeront point fermés à ma priere.
Des mains de mon amant je ſauverai mon frere.
Retenus en ſecret par de tendres liens,
Leurs homicides bras rencontreront les miens;
Ou s'ils m'oſent braver, leur barbare furie
Ne pourra s'aſſouvir qu'en m'arrachant la vie.

Elle ſort.

SCENE II.

PRIAM *seul.*

MA fille! ... elle me fuit. O crainte! ô foible espoir!
Qui m'apprendra les maux que je n'ose prévoir?
Hélas! tout m'abandonne au trouble qui me presse?
Un noir pressentiment alarme ma tendresse.
Ce présage cruel que je ne puis bannir,
Egare mes esprits dans un triste avenir.
Brisés! cher Hector! malheureuse famille!
Que deviendra mon fils? reverai-je ma fille?

SCENE III.

PRIAM, BRISES.

PRIAM.

MAIS j'apperçois Brisès. Est-ce fait de ton Roi?

BRISES.

Vivez, vivez, Seigneur; & calmez votre effroi;
Tous les Dieux à la fois protégent votre Empire.

PRIAM.

O Ciel! qu'entends-je? acheve. Hector?...

BRISES.

Hector respire.

PRIAM.

Les Dieux me le rendroient?

BRISES.

Achille furieux
Couroit à la vengeance au sortir de ces lieux.
Les éclairs sont moins prompts, la foudre est moins soudaine.
Déja de la Troade il a vu fuir la pleine.
Il se présente aux bords à jamais révérés,
Où le Xante immortel roule ses flots sacrés.

Hector au même instant paroît sur l'autre rive.
Achille en frémissant, voit sa rage captive;
Et redoublant sa haine à l'aspect de Héros,
Terrible, & tout armé, se plonge dans les flots.
De cette audace altiere Hector même s'étonne.
Achille disparoît; l'onde écume & bouillonne.
Bientôt il se remontre; & paroît à nos yeux
Tel qu'on peint les Titans armés contre les Dieux.
Tous ces Dieux conjurés pour venger leur rivage,
D'accord avec les flots combattoient son passage.
Achille loin de lui par l'orage entraîné,
Repousse, mais en vain, le torrent mutiné.
Un choc nouveau le presse; il chancelle, il succombe;
Il rappelle sa force, il résiste, il retombe.
Il voit encor briser ses efforts superflus;
Un bruit même s'éleve: » Achille ne vit plus!
Mais tandis qu'à l'envi les défenseurs de Troye
Se livrent aux transports d'une indiscrette joye;
O surprise! ô prodige! Achille audacieux
Surmonte la tempête, & le fleuve, & les Dieux.
Ce n'est plus un Mortel échappé du naufrage,
C'est Achille vainqueur qui s'élance au rivage.

PRIAM.

Ciel! & mon fils?

BRISES.

Hector, en ce moment fatal,
Avec moins de fureur, montre un courage égal.

L'un par l'autre excités, ces rivaux intrépides
Mesurent fierement leurs glaives homicides.
Une même valeur semble guider leurs bras.
Tous deux cherchent la gloire, & courent au trépas.
La Victoire hésitoit; la Déesse inhumaine
Alloit enfin pencher sa balance incertaine;
Mais un Dieu plus propice en ordonne autrement,
Et le Sort qui fait tout, change l'événement.
Un trait part de nos rangs. Son atteinte émoussée
Par le casque d'Achille est au loin repoussée.
Les airs sont aussi-tôt couverts de mille dards.
Les Grecs sur les Troyens fondent de toutes parts.
Jamais Mars dans les cœurs ne mit plus de furie;
Mes yeux ont vu combattre, & l'Europe, & l'Asie.
Neptune arme pour Troye, & Junon pour Argos,
Tout ce que la Nature a produit de Héros.
La fuite à la terreur ne permet plus d'azyle;
Tout Troyen est Hector, & tout Grec est Achille.
Achille & son rival dans la foule perdus,
S'appellent à grand cris, & ne se trouvent plus.
Sans doute un Dieu plus fort les trouble & les égare.
Béni soit à jamais le Ciel qui les sépare;
Et qui ne permet pas à la Parque en courroux
D'étendre sur Hector ses homicides coups!

PRIAM.

N'en doutons point, Brisès; un Dieu prend sa défense.
Je reverrai mon fils; j'en reprends l'espérance.

O Brisès ! de ton Roi conçois-tu les transports ?
Le Sort, du fier Achille a trompé les efforts.
Va, cours vers Briséis. Peins-lui mon allégresse.

Brisès sort.

Seul.

Oui, les Dieux ont voulu consoler ma vieillesse.
Mon bonheur désormais... Dieux ! qu'est-ce que je voi !
Où suis-je, ô Ciel ! Achille !... ô foudre, écrase-moi !

SCENE IV.

PRIAM, ACHILLE.

PRIAM.

BARBARE ! d'où viens-tu, tout fumant de carnage ?
Qu'as-tu fait de mon fils ?

ACHILLE.

Ce qu'en a fait ma rage !
Pere du meurtrier du Héros que jamais !
Si ma main a puni ses barbares forfaits ?
Quels secours l'auroient pu soustraire à ma vengeance ?
Pensois-tu que cent bras armés pour sa défense,
Et les flots mutinés, & tous les Dieux unis
De ma juste fureur pussent sauver ton fils ?

Le Xante a vainement arrêté mon courage ;
Au travers de ſes flots je me ſuis fait paſſage.
Hector ma bientôt vu revoler ſur ſes pas.
Ce fer l'a détrompé du bruit de mon trépas.
J'ai terraſſé ton fils. Mon bras de ſang avide,
S'eſt mille fois baigné dans celui du perfide.
Enfin las de r'ouvrir & d'épuiſer ſon flanc,
Autour de ſes remparts je l'ai traîné mourant ;
Et pour mieux inſulter au Défenſeur de Troye.
Des vautours dévorans je l'ai laiſſé la proye. *
Pour venger mon ami, dont le ſang fume encor,
Voilà ce que j'ai fait du malheureux Hector.
Que ne puis-je, Patrocle, au gré de ton attente,
Immoler Troye entiere à ton ombre ſanglante !

PRIAM.

Toi ? le ſang de Pelée, ou celui de Thétys ?
Opprobre des Héros ! non, tu n'es point leur fils.
Le flambeau de la rage éclaira ta naiſſance ;
La haine te reçut des mains de la vengeance.
Les flancs de l'hydre affreuſe, ou le Styx en fureur
Te vomirent au jour, pour en être l'horreur.
O monſtre ! as-tu bien pu d'un récit ſanguinaire
Oſer ſoullier ainſi les oreilles d'un pere.
Me peindre mon Hector ſous ton glaive expirant,
Et t'offrir à mes yeux tout couvert de ſon ſang !

* Iliade. liv. X.

Triomphe de mes pleurs, infernale furie !
O Mort ! viens m'enlever de ſa préſence impie ;
Délivre mes regards d'un aſpect odieux.

ACHILLE.

Ah ! c'eſt trop retenir mes tranſports furieux,
Et ma rage...

SCENE DERNIERE.

PRIAM, ACHILLE, BRISES.

BRISES.

Ou t'emporte une aveugle colere ?
Amant de Briſéis ! épargne au moins ſon pere.

ACHILLE.

Qu'entends-je ? lui, ſon Pere ! ô coup affreux du ſort !

BRISES.

Barbare, viens la voir expirer près d'Hector.

PRIAM.

Ma fille !

ACHILLE.

O déſeſpoir ! Hector étoit ſon frere !
Le voilà donc connu, ce funeſte myſtère.
Tonnez ſur moi, grands Dieux !

PRIAM.

Ma fille expire; ô Ciel!
J'ai perdu Briſéïs!... eh bien! tigre cruel!
Ta vengeance implacable eſt-elle ſatisfaite?
Non. Puiſque je reſpire, elle reſte imparfaite;
Il manque une victime à ton inimitié...
Tu frémis! eſt-ce à toi de ſentir la pitié!
Epuiſe, épuiſe un ſang où ta main s'eſt plongée.

ACHILLE.

Pourſuis; venge ſur moi la nature outragée.
Venge Hector par ſa ſœur, & ton cœur par le mien.
Accrois mon déſeſpoir par l'image du tien.
J'ai fait couler tes pleurs; j'en verſe davantage.
C'eſt ſur moi qu'ont porté tous les traits de ma rage.
Briſéis!

PRIAM.

Aux remords ton cœur ſemble s'ouvrir!
Quels ſont donc mes malheurs, s'ils ont pu t'attendrir!

BRISES *à Priam.*

Seigneur, puiſque les Dieux ont fléchi ſa colere,
Briſéis dans ſon cœur doit parler pour un frere.
Aux honneurs du bucher votre fils attendu,
Aux larmes des Troyens n'eſt point encor rendu.
Songez, ſongez qu'Hector, privé de funerailles,
Reſte en proye aux vautours au pié de ſes murailles.
Souffrirez-vous qu'un fils?...

PRIAM.

Tu déchires mon cœur !

BRISES.

Joignez vos pleurs aux miens pour toucher ſon vainqueur ;
Achille ! à la pitié, laiſſe attendrir ton ame.
Ce n'eſt plus cet Hector portant par-tout la flamme ;
Ce n'eſt plus ce guerrier, ce fils victorieux,
Que ſuivoient aux combats la terreur & les Dieux ;
Ce n'eſt plus ce héros, l'appui de Troye entiere...
C'eſt Hector au tombeau que te demande un pere !

PRIAM.

O Nature ! je cède à ton pouvoir ſacré.
Achille ! écoute un pere au déſeſpoir livré.
J'ai perdu par toi ſeul, par ce fer que j'abhore,
Ce fils que ma douleur te redemande encore.
Ta main, ta main barbare a comblé mes malheurs ;
Elle eſt teinte du ſang qui fait couler mes pleurs !
La Nature en mon ame a gravé cet outrage ;
Elle excitoit un pere à défier ta rage.
Ce même amour, Achille, eſt encor le plus fort.
Reconnois ſon empire à ce cruel effort.
J'embraſſe tes genoux ! que cette main funeſte,
De mon fils qui n'eſt plus me rende au moins le reſte.
Permets-nous de porter ces gages précieux
Au tombeau qu'à ſa cendre ont laiſſé ſes yeux.
Une noble pitié n'eſt point une foibleſſe ;
Accorde cette grace à ma triſte vieilleſſe.

ACHILLE.

Va, pere infortuné ! ne crains plus mon courroux.
J'ai fait tous tes malheurs, & je les reſſens tous.
Porte dans Ilion, va rendre à ta famille
Les cendres de ton fils, & celles de ta fille.
Qu'en un même tombeau la mort tienne enfermé,
Tout ce qui te fut cher, & tout ce que j'aimai.
Revois tes murs encor.

PRIAM.

Triſte & funeſte joie !

ACHILLE.

Allons chercher la mort qui m'attend devant Troye !

FIN du cinquieme & dernier Acte.

AJAX,

TRAGÉDIE.

Et quid facundia posset
Tum patuit ; fortisque viri tulit arma disertus.
Et l'Eloquence alors triompha du Courage.

OVIDE.

SECONDE EDITION.

PERSONNAGES.

AJAX.

ULISSE.

AGAMEMNON.

PENTHESILÉE.

ANTÉNOR.

HERSILE.

ARCAS.

EURYBATE.

Suite.

La Scene eſt devant Troye.

AJAX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PENTHESILÉE, HERSILE.

HERSILE.

O Reine! où courez-vous ? quoi ? lorſque tout ſommeille,
Un ſoin toujours nouveau vous trouble & vous éveille !
La nuit ſur tous les yeux verſe encor ſes pavots.

PENTHESILÉE.

Ah! mon cœur eſt-il fait pour goûter le repos ?

Quand Memnon ne vit plus, tu condamnes mes larmes !

Amante sans espoir, & guerriere sans armes ;
Prisonniere en ces lieux, où j'ai porté l'effroi,
Plaisirs, gloire, repos, tout est perdu pour moi.

HERSILE.

Mais, Madame, un faux bruit vous abuse peut-être :
Memnon peut dissiper les regrets qu'il fit naître ;
Peut-être en ce jour même un rapport plus certain...

PENTHESILÉE.

Non, mon époux n'est plus ; tu me flattes en vain.
Hersile, c'en est fait, ma disgrace est comblée :
Eh ! quelle attente encor flattoit Penthesilée !
Dans ce combat sanglant, où le fils de Thétys,
Vainqueur, a succombé sous le fer de Pâris,
Où du barbare Ajax, je devins prisonniere ;
J'ai vu Memnon mourant couché sur la poussiere,
Témoin infortuné de mon cruel destin,
Lever sur moi les yeux... les refermer soudain !
Et ton zèle aujourd'hui veut que la renommée
M'ait du bruit de sa mort fausſement allarmée ;
Que privée à jamais du plaisir de le voir,
Crédule, je nourrice un inutile espoir.

HERSILE.

Eh bien ! abandonnez cette douce espérance.
Des destins irrités accusez l'inclémence.

J'approuve

J'approuve ces regrets, ces soupirs, ces sanglots,
Légitime tribut aux cendres d'un héros.
Mais parmi les chagrins que cette perte entraîne,
Auriez-vous oublié les devoirs d'une Reine ?
Songez à ces vertus ; rappellez ces exploits,
Qui d'un Sexe orgueilleux font respecter vos loix.
Vous pleurez un héros que la gloire environne :
Concevez des regrets dignes d'une Amazone :
A votre peuple entier faites-les partager ;
Et si Memnon n'est plus, vivez pour le venger.

PENTHESILÉE.

Oui, je te vengerai, chere ombre que j'atteste !
Je soutiendrai le jour dans cet espoir funeste :
Et je ne sortirai de ces indignes fers,
Que pour venger ma honte aux yeux de l'univers.
Ah ! que fesois-je, Hersile, aux rives de Scamandre ?
J'ai vu Memnon périr, & n'ai pu le défendre.
Où m'emportoit ailleurs la fureur des combats ?
Je n'ai pu, cher Memnon, prévenir ton trépas.
L'impitoyable Ajax, si près de leur aurore,
A moissonné les jours du héros que j'adore !
Tigre altéré de sang ! quand pourra ma fureur,
Eteindre dans le tien ta rage & ma douleur ?

HERSILE.

Ajax puise en vos yeux la fureur qui l'irrite ;
A vous persécuter votre beauté l'excite :
Et malgré votre haine, & malgré vos regrets,
Vous-même avez flatté ses amoureux projets.

Devez-vous espérer qu'il demeure tranquille,
Lui, qui de votre hymen...

PENTHESILÉE.

Lui, m'y contraindre, Herfile!
Avant qu'un tel lien nous assemble tous deux,
La mort, la mort viendra me soustraire à ses feux.
Ecoute, & désormais connois-moi toute entiere.
Je voulois me venger; mais j'étois prisonniere.
Sans armes, sans appui, sans espoir de retour,
Je dépendois d'Ajax; je flattai son amour;
Mais je lui vendis cher une espérance vaine,
Et mes feintes bontés l'immoloient à ma haine.
Tantôt d'un fier chagrin affectant la rigueur,
Je détruis d'un seul mot son fragile bonheur:
Tantôt d'un front serain recevant son hommage,
Pour l'éloigner de moi, je flatte son courage.
Deux lions furieux ravageoient Ténédos.
Les héros, tu le sais, de Mycène & d'Argos,
Rebutés du péril, renonçoient à la gloire
Qu'offroit à leur valeur une noble victoire:
J'excite à cet exploit mon farouche vainqueur.
Ajax vole aussi-tôt mériter cet honneur.
Il va bientôt, rempli d'une superbe attente,
Déployer à mes pieds sa dépouille sanglante;
Attester ma parole, & d'un regard cruel,
Me preferire la loi de le suivre à l'autel.....
Et moi, de ses projets je confondrai l'audace.
Je saurai me soustraire au sort qui me menace:

Et bravant le pouvoir d'un vainqueur irrité,
Appesantir le joug où je tiens sa fierté.
Ce superbe tyran, ce courage indocile,
Cet Ajax indompté ; tu le verras, Hersile,
A mon char enchaîné par un secret pouvoir,
Gémir dans les langueurs d'un éternel espoir.

HERSILE.

Ah ! devez-vous penser qu'une aveugle tendresse
Le ramene toujours au piége qu'on lui dresse ?
L'amour a-t-il sans cesse un bandeau sur les yeux ?
Bientôt vous reverrez un amant furieux,
De vos projets sur vous renversant l'édifice,
S'affranchir des rigueurs dont il fut le complice.
L'imprudence, ou le temps dévoilera votre art.
Il verra son erreur.

PENTHESILÉE.

Il la verra trop tard.
Ma fierté, sa foiblesse, & même cette injure.
Contre tout son dépit en secret me rassure.
L'espoir qui l'a séduit, le trompera souvent ;
Ajax est dans le piége engagé trop avant.
Je vais mettre à profit son indiscrete ivresse ;
Je veux plus loin encore amener sa tendresse.
Quoi donc ? à la terreur on me verroit céder.
Ah ! je risquerois trop à ne rien hasarder.

Contre nous dans ce camp, je vois ce qui se passe.

HERSILE.

Je sais qu'on vous redoute :

PENTHESILÉE.

Et moi, qu'on nous menace!
On parle de complots, de sang prêt à couler;
D'un Oracle inhumain qu'on craint de révéler.
J'ignore quels forfaits Calchas médite, Hersile!
Mais du sein de la tombe on interroge Achille.
Que dis-je? de nos maux le triste enchaînement;
Atènor vers les Grecs député vainement;
L'instant toujours lointain de notre délivrance;
Le sombre ennui d'Atride & son morne silence;
Ulisse enfin, cruel & perfide en tout temps:
Tout n'offre à mon esprit que noirs pressentimens.
Je vois d'affreux revers... mais j'ose les attendre:
Le sort peut me poursuivre, & non pas me surprendre.
Il faut qu'Ajax me serve à repousser ces coups.
Assurons-nous d'un Grec pour mieux les perdre tous.
Jettons entre eux & lui des semences de haines:
Rendons & ma vengeance & sa chûte certaines.
L'enfer même, l'enfer seconde mes transports.
Puisqu'Achille n'est plus, puisqu'enfin chez les morts,
Pâris & les destins l'ont forcé de descendre;
Que les malheurs des Grecs renaissent de sa cendre!
Que son armure ici seme encore la terreur:
Qu'elle excite des Chefs la jalouse fureur;

Et que ce même Ajax, du courroux qui m'anime,
Soit l'instrument aveugle, & bientôt la victime!

HERSILE.

Juste Ciel! quels projets! j'en frémis; mais pour vous!

PENTHESILÉE.

Ne plains, ne plains qu'Ajax. Il vient: fui; laisse-nous.

SCENE II.

PENTHESILÉE, AJAX, ARCAS.

AJAX.

MADAME, un prompt succès devant vous me ramene.
J'ai combattu pour vous; la gloire étoit certaine.
Fier de vous obéir, j'ai traversé les flots:
J'ai d'un fléau cruel délivré Ténédos.
Aux monstres indomptés dont elle a craint la rage,
J'ai fait sentir le joug, & subir l'esclavage.
Dans ce camp, par mon ordre à ma suite amenés,
A traîner votre char je les ai destinés.
Vous savez quelle attente occupe ma tendresse:
Venez aux yeux des Grecs remplir votre promesse;
Venez, vous soumettant à des liens plus doux,
Dans Ajax triomphant reconnoître un époux.

PENTHESILÉE.

J'ai promis, & mon ame a peine à s'en défendre;
Tant d'épreuves, Seigneur, me pressent de me rendre:
Leur voix se fait entendre à mon cœur agité....
Et trouble un autre espoir, dont il s'étoit flatté.

AJAX.

Ainſi donc, vainement j'ai cru vous ſatisfaire;
En vain j'ai combattu, j'ai vaincu pour vous plaire!
Par d'éternels délais abuſant mon ardeur...

PENTHESILÉE.

Eh! quels délais nouveaux ai-je exigé, Seigneur?
Quel ſoin, quel vain ſoupçon vous tourmente ſans ceſſe?
Nous touchons à l'inſtant qu'a fixé ma promeſſe.
Vous êtes de mes jours arbitre ſouverain:
Et le ſort des combats vous ſoumet mon deſtin.
Quelques vœux que d'Ajax forme la priſonniere;
Vous pouvez refuſer d'écouter ſa priere.
Je dois, je le ſais trop, obéir au vainqueur.
Quels droits enfin croirois-je avoir ſur votre cœur?
Je ſuis votre captive; & les Dieux...

AJAX.

Non, cruelle!
Il vous faut juſqu'au bout prouver mon triſte zele.
Abuſez ſur mon cœur de ce fatal pouvoir.
Parlez; expliquez-vous: quel étoit cet eſpoir?

PENTHESILÉE.

Peut-être un autre temps me ſera plus propice:
N'en parlons plus, Seigneur.

AJAX.

O rigoureux ſupplice!
Ingrate... au nom des Dieux, Madame, expliquez-vous.
Eh! quoi? voulez-vous voir Ajax à vos genoux!

PENTESILÉE.

Seigneur! que faites-vous? & quel oubli funeste!

AJAX.

Ah! je sais vos rigueurs; & j'en prévois le reste.
De votre haine en vain vous couvrez la moitié:
Je conçois tout l'excès de votre inimitié.
Content de vous servir, j'étois prêt à tout faire;
J'eusse immolé ma vie au desir de vous plaire;
Et vous, ingénieuse à me désespérer,
Vous me parlez de vœux, qu'il me faut ignorer!
Ce que vous desirez, vous n'osez m'en instruire!
Sur mon cœur, dites vous, vous n'avez plus d'empire!
Barbare!

PENTESILÉE.

Eh bien! c'est trop hésiter en effet.
Rassurez-vous, Seigneur; vous serez satisfait
Puisque vous le voulez, je romprai ce silence.
Un prix, je l'avoûrai, flattoit mon espérance:
Penthesilée encor l'ose attendre de vous;
Vous-même, en me l'offrant, en deviendrez jaloux.
Votre gloire, Seigneur, loin d'être ici blessée,
Au succès de mes vœux est même intéressée.
Le compagnon d'Ajax a vu les sombres bords;
Le redoutable Achille a passé chez les Morts:
Mais il laisse après lui cette armure fatale,
Illustre objet des vœux de la Grèce rivale.
A quel autre qu'Ajax ces honneurs sont-ils dûs?
Qui doit les demander quand Achille n'est plus?

Briguez cette dépouille ; & faites-en la vôtre.
Quel triomphe aujourd'hui nous attend l'un & l'autre :
Vous, rival de vingt Rois, de l'obtenir sur tous ;
Et moi, Seigneur, & moi, de la tenir de vous !

AJAX.

Oui, je cède, Madame, au charme qui m'attire.
A votre volonté, sans doute, il faut souscrire ;
Sans fruit, peut-être encor, courir à cet honneur ;
Et toujours différer l'instant de mon bonheur.

PENTHESILÉE.

Vos reproches enfin excitent ma colere.
Vous êtes informé de ce qui peut me plaire,
Seigneur. Je veux tenir tout ce que j'ai promis.
Ma main peut-être à vous ; vous savez à quel prix.

Elle sort.

SCENE III.

AJAX, ARCAS.

AJAX.

DIEUX!.. suis-je encore Ajax?.. ai-je tant de foiblesse!
Ah! si de sa raison mon ame étoit maîtresse;
Et si contre l'amour justement révolté,
Mon cœur n'écoutoit plus qu'une mâle fierté!...
Tu l'as vû, cher Arcas, à quel point on m'outrage.

ARCAS.

Quittez, quittez, Seigneur, un indigne esclavage;
Vengez-vous, par l'oubli, de ses traitres appas.
Privez-vous de la voir.

AJAX.

Que je m'en prive, Arcas!
Ah! mon ame à son joug est trop assujettie!
Sa puissance sur moi s'est trop appesantie.
Il faut l'aimer toujours, & remplir mon destin.
Il faut... mais cependant elle m'offre sa main.
Je ne suis point pour guide une apparance vaine:
Et j'en ai pour garant sa parole certaine.

ARCAS.

On vous trompe, Seigneur; & bientôt, pour tout fruit...

AJAX.

Arrête! épargne au moins l'espoir qui m'a séduit.
Si de ce songe heureux mon ame est enivrée;
Ne m'est-il pas permis d'en chérir la durée?
Pourquoi veux-tu, cruel, m'envier une erreur,
Qui de mes sens troublés peut faire le bonheur?....
Mais parle; qui t'a dit qu'un indigne artifice
Préparé contre Ajax, en secret le trahisse?
Comment justifier tes soupçons indiscrets?
Qui t'a pu de la Reine apprendre les projets?
D'où les sais-tu? pourquoi la noircir de ce crime?

ARCAS.

Seigneur, votre intérêt est tout ce qui m'anime:
C'est son zele pour vous qui fait parler Arcas.
Puisqu'il vous a déplu...

AJAX.

Non; ne me quitte pas.
Prête encor ton secours à mon ame troublée,
Parle-moi... de ce trouble, & de Penthesilée.
Ai-je donc en effet mérité son dépit?
Ami, pour l'irriter, qu'ai-je fait, qu'ai-je dit?
Mais qu'importe, après tout; si, malgré sa colere,
Elle me laisse encore assuré de lui plaire?
Non, la Reine n'a point prétendu me braver:
Par un dernier service elle veut m'éprouver.

Il faut la contenter ; l'entrepriſe eſt facile :
Allons mettre à ſes pieds la dépouille d'Achille.
Cet hommage éclattant ſéduira ſon orgueil ;
De ſes dédains, croi moi, ce prix ſera l'écueil.
O trop heureux Ajax, qu'elle ſera ta joie !
Arcas, tu vois l'ivreſſe où mon ame eſt en proie ;
Ajax à ſes tranſports ne peut ſe refuſer.
Sui-moi... mais crains, ſur-tout, de me déſabuſer.

FIN du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ULISSE.

ULISSE.

Vous m'évitez, Seigneur! ne puis-je enfin connoître.
D'où naît ce sombre ennui que vous faites paroître?
De quels chagrins nouveaux en secret agité,
N'osez-vous avec moi parler en liberté?
Ne puis-je au chef des Grecs offrir qu'un vain service?
Aagmemnon craint-il de consulter Ulisse?

AGAMEMNON.

Je sus Chef de vingt Rois; mais d'un titre si beau,
Croyez-vous que l'honneur balance le fardeau?
Ce sceptre si vanté n'est pas ce que l'on pense:
De son repos Atride a payé sa puissance.

Pour conserver le garde où le Sort m'a porté,
Vous savez de quel sang l'orgueil l'a cimenté.
Encor, si d'un tel prix achetant cet empire,
J'etois maître en effet dans ce rang qu'on admire!
Mais, dois-je l'avouer? Le triste Agamemnon
Obéit à Calchas, & n'est Roi que de nom.

ULISSE.

Qu'entens-je?

AGAMEMNON.

Ce qu'en vain je me cache à moi-même:
Calchas usurpe ici l'autorité suprême;
Oppose à mes décrets les décrets éternels:
Et renverse le trône à l'abri des autels.

ULISSE.

Quoi? Seigneur! un sujet, soigneux de vous déplaire,
Forme de vous braver le projet téméraire!
Quel est donc l'attentat qu'il médite aujourd'hui?

AGAMEMNON.

Uliſſe! soyez juge entre un Monarque & lui.
Dans ce combat cruel où la Parque ennemie
Du plus vaillant des Grecs osa trancher la vie;
On fit cent prisonniers sur les Troyens vaincus....
Vain dédommagement d'Achille qui n'est plus.
Dix jours s'étoient passés depuis ce jour funeste.
J'allois d'Achille mort honorer ce qui reste;
J'allois mander les Chefs, quand le Roi d'Ilion
M'a fait de ces captifs proposer la rançon.

Je daigne y consentir : même au nom de la Grèce,
A l'Envoyé Troyen j'engage ma promesse ;
Je cours aux yeux des Grecs la faire exécuter...
Mais l'insolent Calchas est venu m'arrêter ;
Et d'un respect forcé colorant son audace :
» Fils des Dieux, a-t-il dit, redoute leur menace !
» Le Ciel a disposé des captifs Phrygiens.
» Son courroux te défend de briser leurs liens.
» Achille les reclame, & veut que sur sa tombe,
» Tout leur sang aujourd'hui coule au lieu d'hé-
» catombe.

ULISSE.

Juste Ciel !... mais, Seigneur, qu'avez-vous résolu ?

AGAMEMNON.

Ou ce sceptre est armé d'un pouvoir superflu,
Ou d'un juste courroux appaisant le murmure,
Le vil sang du rébelle expîra cette injure.
Et l'armée & les Dieux le protégent en vain.

ULISSE.

Seigneur, puisse le Ciel détourner ce dessein !
Vous le savez, le peuple en son zèle est extrême ;
Il révere en Calchas, & les Dieux, & vous-même :
Es le peuple à la mort verroit mener Calchas !

AGAMEMNON.

C'est vous qui prononcez l'arrêt de son trépas.
Vous m'apprenez enfin que je me fais justice ;
Qu'il croit braver ma haine, & qu'il faut qu'il périsse.

Sa mort ſera le prix de ſa témérité :
Elle importe à la Grèce, à ma ſécurité.
Quoi ? craindrai-je toujours les oracles d'un Prêtre ?
Verrai-je à chaque inſtant les tumultes renaître ?
Vingt Rois ſouffriront-ils que tout le camp troublé,
Méconnoiſſe ma voix quand Calchas a parlé ?
A cette indignité, c'eſt trop long-temps deſcendre.
Croirez-vous ce qu'au peuple il prétend faire entendre :
» Que le ſombre avenir ſe dévoile à ſes yeux,
» Que lui ſeul eſt admis dans le conſeil des Dieux,
» Et que de leurs décrets, heureux dépoſitaire,
» Tout ce qu'il oſe dire, il faut qu'on le révere ?

ULISSE.

Non. Je n'encenſe point d'un culte aveugle épris ;
La ſuperſtition, objet de vos mépris.
J'ai moi-même autrefois, arrêtant ſes conquêtes,
Bravé ſes foudres vains ſuſpendus ſur nos têtes.
Je la bannis d'Itaque, & nos triſtes autels
Ne furent plus ſouillés par le ſang des mortels.
Je confondis l'orgueil & les fables des Prêtres.
L'indiſcret interprète eut le deſtin des traîtres.
Le menſonge & l'erreur, de leur chûte effrayés,
Idoles de la Crète, y furent renvoyés.
Mais de mes longs travaux je jouiſſois à peine,
Quand le peuple indocile, au ſortir de ſa chaîne,
Et de tous ſes remords à la fois délivré,
Voulut braver ſon Roi qui l'avoit éclairé.

Il

Il fallut à mon tour appeller les prodiges,
Ramener le vulgaire aux antiques prestiges;
Le traîner aux autels que ma main lui ravit;
Et le rendre à l'erreur, qui seule l'asservit,
Songez-y; n'allez pas, ardent à vous détruire,
En immolant Calchas exposer votre Empire.
Eh! quel frein retiendra le soldat mutiné,
Si par le fanatisme il n'est plus enchaîné?

AGAMEMNON.

Ainsi, je souffrirai que celui qui m'offence,
Ose accuser bientôt ma haine d'impuissance;
Qu'un pouvoir étranger le dérobe à mes coups;
Et je n'aurai montré qu'un stérile courroux!

ULISSE.

Mais Calchas en effet prétend-il vous déplaire?
Ecoutez moins, Seigneur, une aveugle colere;
Voyez quel est l'état où nous sommes réduits.
Du superbe Ilion les murs sont-ils détruits!
Qu'ont servi ces vaisseaux dont la mer est couverte!
Achille sur ces bords a rencontré sa perte.
Le courage des Grecs par lui seul animé,
Dans la tombe avec lui semble être renfermé.
Ajax, qui seul ici peut remplacer Achille,
Ajax n'exerce plus qu'un courage inutile.
Une Scythe l'entraîne, & son bras désormais,
Ne se fait plus sentir qu'aux monstres des forêts.

Tout le reſte du camp s'abandonne à la crainte.
Tantôt contre les Rois il s'échappe à la plainte ;
Et tantôt obſervant un ſilence profond,
Le ſoldat conſterné regarde l'Helleſpont.
Mais un appui vous reſte en ce péril extrême.

AGAMEMNON.

Et cet appui, Seigneur, quel eſt-il ?

ULISSE.

Calchas même.
Refuſez-vous de voir par quels ſecrets deſſeins,
Il demande le ſang des priſonniers Troyens ?
Il veut par une loi ſanguinaire, inhumaine,
Des deux peuples rivaux reſſuſciter la haine ;
Contraindre nos ſoldats à n'eſpérer jamais,
Des Troyens outragés, de traité ni de paix.
N'en doutez point, Seigneur, l'appareil qu'il apprête ;
De Troye à vos deſirs aſſure la conquête.
Ce ſang va devenir le ſignal des combats,
Où les Grecs à l'envi vont courir ſur vos pas.
Pourriez-vous craindre encore, à vous-même contraire,
D'approuver de Calchas la rigueur ſalutaire ?
Le rivage d'Aulide en un péril moins grand,
Vous a-t-il vu vous-même épargner votre ſang ?

AGAMEMNON.

Il ſuffit, de Calchas j'employerai le ſervice.
Achevez par ſes mains ce fatal ſacrifice,

Prince ! à le condamner je n'ai plus d'intérêt :
Calchas eſt innocent, puiſqu'il vous le paroît.
Cependant avant tout, prenez ſoin que l'armée,
De nos deſſeins ſecrets ne ſoit point informée ;
Qu'aucun bruit n'en parvienne au Monarque Troyen :
Et que des priſonniers l'eſpoir & le ſoutien,
Anténor, dès ce ſoir, retourne vers ſon maître.
C'eſt lui qui vient à nous ; ne faiſons rien connoître.

SCENE II.

AGAMEMNON, ULISSE, ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

SEIGNEUR ! Priam ſans doute a lieu d'être ſurpris.
Des ſoupçons trop fondés ont émus les eſprits.
Après tant de délais, que voulez vous qu'on penſe ?
Qui peut des Phrygiens retarder l'eſpérance ?
Quand je vins des captifs propoſer la rançon ;
Je reçus pour garant la foi d'Agamemnon.
Je ſais trop qu'un grand Roi ne peut ſonger à feindre ;
Et ce n'eſt pas de vous que je prétends me plaindre.

Universitas
BIBLIOTHECA

Ah ! ſi vous ne ſuiviez que vos propres conſeils !....
Mais toujours les flatteurs entourent vos pareils :
Et tel m'écoute ici que je pourrois confondre.

ULISSE *à Agamemnon.*

On m'attaque, Seigneur ; c'eſt à moi de répondre.
De quoi m'accuſe-t-on ? de mon zèle pour vous !
Pour qui l'a recherché, ce reproche eſt bien doux.
De mes ſoins vigilants Troye enfin ſe méfie :
En voulant me noircir, elle me juſtifie.
à Anténor.
Prince ! de nos traités vous blâmez la lenteur ;
Ce délai vous irrite : appellez-m'en l'auteur.
Loin de déſavouer un ſoupçon qui m'honore ;
Je veux même à vos yeux le confirmer encore.
Lorſqu'envoyé vers nous des remparts d'Ilion,
Vous vîntes des captifs nous offrir la rançon ;
C'eſt moi, je l'avoûrai ; moi dont la prévoyance
Vous avoit de nos chefs ôté la confiance.
J'eus mes raiſons, Seigneur, que vous n'ignorez pas.
Et ſi de mes conſeils on eut fait plus de cas ;
Si l'armée à mes vœux eût daigné condeſcendre,
On vous eût renvoyé ſans vouloir vous entendre.
Eh ! quels ſont ces captifs que vous redemandiez ?
L'élite des Troyens & de leurs Alliés !
Cinq enfants de Priam, l'eſpoir de la Phrygie ?
Une Reine, l'amour & l'effroi de l'Aſie !
Leur liberté, Seigneur, vous-même en conviendrez,
Eſt ſans doute au-deſſus du prix que vous offrez ;

Et pour m'expliquer mieux : quand on tient de tels gages.
La politique veut qu'on les garde en otages.

ANTÉNOR.

O Ciel ! ce que j'entends se peut-il concevoir ?
Des Rois à qui le Ciel a remis son pouvoir,
Oseront-ils braver les droits & la Justice ?
Ah ! Seigneur ! cette fois, pourrez-vous croire Ulisse ?

AGAMEMNON.

Ces intérêts, Seigneur, exigent d'autres temps.
Je dois donner ce jour à des soins importants..
Les Grecs d'Achille mort vont disputer l'armure ;
Trop de retardement vous tiendroit lieu d'injure :
Retournez vers Priam. Bientôt par mes guerriers,
Je lui ferai savoir le sort des prisonniers.

ANTÉNOR.

Princes ! j'ai donc vers vous rempli mon ministère.
à part
Partons ; mais avant tout pénétrons ce mystère.
Il sort.

ULISSE.

Seigneur, les Chefs des Grecs portent ici leurs pas.

SCENE III.

AGAMEMNON, ULISSE, *Chefs des Grecs.*

AGAMEMNON.

VENEZ nobles guerriers, vengeurs de Ménélas!
Teſſandre; Diomède; Adraſte; Idomenée;
Sténèle, digne ſang du fameux Capanée;
Et vous, Roi d'Epidaure; & vous, Roi de Samos;
Et tout ce que la Grèce a d'illuſtres héros!
La mort nous a ravi celui dont le courage
De nos heureux ſuccès fut le plus ſûr préſage.
Les Dieux dont il ſortoit, l'envioient aux mortels:
Il partage aujourd'hui leur gloire & leurs autels.
Gardons-nous de pleurer le vainqueur du Scamandre:
L'encens eſt le tribut que l'on doit à ſa cendre.
Son grand cœur nous défend de l'oſer regretter;
Honorons mieux Achille: oſons tous l'imiter.
A l'envi cependant célébrons ſa mémoire;
Autour de ſon tombeau combattons pour ſa gloire;
Que la force & l'adreſſe y diſputent l'honneur:
Les armes du héros ſont le prix du vainqueur.
Conſacrons-lui ce jour que les traités nous laiſſent;
Demain la trêve expire, & les dangers renaiſſent.

Sortons ; & que chacun coure ſe préparer.
Dans la lice, avec vous, je veux moi-même entrer.
Mais Ajax vient à nous.

SCENE IV.

AGAMEMNON, AJAX, *Acteurs précédents.*

AJAX.

CHEF des Rois de la Grèce !
Il eſt temps que l'effet ſuive votre promeſſe.
Vous le ſavez ; Ajax a long-temps refuſé
L'ineſtimable don qui lui fut propoſé.
Fier de ſervir les Grecs ſans nulle autre eſpérance,
Il a toujours trompé votre reconnoiſſance.
Mais l'honneur que de vous il attend aujourd'hui,
Eſt digne enfin, Seigneur, & de vous & de lui.
C'eſt l'armure d'Achille où prétend mon courage.
Je dédaigne l'éclat de tout autre avantage.
Le premier de mes vœux me dût être accordé :
J'ai deſiré ce prix, & je l'ai demandé.

AGAMEMNON.

Prince ! de mes regrets j'avouerai l'impuiſſance ;
Et quand le ſort s'oppoſe à ma reconnoiſſance,

Je n'aurai point recours aux vains déguiſements.
Un obſtacle invincible enchaîne mes ſerments.
Tous nos Chefs aſſemblés par mon ordre ſuprême,
Vont célébrer des jeux annoncés par moi-même.
Tous y portent l'eſpoir dont vous êtes épris,
Et les armes d'Achille en ſont le digne prix.
Mais remettre aux combats le ſort de cette armure,
A la valeur d'Ajax ce n'eſt point faire injure:
Et ſi pour l'acquérir, il faut être vainqueur,
Nul ne peut mieux que lui prétendre à cet honneur.

AJAX.

Ecartez ces détours, dont j'entrevois la cauſe.
Je conçois quel obſtacle à mes deſirs s'oppoſe.
Votre cœur contre moi dès long-temps irrité,
Frémit au ſouvenir de ma noble fierté.
Mon aſpect en ces lieux, vous rappelle ſans ceſſe
Que je vous diſputai l'Empire de la Grèce:
Quand ſes Rois accourus aux bords de l'Eurotas,
Prétendirent venger l'affront de Ménélas.
De là ce ſombre accueil, ce front triſte & ſévere,
D'un refus odieux faites moins de myſtère.
Loin d'être humilié par d'injuſtes mépris;
Je remonte à leur ſource, & je m'en applaudis,
Que d'autres à leur gré vous vendent leur ſuffrage;
Ajax à ſes pareils ne ſait point rendre hommage:
Et quelque titre ici qui vous puiſſe éblouir;
J'y viens chercher la gloire, & non vous obéir.

AGAMEMNON.

Pourquoi me rappeller que votre altiere audace
Osa jadis en vain me disputer la place ?
Dans Sparte votre égal, ici, Chefs de vingt Rois,
J'excuse votre orgueil, & compte vos exploits.
Ils me font oublier un discours qui m'outrage :
Je ne me souviens plus que de votre courage.
Si les armes d'Achille ont de quoi le tenter,
La carriere est ouverte : on peut s'y présenter.
Sortons, Princes !

SCENE V.

AJAX *seul.*

EH ! quoi ? faut-il que je m'abaisse
A disputer ce prix aux guerriers de la Grèce :
Eux qui dans les horreurs de nos derniers combats,
N'ont souvent fui la mort qu'à l'ombre de mon bras ! ...
Mais qu'importe ? écartons un scrupule frivole.
Penthesilée attend l'effet de ma parole :
Allons ; & fallût-il le disputer aux Dieux ;
Par ce nouveau succès courons plaire à ses yeux.

FIN du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PENTHESILÉE, HERSILE.

PENTHESILÉE.

HERSILE, mes regards te cherchoient dans la plaine.

HERSILE.

Quel intérêt preſſant vers ſes lieux vous ramene ?
L'heureux Ajax ſitôt ? . . .

PENTHESILÉE.

Il touchoit au ſuccès.
Il courroit à ſa perte en ſervant mes projets.
Son bras de ſes rivaux confondant l'eſpérance,
Hâte l'inſtant fatal marqué pour ma vengeance.

A peine la trompette éclattoit dans les airs ;
Et déjà commençoient les funebres concerts.
Mille & mille guerriers, excités par la gloire,
Alloient d'Achille mort consacrer la mémoire :
Et disputer entre eux, dans les champs de l'honneur,
L'armure du héros, destinée au vainqueur.
Ulisse, Proténor, Adraste, Idomenée,
Brûloient de signaler cette grande journée :
Et le bouillant Ajax, de m'obéir jaloux,
Les mesuroit des yeux, & les défioit tous.
Il ne peut contenir sa fiere impatience.
Il presse le signal, & le combat commence.
Le dirai-je ? on lisoit sur son front inhumain
L'espoir injurieux de s'asservir ma main...
Combien l'effet, Hersile, est loin de son attente !
Va, croi-moi, cet orgueil, cette joie insultante,
Ce long amas d'honneurs & de succès divers,
Vont enfin sur sa tête appeller les revers.
Déjà l'obscure brigue ose noircir sa vie.
J'ai vu dans tous les cœurs la douleur & l'envie.
Ajax est né superbe ; Ajax a contre lui
Tous ces mêmes guerriers dont son bras est l'appui :
Le jaloux Ménélas, le fougueux Diomède ;
Ulisse, dont la haine a perdu Palamède.
Qu'Ajax triomphe, Hersile, à leurs yeux éperdus :
Encore cette victoire, & je ne le crains plus.
Conçois de tous les Grecs quel sera le murmure,
Quand d'Achille à mes pieds Ajax mettra l'armure.

Peins-toi ce nouveau crime indignant ſes rivaux ;
Et déjà la diſcorde agitant ſes flambeaux.
C'eſt parmi ces fureurs, c'eſt du ſein de ces haines ;
Que va luire l'inſtant qui doit briſer nos chaînes.
Grace au Ciel ! j'entrevois la fin de nos malheurs :
Et la Grèce aux Troyens va donner des vengeurs.
Anténor cependant devoit ici ſe rendre ;
De la plaine à l'inſtant j'accourois pour l'entendre....
Toi, ne néglige rien ; va voir de qui le ſort
Dans ce combat fatal couronnera l'effort.

Herſile ſe retire.

SCENE II.

PENTHESILÉE *ſeul.*

MAIS quoi ? n'entends-je pas le cri de la victoire ?
Pour qui ces chants guerriers conſacrés par la gloire ?
Le fils de Télamon triomphe en ce moment.
C'eſt lui . . . Dieux ! ſur ſon front quel triſte abbattement !

SCENE III.

PENTHESILÉE, AJAX.

AJAX.

O Reine ! en frémissant, apprenez ma disgrace.
La fortune envieuse a trahi mon audace.
Les Dieux n'ont pas permis qu'Ajax pût devant vous
S'offrir, couvert du prix dont vos vœux sont jaloux.
Un seul de cent rivaux ; ô trop sensible injure !
Un seul à mes efforts vient d'enlever l'armure.
Du moins vaillant des Grecs, d'un guerrier sans honneur
L'absence du péril a ranimé l'ardeur.
Ulisse de la ruse a saisi l'avantage ;
Et l'adresse aujourd'hui triomphe du courage.
Non que du plein succès son effort soit suivi ;
Tout espoir à mes vœux n'est point encor ravi.
Mais les Dieux entre nous partagent la victoire ;
Et je me vois contraint de lui céder ma gloire,
Ou de lui disputer dans le Conseil des Rois
La dépouille d'Achille, & le fruit des exploits.

PENTHESILÉE.

O Ciel! qu'ai-je entendu? quel surprenant langage!
Ajax n'est point vainqueur!

AJAX.

Je l'avoue avec rage.
Ce jour a fait ma honte; & mon zèle imprudent
Dans le plus vil des Grecs me donne un concurrent.
Daignez, daignez, Madame, affranchir ma promesse;
Rougissez avec moi de l'affront qui me blesse.
Songez qu'un prix qu'Ulisse a pu me disputer
N'a plus rien dont l'éclat ait droit de me tenter.

PENTHESILÉE.

Quoi? vous pourriez souffrir que ce foible adversaire
Ravît un bien qu'Ajax a brigué pour me plaire!
Allez, Seigneur, allez dans le Conseil des Rois
Demander cette armure, & défendre vos droits.

AJAX.

Contre Ulisse! qui moi? l'espérez-vous, Princesse?
Pourriez-vous exiger? . . .

PENTHESILÉE.

Rien, que votre promesse.

AJAX.

Ah! donnez-moi, Madame, un plus digne rival;
Qui du moins en valeur puisse être mon égal.
Epargnez un outrage à ma gloire indignée . . .
Récompensez ma foi trop long-temps dédaignée:
Et gardez-vous de mettre un prix injurieux
A ce espoir charmant d'un hymen glorieux.

Dans ces délais cruels je ne saurois plus vivre.
Venez ; & qu'aux autels....

PENTHESILÉE.

Oui, vous pouvez m'y suivre.
Venez aux yeux des Grecs m'y jurer votre ardeur :
Portez-y vos serments ; les miens sont prêts ; Seigneur.
Mais ce ne sont plus ceux que vous pouviez attendre :
Votre cœur sur le mien n'a plus rien à prétendre.
L'éclattant désaveu que je reçois de vous,
Me rend tout à ma gloire, ainsi qu'à mon courroux.
Je vais à ces autels où la fureur m'entraîne,
Vous faire le serment d'une immortelle haine.
J'attesterai les Dieux de l'invincible horreur
Que ce nouvel affront fait revivre en mon cœur.
Non, ce n'est point à vous que ma main fut promise.
J'en avois fait le prix d'une illustre entreprise.
J'en dûs récompenser le plus grand des héros,
Le fils de Télamon, vainqueur de ses rivaux ;
Le favori des Dieux, le successeur d'Achille ;
Et non l'amant timide à ma gloire inutile,
L'amant foible & sans foi, qui cherche à me trahir ;
Qui semble craindre Ulisse, & n'ose m'obéir.
N'attends plus rien de moi, traître, après ton parjure !
Ce n'est plus à tes soins que je devrai l'armure ;
Tes rivaux, mieux que toi, rempliront mon espoir :
Pour trouver un appui, je n'ai qu'à le vouloir.
J'exciterai ces Chefs à venger une Reine :
J'épouserai celui qui servira ma haine ;

Celui

Celui qui de mes mains faisant tomber mes fers,
Abolira ma honte au yeux de l'Univers.

AJAX.

Oubliez-vous, Madame, en tenant ce langage,
Qu'Ajax impunément ne souffre point d'outrage ?
J'ai droit à votre main ; j'aime ; je suis vainqueur ;
Et je pourrois un jour écouter ma fureur.
Craignez mon désespoir, craignez vos injustices.
C'est trop, c'est trop, cruelle, endurer vos caprices.
Puisque de vous servir je me suis fait la loi,
N'espérez plus d'époux ni de vengeur que moi.
Non, non. N'attendez point qu'un autre vous délivre :
Cet honneur m'appartient ; cet espoir doit me suivre.
Quel obstacle en effet ne pourroit ne pas céder
Au desir de vous plaire & de vous posséder ?
Eh ! quel autre mortel oseroit y prétendre ?
Ajax doit seul pour vous, seul peut tout entreprendre.
Ce sont là les seuls droits que j'ai sur votre cœur :
Me les envîriez-vous ?

PENTHESILÉE.

Méritez-les, Seigneur !

AJAX.

N'en doutez point ; je vais, je cours vous satisfaire.

SCENE IV.

PENTHESILÉE *seule.*

FORTUNE! à tous mes vœux divinité contraire;
Toi, qui du sort aveugle accomplis les décrets;
Jusqu'à quand prétends-tu traverser mes projets?
Ne te lasses-tu point de tenter mon courage?
Perdrai-je encor l'espoir dont se repaît ma rage?..
Mais que dis-je? est-ce à moi d'accuser les destins?
Je viens de les soumettre à mes heureux desseins.
O sort! j'ai su fixer ta fatale inconstance.
A ton gré désormais fais pencher la balance:
Ton caprice incertain ne sauroit me tromper;
Et ma vengeance enfin ne peut plus m'échapper.
Si tu fais vaincre Ajax; à trop de haine en butte,
L'orgueil de son succès me répond de sa chûte:
Ou si le choix des Grecs couronne son rival;
De tous mes ennemis voici le jour fatal.
Déja dans tous les rangs je vois la mort errante;
Et les fureurs d'Ajax vont passer mon attente...
Anténor ne vient point; qui peut le retarder?
C'est lui-même!... que vois-je? il craint de m'aborder.

Ah Prince ! quel effroi ſemble ici vous ſurprendre ?

SCENE V.

PENTHESILÉE, ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

JE frémis des malheurs que je viens vous apprendre.
Comment vous annoncer ces revers inouis !

PENTHESILÉE.

N'héſitez point.... mon cœur les a tous preſſentis !
Parlez ; quels ſont les coups que le ſort nous prépare ?

ANTÉNOR.

Condamnés en ſecret par un arrêt barbare,
Les captifs Phrygiens aux combats échappés,
Bien-tôt du coup mortel vont tous être frappés.

PENTHESILÉE.

Dieux !

ANTÉNOR.

Un Prêtre inhumain vient d'ordonner la fête :
Et le glaive, & l'autel, & le bûcher s'apprête.
Un Grec, que j'épargnai dans nos derniers combats,
M'a dévoilé l'abîme entr'ouvert ſous vos pas.

C'eſt de lui que je tiens ce ſecret redoutable.
Uliſſe oſe appuyer ce complot déteſtable.
Demain, la Politique & la Religion,
Scelent du ſang Troyen leur coupable union.

PENTHESILÉE.

Et les foudres vengeurs ſuſpendent leur juſtice!
Et le Ciel ſouffriroit cet affreux ſacrifice!

ANTÉNOR.

Madame, je ſuis ſeul; mais pour ſauver vos jours,
Ces jours dont Troye entiere attendoit ſon ſecours;
S'il ne faut que braver le ſort le plus funeſte...

PENTHESILÉE.

Je vous entends, Seigneur; épargnez-vous le reſte.
Je rends grace à vos ſoins, dont l'effort généreux
S'offre à me garantir d'un deſtin rigoureux.
Laiſſez trancher des jours qu'aſſiége trop d'envie;
Tant qu'a vécu Memnon, j'ai pu chérir la vie;
Le trépas m'eût alors fait ſentir ſes rigueurs:
Je n'y vois aujourd'hui qu'un terme à mes douleurs.

SCENE VI.

PENTHESILÉE, ANTÉNOR, HERSILE.

PENTHESILÉE.

APPROCHE ; c'eſt ici qu'il faut périr, Herſile !
Notre ſang va couler ſur la tombe d'Achille :
C'étoit-là ce malheur qui nous menaçoit tous.

HERSILE.

Madame ! j'en ſais un plus terrible pour vous.
Memnon...

PENTHESILÉE.

Memnon, dis-tu ? Ciel ! où tend ce langage ?
Memnon ?...

HERSILE.

Reine ! armez-vous de tout votre courage.
L'époux dont votre amour a pleuré le trépas....

PENTHESILÉE.

Il vit ?...

HERSILE.

Il va périr ſous le fer de Calchas

PENTHESILÉE.

Herſile ! ſoutiens-moi ; la force m'abandonne !...
Mais comment croire, ô Dieux ! ce récit qui m'étonne ?
Qui t'a dit qu'il reſpire, & qu'il ſoit en danger ?

HERSILE.

Les fers dont à l'inſtant mes yeux l'ont vu charger.

PENTHESILÉE.

à Anténor.

Eſt-ce aſſez, Dieux cruels ! ... Ah ! Prince magnanime !
Vous que je vois gémir du malheur qui m'opprime,
Vous dont mon imprudence a refuſé l'appui,
J'accepte vos ſecours, non pour moi, mais pour lui.
Toi, pourſuis ; inſtruis-nous...

HERSILE.

Ce qui va vous ſurprendre,
Votre époux s'eſt rendu, ſans daigner ſe défendre.
Juſqu'aux portes du camp il avoit pénétré :
Mais aux gardes d'Atride à peine il s'eſt montré,
Soudain mil e clameurs dans les airs retentiſſent.
Nul ne le reconnoît ; mais tous ils l'inveſtiſſent.
On l'entraîne ; j'accours à leurs cris redoublés :
Memnon me voit, m'appelle..

PENTHESILÉE.

Eh ! qu'a-t-il dit ?

HERSILE.

Tremblez !

PENTHESILÉE.

Prends pitié de mon trouble ; achève... je frissonne !
N'importe, apprens-moi tout.

HERSILE.

Sachez qu'il vous soupçonne.
Jusques dans Ilion un récit imposteur
Vous dépeignit sensible aux feux de son vainqueur.
En proie à ce dépit, dans l'erreur qui l'entraîne,
Il venoit s'immoler lui-même à votre haine.
Un mouvement jaloux excite ce transport :
Memnon vous croit coupable, & vient chercher la mort.

PENTHESILÉE.

Qu'entends-je ? à cet affront je serois condamnée ?
Hersile, je mourrois de Memnon soupçonnée !...
Allons ; il faut de lui savoir mon attentat :
Il faut le voir. Viens, cours, guide-moi vers l'ingrat.
Je veux lui reprocher ce soupçon qui me tue,
Le forcer d'en rougir, & mourir à sa vue.

ANTÉNOR.

O Reine ! à quels dangers courez-vous vous offrir ?
Faut-il vous immoler, parce qu'il veut périr ?
De toutes parts ici la mort vous environne.
Suivez mes pas ; venez avec cette Amazonne.
Fier de sauver vos jours, j'exposerai les miens :
Marchons par cette route aux remparts Phrygiens.

PENTHESILÉE.

Anténor! eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe?
Moi? trahir à la fois ma gloire & ma tendreſſe!
Abandonner Memnon aux rigueurs de ſon ſort,
Et me couvrir de honte en évitant la mort!
Renfermez ces conſeils que je ne ſaurois ſuivre.
Qui peut fuir le trépas, mérite peu de vivre.
Je veux même aux autels l'attendre & le braver;
Je veux avec Memnon me perdre ou me ſauver.

ANTÉNOR.

Eh bien! haſardons tout: frappons qui nous menace.
Le déſeſpoir nous reſte; il ſuffit à l'audace.
Soulevons les captifs; allons ſemer entr'eux
La nouvelle & l'horreur d'un ſacrifice affreux.
Par de juſtes fureurs conjurons la tempête.
Troublons l'eſpoir des Grecs: renverſons ſur leur tête.
Cet Oracle ſanglant de l'enfer en courroux.

PENTHESILÉE.

Ah! voilà les conſeils que j'attendois de vous...
Mais, Prince! qu'eſpérer de cette audace altiere!
Que pourront cent captifs contre une armée entiere?

ANTÉNOR.

Ils tromperons Calchas....

PENTHESILÉE.

Triſte fruit de nos ſoins!
A Calchas échappés, en périront-ils moins?...

Ne précipitons rien : voyons venir l'orage.
Appellons la prudence au ſecours du courage.
C'eſt demain qu'à l'autel on doit nous immoler ;
Deman la trève expire, & le ſang doit couler :
Seul de nous libre encor, fuyez ce lieu coupable.
Courez peindre aux Troyens le ſort qui nous accable.
Qu'un peuple de guerriers ſur vos pas ſoit conduit :
Armez leurs bras vengeurs dans l'ombre de la nuit.
Que mes cris ſoient pour eux le ſignal du carnage ;
Que le ſoleil levé ſur ce fatal rivage,
Eclairant de Calchas les projets confondus ;
Cherche le camp des Grecs, & ne le trouve plus !

ANTÉNOR.

Je vois, je connois, j'entends Pentheſilée !
Sa vertu par le ſort ne peut être ébranlée :
Je pars, & ſuis pour guide un préſage ſi beau.
Raſſurez nos amis dans cet effroi nouveau.
Des Troyens indignés, je cours armer la haine.
De retour en ces lieux, je briſe votre chaîne ;
J'aſſiége dans leur camp les Grecs épouvantés,
Et délivre à jamais ces bords enſanglantés.

Il ſort.

SCENE VII.

PENTHESILÉE, HERSILE.

PENTHESILÉE.

Et nous, consultons bien ce qui nous reste à faire.
Ajax, plus que jamais, me devient nécessaire :
Voyons de ses fureurs quel fruit on peut tirer ;
Et de l'armure encor ce qu'il faut espérer.
Qu'il ignore sur-tout que mon époux respire ;
Mon époux, dont l'erreur m'insulte & me déchire !...
Nimporte, chere Hersile ; allons le secourir,
Le voir, le détromper, le venger, ou périr.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, EURYBATE.

EURYBATE.

Oui, Seigneur; à travers la ténébreuse horreur
Qui de ces bois sacrés couvre la profondeur,
Cinq cent guerriers Troyens s'avançoient en silence.
On dit qu'ils méditoient une affreuse vengeance.
Le perfide Anténor, ce Chef qui les conduit,
Pour fondre sur ce camp, n'attendoit que la nuit.
La prudence d'Ulisse a percé ces mystères.
Répandus dans ce bois, ses secrets émissaires
Ont reconnu le piége, & l'en ont averti.
Lui-même il est allé surprendre ce parti.
Quelque temps, mais en vain, ils osent se défendre:
Accablés sous le nombre, & forcés de se rendre,
Ils sont tous dans nos fers.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit.
Je reconnois sans peine Ulisse à ce récit.
Combien de fois son zèle a conservé la Grèce !
C'est un Chef éclairé dont l'active sagesse
Est, dans les maux pressants qui menacent l'Etat,
Ce qu'est le bras d'Ajax en un jour de combat.

SCENE II.

AGAMEMNON, AJAX, ULISSE.
Chefs des Grecs, Suite.

AGAMEMNON.

Les voici ces rivaux que partage la gloire.
Aux Chefs.
Venez, Princes, Guerriers, Juges de la victoire!
C'eſt à vous de fixer ce différent fameux,
Que le ſort même a craint de décider entre eux.
Pour juger leurs exploits, les vôtres ſont vos titres.
Au défaut du deſtin, ſoyez donc leurs arbitres;
Mais ſongez que la Grèce, & que tout l'univers,
Sur vous, comme ſur eux, tiennent les yeux ouverts.

AJAX.

Vous qui me réduiſez à cet excès d'outrage!
Avant de m'écouter, comtemplez ce rivage.
Sur quels bords êtes-vous? les efforts de mon bras
A vos regards, ô Grecs, s'offrent à chaque pas:
Et dans ces mêmes lieux, témoins de mes ſervices,
Vous ne rougiſſez pas de m'oppoſer Uliſſes?

Ah ! contre vos vaiſſeaux, ces traits, ces feux lancés,
Eſt-ce Uliſſe, ou moi ſeul, qui les ai repouſſés ?
Prêterez-vous l'oreille à ſes diſcours frivoles !
Sans doute il eſt aiſé d'être brave en paroles.
L'Orateur ſans péril moiſſonne un vain laurier.
C'eſt un talent du foible, inconnu du guerrier.
Je mépriſe cet art ; & pour toute ſcience,
Des ſiéges, des combats, j'ai fait l'expérience.
Voilà par quels travaux j'aime à me ſignaler.
Ajax ne ſait qu'agir, Uliſſe que parler.
Ajax a combattu, nul de vous ne l'ignore ;
Mais que ſait-on d'Uliſſe, & qu'a-t-il fait encore ?
Qu'il parle, & prouve enfin ces ſervices rendus,
Ces combats, ces exploits que perſonne n'a vus.
Quoi ? n'aura-t-il jamais, de ſa gloire ſuprême,
Pour témoins que la nuit, pour garants que lui-même ?
Sur les armes d'Achille il penſe avoir des droits ;
Il aſpire à ce prix ; mais où ſont ſes exploits ?
Que dis-je ? quel beſoin d'inſiſter davantage ?
Déjà de la diſpute il a tout l'avantage.
Non, Grecs ! de ce débat, quelque ſoit le ſuccès,
Je n'en puis plus ſortir qu'avili pour jamais.
Eh ! de quel prix pour moi ſeroit une victoire,
Dont Uliſſe à vos yeux me diſpute la gloire ?
Ainſi, des deux côtés mon opprobre eſt égal.
Je m'eſtime vaincu, puiſqu'il eſt mon rival.

ULISSE.

O Grecs! si le courroux de la Parque sévère
A vos vœux, comme aux miens, eût été moins contraire:
Libres du triste soin qui nous a rassemblés,
Et par Achille encore au Scamandre appellés;
A l'ombre de son bras, nous pourrions sans allarmes,
Jouir de ses Exploits; comme lui, de ses Armes.
Mais les Dieux pour jamais nous ôtent son appui.
Voici de ce Héros ce qui reste aujourd'hui:
Un Trophée immortel, & cette Armure insigne.
Puisqu'Achille n'est plus... qui seul en étoit digne;
Que votre choix du moins ose justifier
Quiconque désormais peut s'en croire Héritier.
Eh! qui mérite mieux cette gloire suprême,
Qu'un Prince, qu'un Guerrier, dont l'heureux stratagême
Sut découvrir Achille, & du sein du repos,
Sous les drapeaux de Mars entraîna ce Héros?
Oui, Grecs, vous me devez tout ce qu'a fait Achille.
Son courage, sans moi, fut demeuré stérile.
Dans un loisir obscur la craintive Thétys
A la Cour de Scyros avoit caché son Fils.
Du sexe que feignit son adroite imposture,
Il avoit la mollesse, ainsi que la parure:
Et d'un frivole amour le charme séducteur
Aux pieds d'une Maîtresse enchaînoit ce Vainqueur.

Ajax lui-même en vain le cherche en cet azyle:
Sous l'habit d'une femme il méconnoît Achille.
Lui, qui, par des soupirs indignes d'un Héros,
Souille à nos yeux sa gloire, & trente ans de travaux;
Alors, n'osoit penser qu'un Prince magnanime,
Charmant, jeune, adoré, pût soupirer sans crime.
D'Achille cependant j'observois les regards.
J'offre, à ses pieds, mes dons confusément épars.
Tandis qu'à ces Objets la Cour est occupée:
Achille, Achille seul y remarque une épée.
Il s'écrie, il s'élance; il s'en arme soudain..:
Et moi, je le saisis de cette même main:
„ Suis-nous, (lui dis-je alors) viens secourir la Grèce.
„ Fils des Dieux! est-il temps d'écouter la tendresse?
„ C'est à toi de venger le crime de Pâris:
„ Et Bellone t'appelle aux bords du Simoïs.
Je parlois; ce Héros qui reconnoît la gloire,
Me regarde; rougit; & court à la victoire.
Il traverse les mers; il surprend Ténédos;
Il assiége Lyrnesse; & ravage Lesbos.
De-là, chargé d'honneurs, & d'une immense proye;
Tel qu'un foudre vengeur, il paroît devant Troye.
Tout fuyoit au seul nom d'Hector victorieux:
Achille immole Hector, & fait changer les Dieux.
O Grecs! voilà mes droits; & voilà mes services.
Qu'a-t-on fait sans Achille... ou plutôt, sans Ulisses?
Hector est sous la tombe: Achille est un Héros;
Mais contraint par moi-seul, il partit de Scyros.

Sa

Sa gloire, ſes lauriers, c'eſt de-là qu'ils lui viennent.
Ainſi que vos ſuccès, ces armes m'appartiennent.

AJAX.

Oui, Grecs! tels ſont ſes droits; qui le ſait mieux que lui?
Eh! qu'a-t-il à citer, que les exploits d'autrui?
Lui-même il en convient; ſon bras a beſoin d'aide:
Il lui faut, pour agir, Achille ou Diomède.
Pour moi, jaloux du prix qu'un vrai courage obtient,
Je n'eſtime un laurier, qu'autant qu'il m'appartient.
Mais de quel front, grand Dieux! oſe-t-il peindre Achille
Languiſſant à Scyros dans un obſcur azyle?
Eh! peut-on ſans ſurpriſe entendre ce diſcours
De ce même Guerrier, qui tremblant pour ſes jours,
Contrefit l'inſenſé par une ruſe infâme,
Et qu'il fallut de force amener à Pergame?
O Grecs! donnerez-vous ces traits, ce Bouclier,
A celui d'entre vous qui s'arma le dernier?
Retracez-vous ſa honte & ſa fuite coupable.
Rappellez-vous le jour & le lieu mémorable,
Où, protegés du Ciel, & guidés par Hector,
Les Troyens dans leur choc entraînerent Neſtor.
Neſtor appelle Uliſſe en ce péril extrême;
Mais Uliſſe fuyoit, & trembloit pour lui même.
Diomède indigné, le voit, retient ſes pas;
L'entraîne; & malgré lui, le ramène aux Combats.

Cependant la victoire achevant son ravage,
Pousse Hector dans nos rangs, immolés par sa rage.
L'impitoyable Mort lui frayoit les chemins;
Et la Foudre en éclats s'élançoit de ses mains.
J'accours; je trouve Ulisse abandonnant ses armes;
Ulisse, dont les cris témoignoient les allarmes.
Soudain je vole a lui transporté de courroux;
Frémissant de l'affront dont il nous couvroit tous.
Je m'expose aux fureurs de la Parque homicide:
J'écarte le trépas de sa tête timide;
Et devant lui j'éleve un vaste bouclier,
Dont le triple contour l'ombrageoit tout entier.
Délivré du péril, mais non pas de la crainte,
Ulisse de cent traits me voit braver l'atteinte.
Lui-même il fut présent, lorsqu'Hector repoussé,
Fut sous un poids énorme à mes pieds renversé...
Ah, Grecs! si cette armure est le prix du courage;
Qu'on nous ramene encor dans le champ du carnage.
Qu'au milieu des Troyens soient portés à l'instant
Ulisse, & son rival, & ce prix éclattant:
Et qu'à l'ombre du bras qui lui servit d'azyle,
Il m'ose disputer l'héritage d'Achille.

ULISSE.

Amis, Princes, guerriers, qu'indigne un tel discours!
Souffrirez-vous qu'Ajax vous insulte toujours?
Ne confondrez-vous point cet orgueil qui vous blesse?
Lui seul, s'il faut l'en croire, aura vengé la Grèce.

Redevables de vaincre à ſes généreux ſoins ;
Vous n'aurez de ce ſiége été que les témoins.
Ainſi c'eſt vainement qu'aux deux Pôles du monde ;
On vante votre gloire en triomphes féconde.
Sans Ajax en effet connoîtroit-on encor
Proténor, Mérion, Diomède & Neſtor ;
Et le ſecond Ajax, ſi brave & plus modeſte ;
Et tous ces Rois ſoumis aux neveux de Thieſte ?
Après leur nom fameux je dois taire le mien ;
Mais qu'Ajax le demande au rivage Troyen.
Qu'il interroge enfin, s'il veut connoître Uliſſe,
Cette même Pallas, à mes travaux propice ;
Ces lieux encor fumants du ſang de Noëmon ;
Les mânes de Rhéſus, & l'ombre de Dolon.
Ajax à tous les Grecs prétend-il faire outrage ?
Penſe-t-il avoir ſeul la valeur en partage ?
Tous ces Rois, comme lui, connus par leurs travaux,
N'ont-ils pas mérité ce grand nom de héros ?
Sur ce titre commun, s'il fonde ſon attente ;
Si la ſeule bravoure eſt ici ſuffiſante,
Que tardons-nous encor de ce ſuperbe prix
Entre tous nos guerriers diſperſons les débris.
Mais lui-même en ſes vœux, ſait-il ce qu'il deſire ?
Connoît il cette armure où ſon orgueil aſpire ?
Sur ces métaux divins, les arts ingénieux
Tracerent les contours de la terre & des cieux.
Tout s'y peint : l'Océan renfermé dans ſes rives ;
Les climats ; les ſaiſons ; les heures fugitives ;

Les changements du monde, & ſes âges divers,
Et les reſſorts ſecrets qui meuvent l'Univers.
Quel tableau pour Ajax ! à ſes regards ſévères,
Tous ces tréſors de l'art ſont autant de myſtères.
Quel charme aura pour lui dans l'horreur des combats,
Ce tiſſu merveilleux qu'il ne comprendra pas ?

AJAX.

Ai-je aſſez ſupporté ton audace indiſcrette ?
Et vous, Grecs, votre joye eſt-elle enfin complette ?
Avez-vous à loiſir obſervé de quel front
Je ſoutiens un reproche, & j'endure un affront ?..
Je n'ajoute qu'un mot ; c'eſt à vous qu'il s'adreſſe :
Par dix ans de travaux j'ai ſecouru la Grèce ;
Mon nom ſeul fait encor la terreur des Troyens ;
Cette armure m'eſt due... & ſi je ne l'obtiens ;
Si votre injuſte choix trahit mon eſpérance ;
Si dans ce jour Ulyſſe emporte la balance ;
Ce jour même aux combats me verra renoncer.
J'ai dit : je me retire, & vous laiſſe y penſer.

Il ſort.

SCENE III.

AGAMEMNON, ULISSE, *Chefs, Suite.*

ULISSE.

GRACE au Ciel ! mon rival s'arme contre lui-même.
Il n'a pu contenir son arrogance extrême.
Sa haine contre vous n'a plus rien de secret :
Qui vous menace ainsi, vous servit à regret.
Quels superbes adieux lui dictoit son audace !
Et comme, en nous bravant il a quitté la place ?
Mais que penseriez-vous si j'osois à vos yeux
Développer d'Ajax les complots odieux ?
Ce trésor si brigué, cette armure divine,
A qui soupçonnez-vous que son cœur les destine ?
Acheverai-je, ô Grecs ! ou, ma bouche à jamais
Doit-elle vous cacher ces funestes secrets ?
Mais l'injure vous touche ; il faut donc vous l'apprendre.
Frémissez de l'aveu que vous allez entendre.
Ces armes dont le sort est remis en vos mains,
Présents d'une Déesse, & l'effroi des humains ;

Ces armes d'où dépend la conquête de Troye;
Ajax de sa captive en veut faire la proye.
Dans les yeux d'une Scythe il puise dès long-temps
L'amour du nom Troyen, l'oubli de ses serments.
Mon rival, d'une femme adorateur servile,
Ne brûle d'usurper l'héritage d'Achille,
Que pour courir soudain de son esclave épris,
Lui porter cette armure, & lui plaire à ce prix....
Compagnons! au récit de sa lâche entreprise,
Je lis sur votre front votre juste surprise.
Vos suffrages pour moi se réunissent tous:
Je triomphe d'Ajax, & Minerve est pour nous.
Guerriers Ithacîens, qu'illustre ma victoire!
Enlevez ce trophée, & partagez ma gloire.

Il enleve l'armure, & sort avec sa Suite.

SCENE IV.

AGAMEMNON, *Chefs, Suite.*

AGAMEMNON.

PRINCES! ce jugement que vous avez rendu,
Ce choix libre, unanime, & que j'avois prévu,
En couronnant l'espoir & le zèle d'Ulisses,
Nous assure à jamais ses importants services.
Le destin cependant nous afflige aujourd'hui;
En nous privant d'Ajax, il nous ôte un appui.
Je dois cette justice à son courage insigne....
Si des regrets sont dûs à qui s'en rend indigne!
Cet Ajax, après tout, si fier, si courroucé,
Aisément parmi nous peut être remplacé:
Et le moindre soldat qui combat pour la Grèce,
Est plus grand à mes yeux, sans titre & sans noblesse,
Que tous ces demi-Dieux qu'éblouit leur pouvoir:
Et qui mettent l'orgueil à trahir leur devoir.

SCENE V.

AGAMEMNON, *Chefs*, EURYBATE.

EURYBATE.

POUR vous communiquer des secrets d'importance,
Seigneur, Ulisse attend votre auguste présence,
Nestor & Diomède accompagnent ses pas ;
Ils ont pris le chemin des tentes de Calchas ;
Je les ai rencontrés vers la prochaine rive.

AGAMEMNON.

Je t'entends.. mais d'Ajax que nous veut la captive?

SCENE VI.

AGAMEMNON, *Chefs*, PENTHESILÉE.

PENTHESILÉE.

PUISSANT Roi de Mycène; & vous, Grecs assemblés,
Superbes destructeurs de ces bords désolés !
J'offre à vos yeux surpris cette Reine guerriere,
Que le sort des combats fit votre prisonniere.
Heureuse si le jour qui me mît en vos mains,
Eût terminé ma vie, & rempli mes destins !
A fléchir devant vous rien n'a pu me contraindre.
J'ai vu mes maux sans trouble & sur-tout sans me plaindre.
J'espérois, libre encore au milieu des revers,
Maîtriser le sort même, & régner dans les fers.
Mais les Dieux, je l'avoue, ont vaincu mon courage.
Oui, Grecs ! de ce moment je sens mon esclavage.
Des guerriers malheureux, qu'intéressoient mes jours,
Attirés par mes cris, voloient à mon secours.
Ils couroient s'immoler pour venger mes injures :
L'impitoyable Ulisse a trompé leurs mesures.
Renfermés par son ordre en des lieux souterrains,
Déja d'indignes fers on a chargé leurs mains.

J'oſe vous faire entendre une voix gémiſſante.
Pour la premiere fois je deviens ſuppliante.
De ces nobles captifs j'ai plaint le ſort affreux :
J'implore des vainqueurs, ſans doute, généreux.
Et puiſque l'intérêt de votre Europe entiere
Demande qu'en ces lieux je reſte priſonniere ;
Tout l'or dont ma rançon vous flatta vainement ;
Pour briſer leurs liens je l'offre en ce moment.
Je ſacrifierai tout. Qu'ils ſortent d'eſclavage :
Je reſte dans vos fers, & vivrai votre ôtage.
A mon Trône, aux combats, je renonce à jamais.
Renvoyez ces captifs ; & mes tréſors ſont prêts.

AGAMEMNON.

Reine ! où tend ce diſcours que j'ai peine à comprendre ;
Que me propoſez-vous ; & qu'oſez-vous prétendre !
Par cette offre ſuperbe, & qui doit m'irriter ;
Eſt-ce Atride, ou les Grecs, qu'on prétend inſulter ?
Quoi ? tandis que Pâris, raviſſeur téméraire,
Retient dans ſon palais la femme de mon frere ;
Vous parlez de préſents ; vous penſez par des dons
Expier les forfaits, racheter les affronts ;
Et des Grecs immolés ſous le fer homicide,
Mettre le ſang à prix par un traité ſordide ?
Non, non. La mort d'Achille, & ſon ombre en courroux,
A rompu déſormais tout commerce entre nous.
Les Alliés de Troye auront part à ſa peine ;
Nulle paix, nul accord qu'en nous rendant Hélene ;

N'en espérez point d'autre ... & quant à ces guerriers,
Ils suivront le destin des autres prisonniers.

PENTHESILÉE.

Dieux ! à quel traitement doivent-ils donc s'attendre ?

AGAMEMNON.

Madame, Calchas seul a droit de nous l'apprendre.
Par le Ciel, & par lui, leur sort est arrêté.

PENTHESILÉE.

Ah ! je le prévois trop cet arrêt détesté,
Cet Oracle inhumain...

AGAMEMNON.

Reine ! quel qu'il puisse être,
Quand il en sera temps, vous le pourrez connoitre.

Il sort.

SCENE VII.

PENTHESILÉE *seule.*

CRUELS ! ainsi des Dieux vous empruntez la voix,
Pour braver leurs autels, & profaner leurs droits !
Ce sacrifice affreux, cette exécrable fête ;
Non, ce n'est point le Ciel, c'est Calchas qui l'apprête.
Où suis-je ?... quoi, Memnon va périr sans secours !
Que faire ? où m'adresser ? comment sauver ses jours ?

SCENE VIII.

PENTHESILÉE, HERSILE.

PENTESILÉE.

HERSILE ! c'en est fait : le sort qui nous accable,
A réveillé des Grecs la haine inexorable.
Après avoir en vain tenté de voir Memnon,
J'ai tombé... l'avouerai-je ? aux pieds d'Agamemnon !

Ma douleur m'égaroit, & ma mourante bouche
A presque révélé le secret qui me touche.
J'ai prié, j'ai pressé, je n'ai rien obtenu.
Mais parle; dans ce camp que fait-on, qu'as-tu vu?

HERSILE.

J'ai vu le fier Ajax transporté de colere.
Il juroit d'immoler un rival téméraire.
Ses yeux étoient armés de feux étincelants;
Il rouloit sur les Grecs des regards foudroyants:
Sur-tout, il détestoit sa derniere entreprise.

PENTHESILÉE.

Hersile! que dis-tu?... mais quelle est ma surprise?
L'armure a disparu!

HERSILE.

Pouvez-vous ignorer
En quelles mains les Grecs viennent de la livrer?
Contre les vœux d'Ajax aujourd'hui tout conspire:
Ulisse a triomphé.

PENTHESILÉE.

Grace au Ciel, je respire!

HERSILE.

Reine! eh! qu'espérez-vous de cet événement?

PENTHESILÉE.

Notre salut, Hersile! est sûr de ce moment.

HERSILE.

Ciel! que me dites-vous? se peut-il?... mais, Madame,
Quel changement soudain s'est passé dans votre ame?

Un calme heureux ſuccède à votre ennui profond.
Quelle ſérénité brille ſur votre front !
Je lis dans vos regards un fortuné préſage :
Et votre ſeul aſpect me remplit de courage.
Daignez de vos projets vous ouvrir à ma foi.
Quels périls avec vous faut-il tenter ?

PENTHESILÉE.

Sui-moi.

FIN du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AJAX, ARCAS.

AJAX.

ARCAS ! tu vois ma rage & mon ignominie.
Où fuir, où me cacher après cette infamie ?
Suis-je assez avili, suis-je assez confondu ?
Un autre a remporté le prix qui m'étoit dû !
J'ai vécu trop d'un jour, & c'est fait de ma gloire.
Me voilà devenu l'opprobre de l'Histoire.
Ulisse m'a rendu, par d'indignes moyens,
La fable de la Grèce, & celle des Troyens.
Ce sont-là de tes coups, destinée outrageuse !
Ajax eut en partage une ame courageuse ;

De toute servitude ardente à s'affranchir,
Incapable de feindre, ainsi que de fléchir.
Ose me démentir, destin, voilà mon crime.
J'ai fait voir à la Grèce un cœur trop magnanime.
Je meurs couvert de honte, au deshonneur livré....
Mais lâche, mais rampant, je vivrois honoré.

ARCAS.

Seigneur ! ah ! pensez-vous qu'une ligue unanime
Vous enleve des Grecs, & l'amour, & l'estime ?
De tous les cœurs enfin vous croyez-vous proscrit ?
Contemplez d'un autre œil ce choix qui vous aigrit.
Votre gloire est entiere. Eh ! qu'importe qu'Ulisse
D'un odieux triomphe en secret s'applaudisse ;
Qu'il entraîne à son gré le suffrage des Rois ?
Peut-il vous dérober l'honneur de vos exploits ?
Des caprices du sort la vertu dépend-t-elle ?
L'infortune lui prête une splendeur nouvelle.
Télamon, comme vous, des Dieux persécuté,
Ne dût qu'à ses revers son immortalité.
Quel tort vous fait, Seigneur, un injuste adversaire !
Etes-vous moins des Grecs le héros tutélaire ?
Quel autre appui par nous pourroit être imploré ?

AJAX.

Non. Ne me flatte plus, je suis deshonoré.
Que manque-t-il encor à mon malheur extrême ?
Ah ! puis-je sans frémir m'envisager moi-même.
Dieux ! quels égarements ! que d'outrages divers !
J'ai creusé de mes mains l'abîme où je me perds.

Trop

Trop funeſte clarté, pourquoi viens-tu me luire ?
Une indigne maîtreſſe obſtinée à me nuire,
A juré ma ruine... & ma fatale erreur,
Et ma folle tendreſſe ont ſervi ſa fureur!
Voilà, voilà le piége où m'attendoit ſa haine.
Je reconnois ſes coups, quand ma perte eſt certaine.
Car ne crois pas qu'Ajax ſurvive à cet affront :
J'en mourrai, cher Arcas... mais d'autres me ſuivront.
Commençons dès ce jour à punir la cruelle.
Allons lui déclarer l'horreur que j'ai pour elle.
Vengeons-nous de l'ingrate, & de ſes attentats.
Sers ma fureur, ami, conduis-moi ſur ſes pas.

ARCAS.

Non loin de la forêt j'ai rencontré la Reine,
Ses yeux étoient troublés, ſa démarche incertaine ;
Penthesilée enfin demandoit à vous voir.

AJAX.

Que dis-tu ?... mais, Arcas, quel étoit ſon eſpoir ?
Quel intérêt l'agite, & quel ſoin la dévore ?

ARCAS.

Sans doute elle cherchoit à vous trahir encore.

AJAX.

Va, ne redoute rien ; mes yeux ſe ſont ouverts ;
J'ai diſſipé le charme, & j'ai briſé mes fers.
Qu'il me tarde à tes yeux de confondre l'ingratte.
Ses regards me cherchoient ! ... mon déſeſpoir la flatte.

Ajax n'eſt à ſes yeux qu'un vil jouet d'amour...
Mais c'eſt à l'inhumaine à gémir à ſon tour.
Je ne ſuis déſormais que mon courroux pour guide.

ARCAS.

Dieux ! c'eſt elle !

SCENE II.

PENTHESILÉE, AJAX, ARCAS.

PENTHESILÉE.

SEIGNEUR ! je viens...

AJAX.

Tremblez, perfide !
Vous ne jouirez point de mes triſtes fureurs.
Ma diſgrace bientôt vous coûtera des pleurs.
Vous n'inſulterez point, cruelle, à mon naufrage.
Il eſt temps que ſur vous retombe enfin l'orage.
Ma haine déſormais... Reine ! que faites-vous !

PENTHESILÉE.

Seigneur ! je viens tremblante embraſſer vos genoux.

AJAX *l'empêchant.*

Vous, Madame! eh! de moi qu'espérez-vous encore?

PENTHESILÉE.

Hélas! votre pitié : c'est tout ce que j'implore.

AJAX.

L'espoir de me braver vous conduit-il ici?

PENTHESILÉE *aux pieds d'Ajax.*

Ah! Seigneur! est-il temps de m'accabler ainsi?

AJAX *à part.*

Quel trouble la saisit! que faut-il que je pense?...

à la Reine.

Reine! Rassurez-vous, je prends votre défense.
Parlez; ne craignez rien : Ajax sera pour vous.
Quels sont vos ennemis...? je les combattrai tous.
Montrez-moi ces cruels; nommez-moi leurs complices.

PENTHESILÉE.

Sauvez-moi donc, Seigneur, de la fureur d'Ulisses.

AJAX.

Ulisse, dites-vous!

PENTHESILÉE.

Seigneur, l'autel est prêt;
Calchas des prisonniers a prononcé l'arrêt :

Uliſſe a tout conduit ; ma perte eſt ſon ouvrage.

AJAX *à part.*

Chaque mot que j'entends remplit mon cœur de rage.

PENTHESILÉE.

Vous pâliſſez, Seigneur, & ſemblez interdit !

AJAX.

Madame, pourſuivez ce funeſte récit.
Dévoilez le tiſſu d'un complot que j'abhorre :
Que mon eſprit troublé conçoit à peine encore.
Sur-tout de vous venger confiez-moi le ſoin...
Je le prendrai, Madame, & l'inſtant n'eſt pas loin.

PENTHESILÉE.

A ces décrets ſanglants, pourriez-vous méconnoître
La cruauté d'Uliſſe, & les piéges d'un traître ?
Vous êtes le ſeul but de ſes complots pervers,
S'il a proſcrit mes jours, c'eſt qu'il vous les croit chers.
C'eſt lui qui du Pontife ouvre ou ferme la bouche.
C'eſt pour mieux cimenter ſon oracle farouche,
Que les Troyens captifs, à Bellone échappés,
Dans cet arrêt de mort ſont tous enveloppés.
Bientôt de leurs bûchers vous allez voir la flamme.

AJAX.

Eh bien ! à leur ſecours il faut aller, Madame.
C'eſt à moi de punir ces lâches attentats.
Ne craignez rien d'Uliſſe ; encor moins de Calchas :

Tout mon sang est à vous... & cependant, cruelle!
Vous seule avez causé ma disgrace nouvelle.
Vous seule en m'exposant au plus mortel affront,
D'un éternel opprobre avez couvert mon front.

PENTHESILÉE.

Perdez un souvenir dont votre orgueil murmure.
C'est trop, c'est trop, Seigneur, regretter cette armure...

AJAX.

Reine! je l'avouerai, ce cœur en a souffert.
Ajax avec les Grecs vous croyoit de concert.
Que dis-je? hélas! vous seule à ma perte animée,
Avez livré ma gloire aux mépris de l'armée;
A connoître un rival, par quelle autre réduit,
Me vois-je environné de l'horreur qui me suit?
Vous avez jusqu'au bout conduit votre artifice:
C'est vous, cruelle! enfin par qui triomphe Ulisse.
Ennemie implacable attachée à mes pas,
J'ai dû croire en effet... non; je ne le crois pas.
Quand j'ai pu le penser, j'étois tout à ma rage.
Le souvenir récent d'un trop sensible outrage.
Occupoit mes esprits, de noirs soupçons frappés...
Je vous revois, Madame, ils sont tous dissipés.
Allons, allons des Grecs tromper la barbarie,
Renverser les autels qu'éleva leur furie,
Détourner sur eux seuls un Oracle inhumain,
Et mettre aux prisonniers les armes à la main.

PENTHESILÉE,

Ciel ! quel eſt votre eſpoir ? que prétendez-vous faire ?
Ah ! pour tromper Uliſſe il faut plus de myſtère.
Vous nous perdez, Seigneur, par d'imprudents ſecours ;
Et ſi vous paroiſſez, c'en eſt fait de nos jours.

AJAX.

Quoi donc ? impunément ſouffrirai-je une offenſe ?
Mon amour outragé gardera le ſilence ?
Un Prêtre de mes bras viendra vous arracher ?
Je vous verrai ſaiſir & traîner au bûcher ?...
Il faut, il faut, Madame, avant ce ſacrifice...

PENTHESILÉE.

Je le vois bien, Seigneur, il faut que je périſſe.
Vous-même le voulez ; c'eſt par vous que je meurs.

AJAX.

Vous, Reine ! ah ! diſſipez ces indignes terreurs.
Commandez, ordonnez ; que faut-il que je faſſe ?

PENTHESILÉE.

Que vous n'ajoutiez point vous-même à ma diſgrace :
Que pour ſauver mes jours, & ceux des Phrygiens ;
Vous daigniez n'employer que les plus ſûrs moyens.

AJAX.

Je me ſuis fait, Madame, un devoir de vous plaire.
Prononcez donc ; quel eſt le conſeil ſalutaire,

Par où l'Oracle affreux peut se voir démenti ?

PENTHESILÉE.

Dissimulons, Seigneur, c'est l'unique parti.
Chargeons de l'entreprise un Ministre fidele :
Tout dépend du silence encor plus que du zèle.
Sans vous montrer aux Grecs, qu'un seul de vos guerriers
Arme, mais en secret, les six cens prisonniers.
Qu'un seul de vos vaisseaux nous reçoive sur l'onde.
Laissez-nous disparoître : & quand l'astre du monde
Demain viendra briller aux yeux des matelots,
Tenez-vous prêt vous-même à traverser les flots....

AJAX.

Il faut vous satisfaire. Arcas ! tu viens d'entendre
Ce que Penthésilée ordonne d'entreprendre.
Ne m'oppose plus rien ; c'est un ordre absolu.
C'est moi qui te prescris tout ce qu'elle a voulu.
Sui la Reine.

ARCAS.

Seigneur !...

AJAX.

Obéis, téméraire !
Obéis, dis-je, ou crains d'irriter ma colere.
à Penthesilée.
Vous partez ! que mon cœur éprouve de tourment !
Puis-je, loin de vos yeux, puis-je vivre un moment !

Vous partez! ah! du moins, ah! trop charmante Reine!
Assurez-vous Ajax qu'il n'a plus votre haine?
Que mes soins, mes transports, si long-temps superflus?...

PENTHESILÉE.

Il faut donc l'avouer: mon cœur ne vous hait plus.
J'entens crier la voix de la reconnoissance;
Oui, je sens dans mon ame expirer la vengeance.
Que ne vous dois-je pas? vous brisez mes liens;
Vous sauvez, & ma vie, & celle des Troyens.
Je vous dois... plus encor que je n'ose vous dire.
Dans le fond de mon cœur si je vous laissois lire:
Vous le verriez, Seigneur, vaincu par vos bienfaits;
Sensible à vos vertus; combattu de regrets
Vous n'êtes plus pour moi ce Tyran redoutable.
Vous n'êtes plus pour moi qu'un Héros respectable,
Un Prince magnanime, un Vainqueur généreux;
Que les Dieux m'ont forcée à rendre malheureux.
Ah! je frémis de voir vos nobles destinées
Aux caprices du sort par l'Amour enchainés...
Et je voudrois qu'Ajax pût élever son cœur
Au-dessus des dangers d'une funeste ardeur.

AJAX.

Ah! si vous me plaignez, quel malheur ai-je à craindre?
Ah! si je vous suis cher, puis-je encore être à plaindre!

PENTHESILÉE.

Le temps preſſe, Seigneur; gardons de différer.

AJAX.

à Arcas.

Dieux! quel inſtant!... O toi! va, cours tout préparer:
Conduis la Reine; & viens du ſuccès de ton zele,
En ce lieu même, Arcas, m'apporter la nouvelle.

SCENE III.

AJAX *ſeul.*

GRACE au Ciel! mes deſtins vont prendre un autre cours.
Les Dieux à tous mes vœux long-temps cruels & ſourds,
Me regardent enfin après tant d'injuſtices.
Néméſis & l'Amour me ſont du moins propices.
Pour qui va ſe venger que la haine a d'appas!
Que de plaiſirs on goûte à punir des ingrats!
Ah! combien ma fureur contemple avec ivreſſe
Les maux dont je prévois que va gémir la Grèce!
O toi, qui rends les Dieux de tes faveurs jaloux;
Pâle fille du Styx, & Sœur du noir Courroux,
Vengeance! toi qui vis du feu qui te conſume;
Viens pénétrer mon cœur de ta douce amertume.

Offre-moi des tableaux qui flattent mon espoir.
Peins-moi ce qu'en ces lieux mon départ fera voir.
Représente à mes vœux la victoire homicide,
Dévorant les guerriers & la flotte d'Adride;
Tous les fleaux du Ciel, & tous ceux des Enfers
Se rassemblans contre eux des bouts de l'univers;
La Mort par-tout présente; & pour comble de joye,
Ulisse sans défense expirant devant Troye.

SCENE IV.

AJAX, ULISSE.

MAIS qui s'avance à moi?.. c'est Ulisse, grands Dieux!
Perfide! oses-tu bien te montrer à mes yeux?
Viens-tu r'ouvrir ici mes blessures cruelles?

ULISSE.

La Grèce est en danger; suspendons nos querelles.
Ajax! viens la sauver des plus affreux revers.
Un Traitre a des Captifs osé briser les fers.
Nos vaisseaux sont en feu; nous n'avons plus d'asyle;
Pâris & les Troyens sont sortis de leur Ville.

Dans ce preſſant péril, c'eſt vers toi que j'accours.

AJAX.

Et la Grèce, dis tu, m'appelle à ſon ſecours?
La Grèce, dont le nom renouvelle ma rage!
Elle, que j'ai ſervie, & qui me fait outrage!
Elle, qui doit ſa gloire à mes derniers exploits!
Elle, qui me rejette, & t'a donné ſa voix!
Peux-tu, peux-tu chercher l'auteur de ſa diſgrace?
Contre elle, des Captifs j'ai ſeul armé l'audace.
C'eſt moi, dont le courroux a briſé leurs liens;
C'eſt mon bras qui l'immole aux fureurs des Troyens;
C'eſt par moi que ſon ſang a rougi leur épée;
Reconnois ma vengeance aux coups qui l'ont frappée.

ULISSE.

Qu'entends-je! ah! t'ai-je dû reconnoître à ces traits?
Quoi! ce prix trop brigué cauſe encor tes regrets?
Tu n'écoutes, ne ſuis que ta haine rivale?...
Eh bien! poſſede-là, cette armure fatale.
Faut-il te la céder, Ajax? tu peux parler.

AJAX.

Je ne m'en ſervirois que pour mieux t'immoler:
Concurrent déteſté! va, ſors de ma préſence.
Fui; cours vanter aux Grecs ta frivole aſſiſtance.
Invente des moyens pour ſauver leurs vaiſſeaux.
Va conſulter Calchas ſur ces malheurs nouveaux.
Signale ton génie; oppoſe à ces allarmes
La fuite, les détours, tes familières armes.

Sur tout, n'attends de moi ni secours, ni pitié;
Et sois sûr à jamais de mon inimitié.

ULISSE.

Rien ne fléchit ton cœur! Tigre! rien ne le touche!
Poursuis; reste fidele à ton courroux farouche.
Jouis de nos revers; insulte à nos douleurs;
Contemple avec orgueil ta honte & nos malheurs:
Abandonne la Grèce à son destin funeste.
J'aurai d'autres secours; & Minerve me reste.
J'atteste ici le Ciel ennemi des pervers,
Que toi seul nous trahis; que c'est toi qui nous perds.
La vengeance des Dieux va fondre sur ta tête.
La peine suit le crime; & la tienne s'apprête:
Parmi les prisonniers, (frémis, traître, à ce nom!)
Parmi les Combattans, je viens de voir Memnon.
Les Dieux l'ont rappellé de la fatale rive:
Tes mains à ton Rival ont livré ta Captive.
Je prévois quels regrets vont suivre tes transports.
Va; je te laisse en proye à tes honteux remords.

SCENE V.

AJAX *seul.*

QUEL coup de foudre, ô Ciel! ô disgrace dernier!
Memnon vivroit! Memnon reverroit la lumiere!
Arrête!... il est parti! je le rappelle en vain.
Il fuit en me laissant le poignard dans le sein.
Dieux! quel avis funeste a frappé mon oreille?
Quel effrayant soupçon dans mon cœur se réveille!
Je suis trahi! le Sort à me nuire assidu....
Est-ce toi, cher Arcas!

SCENE DERNIERE.

AJAX, ARCAS.

SEIGNEUR, tout est perdu!
Memnon qu'on croyoit mort, a paru dans la pleine;
Le sang de nos Guerriers vient d'assouvir sa haine:

Vous même avez servi ses barbares efforts.
La Reine & lui, Seigneur, s'éloignent de ces bords.

AJAX.

Ils partent!... pensent-ils se soustraire à ma rage?
Viens, suis moi, cher Arcas; courons vers le rivage;
Montons sur mes vaisseaux.

ARCAS.

Quoi donc? ignorez-vous
Que les feux dévorans les ont embrasés tous?
Un seul qui des Troyens porte l'espoir funeste,
Est échappé; la flamme a consumé le reste.
Mais un mal plus pressant me ramene à vos yeux:
Excité par Ulisse, Atride furieux
Prétend venger sur vous sa flotte & sa défaite.
Il faut, n'en doutez point, songer à la retraite.
Je crains même, je crains que mes soins superflus
N'aient trop tard... mais, Seigneur, vous ne m'entendez plus!
Quelle noire fureur tout-à-coup vous transporte!
Ah! reprenez vos sens; rejoignez votre escorte.

AJAX.

Où suis-je?... sous mes pas je vois les sombres bords.
Qui m'a conduit vivant dans l'empire de morts!
Une secrette horreur de mon ame s'empare.
Dieux! où m'entraînez-vous?... je sens que je m'égare!

En ces instants affreux pourquoi t'offrir à moi?
A ta perte certaine, ami, dérobe-toi.

Mon aveugle transport te prendroit pour victime :
Fui, malheureux Arcas ! épargne-moi ce crime.
Quelle Divinité, quel funeste démon,
Me souffle cette rage, & trouble ma raison ?
C'est toi, fille du Dieu qui lance le tonnerre ;
C'est toi dont le courroux me déclare la guerre.
Tombe ; de ma vengeance effrayons les mortels :
Voi détruire ton culte, & briser tes autels.
Ni l'Olympe irrité, ni Jupiter lui-même,
Ne sauroient te sauver de ma fureur extrême.

Il brise la statue de Minerve. Le tonnerre tombe.

Quels déluges de feux s'offrent à mes regards !
Quel effroyable bruit gronde de toutes parts !
Tonnez, Dieux impuissants, pour me réduire en poudre.
Armez l'enfer encore au défaut de la foudre.
J'échappe à tous vos traits, je brave vos efforts ;
Et je saurai sans vous descendre chez les morts.

Il se précipite sur son épée.

FIN du cinquieme & dernier Acte.

AGLAÉ,

AGLAÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

EN PROSE.

SECONDE ÉDITION.

PERSONNAGES.

PALÉMON, Amant d'AGLAÉ.

AGLAÉ, aimée d'ERASTENE & de PALÉMON.

RODOPE, sœur d'AGLAÉ.

ERASTENE, jeune suffisant, Amant d'AGLAÉ.

CLYCÉRIE, Esclave de PALÉMON.

DROMON, Esclave d'un Statuaire.

La Scène est dans Athènes.

AGLAÉ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

PALÉMON, GLYCÉRIE.

PALÉMON.

Toutes tes remontrances ſont vaines.

GLYCÉRIE.

Mon cher maître! . . .

PALÉMON.

Tes conſeils m'affligent ſans me perſuader.

GLYCÉRIE.

Oubliez qui vous mépriſe; prenez pitié de vous-même: conſultez la raiſon.

PALÉMON.

Suis-je en état de l'écouter !

GLYCÉRIE.

Il eſt vrai ; je ne vous connois plus : vous n'êtes plus Palémon. Mais quel charme ſurnaturel a donc cette Aglaé pour renverſer les eſprits ? Vous avez aimé nombre de femmes qui méritoient bien autant que celle-ci, de porter le trouble dans l'ame d'un amant, & je ne vous ai rien vu faire de déraiſonnable pour elles. Vous aimiez à votre aiſe alors.

PALÉMON.

Diſons vrai, je n'aimois point. Je n'ai jamais aimé qu'Aglaé. Ne me demande point pourquoi je la préfere à tout autre ; je l'ignore moi-même : tout ce que je ſais, Glycérie, c'eſt que je ne ceſſerai jamais de l'adorer.

GLYCÉRIE.

Cela pourroit bien être. Celle dont vous êtes épris eſt pour le moins auſſi coquette qu'inſenſible. Avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions, une femme habile fait rarement d'infideles.

PALÉMON.

Glycérie ! trève à ce badinage. Reſpecte Aglaé, autant que je l'aime.

GLYCÉRIE.

Sur ce pied-là, je la reſpecterai .... infiniment. (*à part.* Par Minerve ! il n'entend pas raillerie.

PALÉMON.

Ah ! puis-je ſans une peine mortelle voir offenſer la ſeule perſonne que j'adore ? Je veux croire que c'eſt ton zèle pour mes intérêts qui te fait parler ; cependant, tu étois au ſervice d'Aglaé avant de paſſer au mien : c'eſt à elle que tu dois ce que je t'ai marqué de bienveillance ; & c'eſt bien mal me prouver ton attachement, que de n'en point montrer pour ton aimable maîtreſſe.

GLYCÉRIE.

Grondez, mon cher maître, grondez ; je ſuis dans mon tort. Cette leçon m'eſt utile, & je m'en ſouviendrai ; elle m'apprend ce qu'on gagne à parler aux amans le langage de la raiſon.

PALÉMON.

Au lieu de me déſeſpérer que n'employes-tu ton adreſſe à me faire illuſion ?

GLYCÉRIE.

Non ; je vous aime trop pour vous tromper. Mais actuellement que vous êtes un peu traitable, je me ſens d'humeur à vous conſoler ; je me flatte même de vous faire goûter mes raiſons.

PALÉMON.

Ah ! Glycérie, eſſayes de le faire, duſſes-tu n'y pas réuſſir !

GLYCÉRIE.

Que craignez-vous, dites-moi, d'un rival tel

qu'Eraſtène ? En vérité, votre appréhenſion juſtifieroit à un certain point l'erreur d'Aglaé. Ce concurrent, entre nous, devroit plus que perſonne raſſurer votre tendreſſe. Sa ſuffiſance, ſa légéreté, ſes défauts ſans nombre paroîtront bientôt dans tout leur jour, & forceront Aglaé de vous rendre juſtice.

PALÉMON.

Que me dis-tu, Glycérie ? & que ne puis-je te croire ? ... Mais on frappe, va voir qui ce peut être.

GLYCÉRIE.

C'eſt... Rêvé-je ? Non, je ne me trompe point ; C'eſt le valet du Statuaire qui demeure ici près.

PALÉMON.

Qu'il entre, Glycérie, qu'il entre ; ouvre-lui promptement.

GLYCÉRIE.

Vous me ſurprenez ; eh, qu'avons-nous beſoin de cet ivrogne ?

PALÉMON.

Ah ! Glycérie, il faut t'avouer tout. Déſeſpéré des rigueurs d'Aglaé, j'ai gagné, à force d'argent, le Statuaire qui travaillle pour elle. Tu connois ſon habileté ; tu ſais que la cire prend ſous ſes mains toutes ſortes de formes. Ce célèbre Artiſte m'a promis d'entreprendre la charmante Aglaé, &

de m'en procurer un modele. Je l'ai prié sur-tout de la représenter dans cet habit que tu lui connois, & qui semble lui prêter encore de nouveaux charmes.

GLYCÉRIE.

O mon cher maître, mon cher maître ! tout ce que vous faites depuis un temps n'est guères sage.

On frappe de nouveau.

PALÉMON.

Ce garçon s'impatiente. Ouvre-lui, te dis-je.

SCENE II.

PALÉMON, GLYCÉRIE, DROMON.

DROMON.

Il y a des instants dans la vie où l'on a bien de la peine à tenir son équilibre.

GLYCÉRIE.

Il est ivre ; je vous l'avois bien dit.

DROMON.

Ivre ? Eh ! qui vous a appris que j'avois bû, ma mie ?

GLYCÉRIE.

Personne, assurément.

DROMON.

Il faut que cette fille soit sorciere ; car je me suis enivré tout seul.

PALÉMON.

Qu'est-ce, mon garçon ? Que desires-tu ?

DROMON.

Je voudrois parler au Seigneur Palémon.

PALÉMON.

C'eſt moi-même.

DROMON.

Tant mieux. C'eſt vous que je cherche. Mon maître m'a prié d'avoir la complaiſance de paſſer chez vous, pour prendre la peine de vous dire que vous euſſiez l'honneur de l'aller voir.

GLYCÉRIE.

Le butor!

PALÉMON.

A ce que je puis comprendre, mon ami, ton maître me fait dire de paſſer à ſon atelier. Parle; n'eſt-ce pas-là le précis de ta commiſſion?

DROMON.

Non pas, s'il vous plaît; je ſais trop bien vivre pour m'expliquer auſſi librement. La politeſſe veut qu'on ne parle point d'une maniere bruſque aux perſonnes de votre qualité; c'eſt pourquoi j'ai orné ce que j'avois à vous dire d'un petit bout de compliment, comme vous avez pu voir.

GLYCÉRIE.

Apprends, faquin, qu'un compliment mal tourné eſt double impertinence.

DROMON.

Oh! je n'apprends rien, moi; je ſais tout.

PALÉMON.

Ne fais-tu pas auſſi pour quelle raiſon ton maître M'envoye chercher ?

DROMON.

Attendez.....

PALÉMON.

Il ne te l'a donc pas dit ?

DROMON.

Non..... Mais qu'importe, je me doute bien pourquoi.

GLYCÉRIE.

Eh, parle donc.

DROMON.

Peſte ſoit de la maſque, qui m'a tout fait oublier ;

PALÉMON.

N'eſt-ce pas pour me faire voir un ouvrage dont nous ſommes convenus ?

DROMON.

Vous y êtes, juſtement, oui, c'eſt cela même. C'eſt un bel ouvrage au moins, Seigneur Palémon.

PALÉMON.

Et bien exécuté.

DROMON.

Oh ! c'eſt de l'ouvrage bien fait... Si j'oſois dire mon ſentiment ? ...

GLYCÉRIE.

Cela seroit curieux. Voyons ; eh bien ? que t'en semble ?

DROMON.

Ma foi, c'est une belle chose en tout, mais moi, j'admire principalement la queue, la crinière & les griffes.

GLYCÉRIE.

Les griffes d'Aglaé !

PALÉMON.

Que dit ce maraud ? Je pense qu'il extravague. Je l'entretiens d'Aglaé, & il me parle de la chimère de Bellérophon.

DROMON.

La chimère, précisément.

PALÉMON.

Eh ! c'est d'Aglaé qu'il s'agit.

DROMON.

Aglaé ? quel autre monstre est-ce-là ? ... Après tout, il y en a de toutes les façons chez mon maître : vous prendrez celui qui vous conviendra.

Il sort.

PALÉMON.

Glycérie, ne sors point d'ici. Je vais passer chez le Statuaire ; après quoi, j'irai entendre plaider une cause dont l'issue m'intéresse, & ne rentrerai que fur

le soir... Si l'on apporte la statue pendant mon absence, prends soin de la faire placer sur ce piédestal. Sur-tout qu'on prenne garde de la poser avec précaution. Toi-même ne l'approche qu'avec respect; & songe qu'après Aglaé, ce trésor est ce que j'ai de plus cher, de plus précieux au monde.

SCENE III.

GLYCÉRIE *seule.*

Oh! pour le coup, le délire de mon maître est avéré; il n'est plus moyen d'en douter, encore moins de le guérir. Quel est son projet? Que veut-il faire chez lui d'Aglaé en statue? Quelle consolation en attend-t-il? Croit-il que les charmes de la copie le dédommageront des rigueurs de l'original? amants, amants, que vous êtes fous!... Mais, qui frappe encore?

SCENE IV.

AGLAÉ, ERASTENE, GLYCÉRIE.

GLYCÉRIE.

JUSTE Ciel ! est-ce bien vous ? Aglaé chez Palémon ! Eh ! quel peut être votre dessein ?

AGLAÉ.

Montre-nous-là bien vîte, ma chere Glycérie ! je meurs d'impatience de la voir.

GLYCÉRIE.

Et qui voir ? je ne vous comprends pas.

AGLAÉ.

Cette statue que Palémon a fait faire ; & qu'on dit me ressembler étonnamment. Montre-la-moi ; ne me fais point languir. Tiens, voilà vingt dragmes.

ERASTENE.

Satisfais-nous, de grace, & ne perds point de temps.

GLYCÉRIE.

Oh ! pour vous, Erastène, je vous le passe. amant d'Aglaé, & préféré à Palémon, vous pouvez

jouir de votre triomphe, & insulter au malheur de votre rival. Mais vous, Aglaé, n'avez-vous point à rougir ? N'est-ce point une cruauté inouie d'outrager un Amant sans espoir : & d'oser même arrêter vos regards sur le triste spectacle de la folie où vous le réduisez ?

AGLAÉ.

Tiens ; finis tes complaintes, & reçoit encore ceci pour t'appaiser.

GLYCÉRIE.

Vous vous y prenez d'une maniere à m'embarrasser étrangement. C'est votre faute, après tout. Je vous ai résisté ; vous me faites violence. Il n'y a point d'innocence à l'abri d'une pareille attaque. Disposez donc de tout ; mais gardez-moi le secret.

AGLAÉ.

Sois-en certaine.

ERASTENE.

Oui, oui, ne t'inquiéte point. Du secret, n'est-ce pas ? cela va sans dire. Tu dois savoir que je n'ai pas mon pareil dans le monde pour la discrétion.

CLYCÉRIE.

C'est ce dont j'aurois pu douter ; mais l'intérêt que vous avez à ne point désobliger Aglaé, me rassure contre mes craintes. Demeurez donc ici l'un & l'autre ; vous allez bientôt voir la statue. Peut-

être, va-t-on l'apporter à l'heure même, & la placer sur ce piedestal. Je vais me tenir à la porte pour la recevoir à son arrivée.

ERASTENE.

Vas-y; nous t'attendons.

SCENE V.

AGLAÉ, ERASTENE.

AGLAÉ.

Revenons à vous, Erastène! je vous querellois tantôt, & j'y étois, ce me semble, assez fondée,

ERASTENE.

Si vous n'y prenez garde, Aglaé, nous allons retomber dans la morale; & vous sentez où cela mene. Croyez-moi, quittons cette conversation grave, & persuadez-vous que la sagesse de notre âge est de rire.

AGLAÉ.

Ecoutez, Erastène! j'aime votre gaieté; votre humeur convient à la mienne.....

ERASTENE.

Jusqu'ici votre morale n'a rien d'affligeant.

AGLAÉ.

Aussi, n'est-ce pas tout ce que j'ai à vous dire. Je suis un peu trop indulgente pour vous ; & il ne faut point vous dissimuler que tout le monde ne vous voit pas des mêmes yeux.

ERASTENE.

Tout le monde, en effet, n'a pas les yeux d'Aglaé.

AGLAÉ.

Vous cherchez à me flatter ; mais vous n'y gagnerez rien ; & je veux bien vous apprendre qu'il n'y a qu'un cri contre vous. Vous ne ménagez personne, & la moitié des femmes d'Athènes vous détestent.

ERASTENE.

Tant mieux, par Jupiter ! tant mieux ; c'est une preuve de mérite.

AGLAÉ.

Savez-vous, Erastène, que vous seriez l'être de l'*Attique* le plus ridicule, si vous pensiez la plupart des choses que vous dites. J'aime la naïveté dont vous convenez de certains travers ; mais je suis loin de vous soupçonner d'en être atteint.

ERASTENE.

ERASTENE.

Tout autre que moi trouveroit dans ce discours une ample matiere à réflexions. Palémon, je gage, s'il étoit à ma place, prendroit la chose au grave.

AGLAÉ.

Laissez-là Palémon, & songez à vous défendre. Vous traitez tout avec une légéreté merveilleuse. Mais je doute que vous vous tiriez habilement d'un reproche personnel que j'ai à vous faire.

ERASTENE.

Ah! vous voulez m'intriguer.

AGLAÉ.

Je souhaite n'y pas réussir; il ne tient qu'à vous de vous disculper. Il suffit de prouver que vous n'étiez pas hier chez Laodice, & qu'en sa présence vous ne vous êtes point expliqué sur votre amour pour moi en des termes très propres à en faire douter.

ERASTENE *déconcerté.*

Quoi? vous pourriez croire....

AGLAÉ.

Un mot suffit, Erastène! Ne fut-il pas question de moi; & ne donnâtes-vous point à penser que mes biens vous touchoient pour le moins autant que ma personne? Répondez à ce fait.

ERASTENE *avec humeur.*

Vous m'y forcez... Songez au moins que c'eſt vous qui voulez que je me juſtifie. Où ſont-ils, ces grands biens ? Ceux dont votre pere jouit ſont conſidérables, ſans doute. Vous eſpérez les accroître encore par le gain d'un procès, du ſuccès duquel vous ne doutez même pas. Mais enfin tout procès peut ſe perdre ; & le vôtre eſt de telle importance que ſi votre partie n'eſt ruinée, elle vous ruine infailliblement. Voyez donc où ſe réduit le propos qu'on m'impute ; & ſi, connoiſſant l'état de vos richeſſes... J'ai cru que pour m'accuſer d'un intérêt ſordide, on attendroit au moins l'événement.

AGLAÉ.

Eraſtène !

ERASTENE.

Briſons-là, belle Aglaé. Ces ſortes d'explications ſont rarement exemptes d'amertume. J'oubliois, d'ailleurs, que votre procès doit ſe terminer aujourd'hui même. Votre pere pourroit me ſavoir mauvais gré de ne m'être pas trouvé à ſon jugement. Souffrez que j'y courre. Adieu !

SCENE VI.

AGLAÉ *seule.*

Que penser d'Eraſtène & de ſa juſtification ? Je n'ai point lieu d'en être contente ; & mes doutes ſur ſa ſincérité augmentent de plus en plus. Suivons ſon conſeil, & remettons à l'événement le jugement qu'il en faut faire.

SCENE VII.

ACLAÉ, GLYCÉRIE.

AGLAÉ.

Eh bien, la ſtatue ?

GLYCÉRIE.

Elle ne ſauroit tarder ; mais ce n'eſt pas ce qui me fait venir,

AGLAÉ.

Qu'as-tu donc à me dire ? & pourquoi cet air ſérieux ?

GLYCÉRIE.

Franchement, le deſſein qui vous amene ici me fait peine.

AGLAÉ.

Ah ! tu vas encore me parler en faveur de Palémon.

GLYCÉRIE.

Oh ! non. Je m'en garderai bien. Je ne me charge point d'une cauſe auſſi déſeſpérée que la ſienne. Palémon eſt un homme noyé dans votre eſprit ; &

l'éloignement que vous avez pour lui, ressemble tout-a-fait à de l'aversion.

AGLAÉ.

Aussi, pourquoi veut-il s'obstiner à m'aimer ?

GLYCÉRIE.

Mais, est-ce une raison pour le haïr.

AGLAÉ, *vivement.*

Oui, c'en est une, puisqu'on me force à le dire. Il faut bien que cette haine soit fondée, qu'elle ait une origine ; & je t'avouerai que je n'en vois point d'autre. La persévérance de Palémon à m'aimer malgré moi, est le seul tort que je lui connoisse. Mais en faut-il davantage pour justifier l'aversion que tu condamnes ? N'est-ce pas en effet un défaut impardonnable dans un amant que l'on aime point que cette constance inflexible & opiniâtre ? Car enfin, Je ne suis point extravagante, comme on a l'impertinence de le croire ; & je ne puis aimer, ni haïr sans qu'un motif raisonnable m'y détermine.

GLYCÉRIE.

D'accord ; mais convenez que vous êtes injuste envers Palémon, & que vous poussez la rigueur au-delà des bornes.

AGLAÉ.

En vérité, Glycérie, je vous admire. Quoi ? parce qu'un homme dont j'ai rejetté l'amour persiste à en

avoir pour moi, à me poursuivre, à me fatiguer de sa constance; il faudra que je l'aime en dépit de moi-même ? Allez, vous êtes absurde avec vos déraisonnements.

GLYCÉRIE.

Je suis donc absurde, parce que je vous contredis ? Apres tout, cela doit être; & c'est folie à moi d'avoir espéré vous convaincre.

AGLAÉ.

Oh ! sur cet article, Glycérie, tu ne me persuaderas jamais.

GLYCÉRIE.

Je voudrois que Palémon fût ici.

AGLAÉ.

Il réussiroit moins que tout autre.

GLYCÉRIE.

Mais, encore une fois, quel est son crime ? quels si grands défauts ?...

AGLAÉ *avec dépit.*

Eh ! qui te dit qu'il en ait ?

GLYCÉRIE.

C'est-à-dire, que son défaut est de n'en point avoir ? oh, pour le coup, voilà un tort d'une nouvelle espece.

AGLAÉ.

Je sais tout ce qu'on peut dire en sa faveur ; je ne dissimule point qu'il a mille qualités estimables ; que l'offre de sa main a de quoi flatter l'ambition des premieres femmes d'Athènes ; mais je l'ai refusé ; que veux-tu, Glycérie, c'est un mal sans remède ; l'arrêt est porté ; je n'en reviendrai point.

GLYCÉRIE.

Eh ! quoi ? la petite honte de vous rétracter l'emporteroit chez vous sur le penchant même.

AGLAÉ.

Assurément, Glycérie. Après avoir une fois mal reçu Palémon, il y auroit du ridicule à le recevoir favorablement.

GLYCÉRIE.

A merveille ! Ce scrupule m'enchante. Il a une tournure de singularité qui en fait l'éloge. Je gagerois que c'est par une suite de ce principe que vous avez paru pencher pour Eraste'ne.

AGLAÉ.

Tu dis vrai. J'ai affecté de me déclarer pour lui, afin de mieux désespérer Palémon.

GLYCÉRIE.

Ah ! c'est aussi pousser la précaution trop loin.

AGLAÉ.

Eh ! quel autre parti veux-tu qu'on prenne avec un homme qui s'obstine à vouloir se faire aimer ? C'est un ennemi contre lequel il faut toujours être en garde. On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec cette sorte d'amants. Toujours attentifs à plaire, ils n'en négligent aucune occasion : leur patience fatigue notre injustice, émousse notre activité, surprend notre attention. Il n'y a point de trêve à espérer d'eux ; & tu ne veux pas qu'on les haïsse !

GLYCÉRIE.

Oh ! j'étois dans mon tort ; j'approuve votre ressentiment. C'est une honte en effet, qu'il soit permis à un amant de forcer une femme à devenir sensible. On ne sauroit trop tôt remédier à cet abus, & il devroit y avoir une loi d'*Ostracisme* contre tout homme qui a le secret de se faire aimer.

AGLAÉ.

Ne taillons point, Glycérie ; j'ai contre ton maître un dépit très réel... Mais le temps s'écoule, la statue n'arrive point.

GLYCÉRIE.

J'entends du bruit. C'est elle qu'on apporte, ou je suis bien trompée.

AGLAÉ.

Tu te trompes en effet. C'est ma sœur que j'ap-

perçois ; c'eſt Rodope. Comment a-t-elle pu ſoupçonner que je fuſſe ici ?

GLYCÉRIE.

Il faut quelle ait rencontré Eraſtène ; qui l'en aura inſtruite.

SCENE VIII.

RODOPE, AGLAÉ, GLYCÉRIE.

AGLAÉ.

QU'AVEZ-VOUS, Rodope ? vous paroiſſez toute troublée.

RODOPE.

Ah ! j'ai ſujet de l'être.

AGLAÉ.

Votre diſcours me jette dans la derniere ſurpriſe.

RODOPE.

Elle va croître ſans doute par la nouvelle que j'ai à vous apprendre.

AGLAÉ.

Vous me faites trembler !... Quoi donc ? notre procès ? ....

RODOPE.

Il eſt perdu ! nous ſommes ruinés !

AGLAÉ.

Ah ! qu'entends-je ?

RODOPE.

Cette affaire, vous le ſavez, dût avoir pour nous les ſuites les plus avantageuſes, ou les plus funeſtes. Toute notre fortune ne ſuffit point pour parer cette perte. Les ſommes qu'on exige, ſurpaſſent de beaucoup celles que poſſede notre pere. Ce triſte vieillard ſe voit enlever en un jour ſes biens, ſa liberté, le rang de Citoyen. Faute de pouvoir payer, ſes Juges le condamnent à l'eſclavage.

AGLAÉ.

Euphémon... mon pere... réduit à la condition d'eſclave !

RODOPE.

Sa ruine entraîne la nôtre. La rigueur de la loi nous enveloppe dans cette diſgrace. Compagnes du malheur d'un pere, nous ſubiſſons le même ſort.

AGLAÉ.

O Ciel !

RODOPE.

Au moment où ce cruel arrêt eſt prononcé, peignez-vous la douleur du malheureux Euphémon, de ce vieillard reſpectable, dont la tendreſſe pour nous eſt alors juſtement allarmée. L'amour qu'Eraſtène vous a juré le raſſure. Il court à lui les yeux baignés de larmes; il l'appelle ſon gendre; il eſpere trouver dans ſa ſenſibilité une reſſource au malheurs de ſa famille. Sa propre infortune n'eſt point ce qui l'afflige; ſa conſtance ne cède qu'aux revers qu'il voit prêts d'accabler ſes enfants. C'eſt pour eux qu'il implore Eraſtène; il lui nomme Aglaé pour exciter ſa compaſſion. O ſœur infortunée!

AGLAÉ.

Pourſuivez.

RODOPE.

Eraſtène, cet ingrat... préparez-vous, ma ſœur, à la plus lâche perfidie.

AGLAÉ.

Achevez. Qu'a-t-il fait?

RODOPE.

Le traître Eraſtène, au lieu de conſoler Euphémon, a détourné la vue; &, ſe dérobant à ſes inſtances, il a pris honteuſement la fuite. Le fourbe s'eſt enfin démaſqué, il laiſſe aſſez voir qu'il n'eſtimoit en vous que votre fortune; en un mot, il ne daigne

pas même vous racheter de l'esclavage. Il renonce à la main d'Aglaé ; il la recherchoit lâchement ; il l'abandonne de même. Vous devez le détester sans doute ; & je vous vois saisie d'une juste indignation.

AGLAÉ.

Je l'avouerai, tant d'horreur est à peine croyable. Je sens les sentiments que j'eus pour lui, se changer en exécration... Mais non, Rodope ! l'infâme n'est digne que de me mépris.

GLYCÉRIE.

Votre haine pour lui est trop juste. Palémon seul méritoit d'être aimé.

RODOPE.

S'il le mérite, Glycérie ! lui qui vient d'étonner Athènes par une action sans exemple, lui, dont les vertus sont l'objet de l'admiration publique ! Aglaé pourroit-elle refuser son cœur au bienfaiteur de son pere, à notre généreux libérateur ?

AGLAÉ.

Palémon !

RODOPE.

Lui-même. Il a percé la foule ; il s'est présenté devant les Juges ; il a mêlé ses larmes à celles d'Euphémon ; & le consolant des mépris d'Eraste, il lui a tendu une main protectrice. Il a fait plus,

ma sœur, pour Euphémon, & pour nous, il a livré son bien pour lui rendre sa liberté, & pour racheter la nôtre.

AGLAÉ.

O surprise ! ô joie ! ô reconnoissance !

GLYCÉRIE.

Ma chere maîtresse ? je ne me sens pas d'aise. Je savois bien qu'un jour Palémon vous forceroit à l'aimer.

AGLAÉ.

Je ne m'en défends plus. Qu'il prétende à ma main, à mon cœur ; il les a trop mérités. Il acquitte Euphémon ; il nous rend un pere ; il nous tire d'un honteux esclavage. O ! comment jamais satisfaire à tant d'obligations ?... & j'ai pu si long-temps le méconnoître ! Aujourd'hui même encore, j'ai bravé sa constance ; j'ai insulté à sa tendresse ; j'ai immolé l'amant sincere aux caprices de l'amant perfide ; j'en éprouve à vos yeux la juste confusion.

RODOPE.

Si vous n'êtes plus ingrate, vous n'avez plus à rougir. Je vais trouver mon pere, lui dire que l'amour a fait ce miracle, & que sa reconnoissance pour Palémon ne trouvera plus d'obstacle dans vos sentiments.

SCENE IX.

GLYCÉRIE, AGLAÉ.

GLYCÉRIE.

Il n'y a plus à vous en dédire : Palémon a vaincu votre averſion ; il va poſſéder la belle Aglaé.

AGLAÉ.

Glycérie ! ſuis-je encore digne de ſon amour ? Après le mépris que je lui ai marqué ; que dis-je, après avoir écouté Eraſtène ; enfin, après ce que ton maître vient de faire ; puis-je croire que ma main ſuffiſe pour récompenſer tant de vertu ; ou que le don que j'en ferai puiſſe réparer mes injuſtices ?

GLYCÉRIE.

Quoi ! doutez-vous que Palémon vous aime ?

AGLAÉ.

M'eſt-il permis d'en douter encore ? Ah ! c'eſt au contraire la preuve inouie qui j'en ai que me tourmente, qui me déſeſpere. Quel amant, Glycérie ! Méritoit-il d'être rejetté, d'être ſacrifié à Eraſ-

zène ?... Mais, à quoi ſongé-je ? La nuit ſurvient inſenſiblement... Si Palémon alloit rentrer.

GLYCÉRIE.

Parlons bas. Quelqu'un monte. J'entends ſa voix ; c'eſt lui, c'eſt Palémon.

AGLAÉ.

Qu'entends-je ? Palémon.... il me ſuprendroit ici ! Ah ! s'il ſoupçonnoit que j'y ſuis venue pour l'outrager ? Où fuir ? où cacher mon repentir & ma confuſion ? chere Glycérie ! ſauve-moi la honte de paroître à ſes yeux.

GLYCÉRIE.

C'eſt bien dit ; mais comment faire ? je ſuis plus en peine que vous. Imaginez vous-même....

AGLAÉ.

Eh ! que veux-tu que j'invente.

GLYCÉRIE.

Il me vient une idée.... Mais, ma belle maîtreſſe, vous y préterez-vous ?

AGLAÉ.

Parle.

CLYCÉRIE.

Montez ſur le piédeſtal : contrefaites-vous vous-même, & prenez la place de la ſtatue.

AGLAÉ.

Non ; je ne puis m'y réſoudre.

GLYCÉRIE.

N'hésitez point. Le jour baisse; à peine distingue-t-on les objets.

AGLAÉ.

Ah! si ton maître alloit me reconnoître?

GLYCÉRIE.

Quelle apparence? Tout autre vous reconnoîtroit-il?

AGLAÉ.

Non... Mais Palémon m'aime.

GLYCÉRIE.

Montez-là, vous dis-je. Je vais faire mon possible pour l'écarter.

AGLAÉ, *montant sur le piedestal.*

O Ciel! à quoi suis-je réduite!

GLYCÉRIE.

On entre; c'est lui; c'est votre amant, votre libérateur;.. Il ne se croit pas si près d'Aglaé.

SCENE

SCENE X.

PALÉMON, GLYCÉRIE, AGLAÉ, *montée sur le piedestal.*

PALÉMON.

LAISSE-MOI, Glycérie, j'ai besoin d'être seul.

GLYCÉRIE.

Seul! y songez-vous? Il me semble cependant que la compagnie d'Aglaé seroit, pour le moins, préférable à la solitude.

PALÉMON.

Aglaé? moi, me présenter à sa vue? Non; Glycérie, je n'irai point. Je sai trop jusqu'où va pour moi son antipathie; & le service que je lui ai rendu ne me met point en droit de la braver.

GLYCÉRIE.

Et moi, je vous dis que tout est changé. Les sentiments d'Aglaé ne sont plus les mêmes: elle abhorre Eraſtène; elle consent à vous épouser; elle le desire même.

PALÉMON.

Juſte Ciel ! Et de qui ſais-tu toutes ces choſes ?

GLYCÉRIE.

De qui ?... De ſa ſœur, de Rodope, que je viens de voir, & qui m'a tout appris.

PALÉMON.

Glycérie, que m'as-tu dit ?... Mon malheur eſt donc ſans reſſource ! La nouvelle que tu m'apprends, & qui devroit me faire expirer de joie, ne ſert qu'à me déſeſpérer.

GLYCÉRIE.

Je ne vous comprends point.

PALÉMON.

Conçois l'excès de ma diſgrace : il m'en coûte tous mes biens pour acquitter Euphémon. Ma fortune eſt épuiſée à lui rendre ce ſervice. Pouvois-je faire moins pour le pere d'Aglaé ? Je ne regrette point mes richeſſes ; je les ai perdues pour une trop belle cauſe ; mais dans la pauvreté où me réduit ce ſacrifice, m'exiler d'Athènes eſt le ſeul parti qui me reſte. Cette ville, hélas ! ne conſidere que l'opulence ; & je me ſuis tout ôté, juſqu'au néceſſaire. Ne montrons point dans Athènes Palémon indigent. Il y a au port un vaiſſeau prêt à faire voile pour Corcyre. J'ai dans cette iſle un ami éprouvé dès

long-temps. Le dessein en est pris ; j'irai chez lui finir mes jours.

GLYCÉRIE.

Mon cher maître ! où courez-vous ?

PALÉMON.

Que veux-tu ? l'amour même m'en fait une loi. Seroit-il généreux d'abuser de mes propres bienfaits pour rendre Aglaé plus à plaindre ? Je veux croire, puisque tu m'en flattes, qu'elle accepteroit ma main ; mais puis-je la lui proposer sans fortune ? Dois-je immoler son bonheur au mien ? Dois-je la priver des partis brillants auxquels elle peut prétendre, pour lui faire unir son sort à celui d'un infortuné ? Non, belle Aglaé ! Palémon vous aime trop pour y consentir... Mais que vois-je ? tu ne me disois pas qu'on eût apporté la statue. Laisse, Glycérie, laisse-moi rassasier mes regards.

GLYCÉRIE, *à part.*

Que va-t-il arriver ?

PALÉMON.

Est-ce elle que je vois ? est-ce bien-là cette ingratte ?... Glycérie, assure-moi bien qu'elle ne l'est plus. Aglaé ! ah, cruelle ! Palémon vous a fléchie trop tard.

GLYCÉRIE.

Mais, pourquoi vous désespérer ? Il y a remède à tout.

PALÉMON.

Que je contemple au moins cette image. Erreur charmante ! heureuse obscurité ! Si l'illusion dont je jouis a tant de charmes, Dieux ! ô Dieux ! quels seroient ceux de la réalité même !... Mais non.... rien n'est égal au bonheur que j'éprouve. Je crois, oui, je crois posséder Aglaé ; c'est elle que je vois ; tels sont ses traits, ses yeux..... oui, ses yeux. Que dis-je ? l'art du Statuaire, qui sait tout feindre ; ou l'obscurité favorable à l'erreur, ou l'amour enfin à qui rien ne semble impossible, me font trouver dans ses regards, je ne sais quoi de tendre, de passionné, que les yeux d'Aglaé ne m'ont jamais laissé voir.

GLYCÉRIE.

Oubliez la copie, mon cher maître, & courrez vous mettre en possession de l'original.

PALÉMON.

Ah Dieux ! à quel espoir tu me rappelles ! Non, Glycérie, il n'y faut plus penser. Va la trouver ; retourne à son service. Plus heureuse que moi, ne quitte point ses pas. Parle-lui quelquefois de Palémon. Peins-lui mon amour, ma constance. Surtout qu'elle n'oublie jamais que je l'ai aimée au point de renoncer au bonheur de la posséder. Qu'elle me regrette enfin ; mon sort peut encore faire des jaloux.

à la ſtatue. Et toi, merveille de l'art, où mes yeux abuſés croiront retrouver ce que j'aime, ſeul tréſor qui me reſte, ſois la compagne de mon exil..... Que cette ſtatue eſt parlante, Glycérie ! ne diroit-on pas qu'elle eſt ſenſible, qu'elle me voit, qu'elle m'entend, qu'elle prend part à ma ſituation ? *Aglaé fait un mouvement.* Ciel ! que vois-je !

AGLAÉ, *hors d'elle-même.*

Palémon !

PALÉMON.

Où ſuis-je ?... O ſurpriſe ! ô prodige !... C'eſt vous, Aglaé.

AGLAÉ, *deſcendant du piedeſtal.*

Oui, c'eſt elle, c'eſt cette ingrate à qui vous ne deviez que votre oubli ; qui rougis de paroître devant vous.

PALÉMON, *aux pieds d'Aglaé.*

Aglaé ! quel Dieu, quel miracle vous fait rencontrer ici ?

AGLAÉ.

Ne me demandez point l'aveu de ma honte. Un deſſein trop coupable m'avoit conduite en ce lieu. J'y ſuis venue pour vous faire outrage ; mais l'amour s'eſt vengé. Il me rend ſenſible à vos vertus, à votre tendreſſe. Jouiſſez de votre triomphe. Haïſſez-moi à votre tour ; c'eſt tout ce que j'ai mérité.

PALÉMON.

Moi, vous haïr ! moi, qui ne puis vivre sans vous adorer ! Ah ! vous-même, parlez : est-il vrai qu'Aglaé ne me hait plus ?

AGLAÉ.

Cessez d'en douter ; je ne hais qu'Eraſtène.

PALÉMON.

Il n'auroit plus votre amour ?

AGLAÉ.

Vous seul le méritez... Mais voudrez-vous d'un cœur qui a pu méconnoître le prix du vôtre ?

PALÉMON.

Adorable Aglaé ! vous que j'aime assez pour me résoudre à vous fuir ; assez, pour me priver du bonheur d'être à vous : vous demandez si vous m'êtes chere !

AGLAÉ.

Vous me fuiriez ! qu'osez-vous dire, Palémon ? Non, vous ne partirez point ; vous n'accomplirez point ce projet funeste, Glycérie, vole chez mon pere, qu'il vienne joindre ses instances aux miennes.

GLYCÉRIE.

J'y cours.

SCENE XI.

AGLAÉ, PALÉMON.

PALÉMON.

SOUFFREZ, souffrez que je parte. Votre bonheur en dépend. Je m'immole à ce cher intérêt.

AGLAÉ.

Vous me déchirez; vous m'arrachez des larmes... Palémon, par tout ce que vous aimez, par ma tendresse enfi, puisqu'elle vous est chere; ne me désespérez point. Renoncez à partir, ou disposez-vous à m'emmener pour compagne. Oui, si vous me refusez, si vous persistez dans ce dessein; je suivrai vos pas; je partagerai l'exil de mon époux; Athènes nous verra fuir ensemble.

PALÉMON.

Ah! n'abusez point de votre empire; prêtez-moi plutôt des armes contre vous. Considérez l'état où je me trouve réduit. Je ne suis plus ce citoyen opulent qui pouvoit assurer la fortune d'une femme chérie. De tous les biens que j'ai possédés, il ne me

reſte plus que le ſouvenir de vous les avoir ſacrifiés. Mais cette idée a tant de douceur, qu'elle peut me faire ſupporter la diſgrace la plus affreuſe. Je ne ſerai point heureux, ma chere Aglaé, puiſque je ne ſaurois l'être ſans vous; mais j'aurai empêché que vous ne ſoyez malheureuſe; cette réflexion me conſole; c'eſt un bien que le ſort ne ſauroit m'enlever.

SCENE XII.

AGLAÉ, PALÉMON, GLYCÉRIE.

GLYCÉRIE.

GAITÉ, joie, allégreſſe! je viens vous apporter une nouvelle que vous n'oſiez même eſpérer.

AGLAÉ.

Explique-toi.

GLYCÉRIE.

Vous ſaurez tout par cette lettre, elle eſt d'Euphémon; elle s'adreſſe à Palémon même.

PALÉMON.

Donne.

(*Il lit*)

Euphémon à son Libérateur.

« Cher Palémon, les Dieux ne laissent point la vertu sans récompense. Nos Citoyens, touchés de votre générosité, viennent de porter un décret qui ordonne qu'on vous éleve une statue ; & que les sommes que vous avez employées à ma délivrance, vous soient rembourſées par le trésor public. J'apprends de plus qu'Aglaé est disposée à vous donner la main ; mais c'est moi qu'il en faut féliciter, puisque je trouve par-là un moyen de faire éclatter ma reconnoissance ».

Euphémon.

Ah ! belle Aglaé ! rien ne s'oppose plus à mon bonheur ; & je puis, dès ce jour même, devenir votre époux.

AGLAÉ.

Que ne vous dois-je point pour une semblable nouvelle !

SCENE DERNIERE.

Acteurs précédents, DROMON.

DROMON.

PLACE, place ! voici le Statuaire & ſon chef-d'œuvre que je vous annonce. (*appercevant Aglaé*) Mais, Ciel ! que vois-je ?

GLYCÉRIE.

Que veux-tu dire ?

DROMON.

La ſtatue !...

GLYCÉRIE.

Eh bien ?

DROMON.

La ſtatue qui marche toute ſeule !

AGLAÉ.

Courons chez mon pere.

DROMON.

Miſéricorde ! elle parle ! Voici bien un autre prodige !

GLYCÉRIE.

Viens, viens, c'eſt un myſtère que je t'expliquerai.

PALÉMON.

Quel bruit entends-je ?

GLYCÉRIE.

Ce ſont nos Citoyens qui viennent vous féliciter ſur votre avanture, & prendre part à votre bonheur.

PALÉMON.

Courons les recevoir, & preſſer votre pere de terminer aux yeux de toute Athènes notre heureuſe union.

FIN.

LE VALET INTRIGANT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

EN PROSE.

PERSONNAGES.

ORONTE, pere d'Angélique.

ANGELIQUE, fille d'Oronte.

DORVAL, l'oncle, sous le nom de CHRYSANTE, ami d'Oronte.

DORVAL, le neveu, sous le nom de VALERE, Amant d'Angélique.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

PASQUIN, Valet du prétendu Valere.

GERMONT, Valet du prétendu Chrysante.

LA Scène se passe dans le Château de M. Oronte.

LE VALET INTRIGANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *seul.*

Il faut en convenir, l'habit que je quitte n'étoit pas, à beaucoup près, aussi bien étoffé que celui-ci. Après tout, cela est dans la règle, & Valere n'a pas les revenus du bon-homme Chrysante. Un jeune homme leste, aimable, évaporé, tant soit peu libertin, un peu joueur, un peu brouillé avec ses parents, fort endetté, fort dépensier, & qui pis est, fort amoureux; ce n'est pas-là une condition bien

lucrative, ni où l'on puiſſe s'attendre à être richement vétu. Au ſurplus, je ne ſais comment fait ce Valere, mais il m'a ſéduit. Il a beau me payer mal mes gages, & quelquefois même en agir avec moi aſſez bruſquement, je ne puis me réſoudre à quitter ſon ſervice, ni à l'abandonner dans ſa paſſion. Il faut qu'aujourd'hui je lui faſſe épouſer la fille de M. Oronte, le Sénéchal, ou qu'il ſoit bien décidé qu'un ſot & Paſquin ne font qu'un. Cependant, je ne veux point encore lui apprendre le ſtratagême dont je me ſuis aviſé. Je me divertis de le ſurprendre. Que diroit-il s'il ſavoit.... ? Mais, le voici.

SCENE

SCENE II.

PASQUIN, VALERE, *c'est-à-dire*, *Dorval le neveu, sous le nom de Valere.*

VALERE.

C'est toi, maraut ! d'où viens-tu ? pourquoi as-tu disparu depuis hier ? qui t'a donné cet habit ?

PASQUIN.

Ma foi ! Monsieur ... je vous dirai... que le mien, qui jadis étoit le vôtre, commençoit à s'user... J'ai été faire ressource. Celui-ci s'est rencontré sur mon chemin ; je m'en suis accommodé avec un honnête Fripier Juif. Comment me trouvez-vous ? pensez-vous que dans cet accoûtrement, je puisse me flatter de plaire à Lisette ?

VALERE.

A Lisette ? faquin ! tu penses donc rester ici ?... plût au Ciel que je n'y fusse jamais venu !.. Allons, qu'on se dépêche. Fais mettre des chevaux à ma chaise.

PASQUIN.

Quoi ? Monſieur ! nous partons ?

VALERE.

A l'inſtant même.

PASQUIN.

En ce cas, bon voyage. Pour moi j'aime Liſette, & je reſte ici.

VALERE.

Tu prétends rire, je penſe ? Oh ! je t'apprendrai bien s'il eſt temps de plaiſanter.

PASQUIN.

Eh ! quelles ſont vos raiſons pour partir ?

VALERE.

Tu peux les demander !

PASQUIN.

Oui. Voyons ; quelles ſont-elles ?

VALERE.

Quoi ? tu veux que je demeure ici pour être témoin du bonheur de mon rival ; pour voir Angélique mariée à Chryſante ?

PASQUIN.

Dites plutôt, Monſieur, dites tout ſimplement que vous n'aimez pas Angélique.

VALERE.

Qui ? moi !

PASQUIN.

Qu'une autre a touché votre cœur.

VALERE.

Pasquin !

PASQUIN.

Ou plutôt que vous ne l'avez jamais aimée.

VALERE.

Parle mieux de mon amour ; rien n'en égale la violence, non jamais je n'aimerai qu'Angélique.

PASQUIN.

Eh ! s'il étoit vrai, songeriez-vous à vous éloigner d'elle ? la céderiez-vous à un autre ? En feriez-vous à faire la premiere tentative pour l'enlever à votre rival ? & quel rival ? le plus borné, le plus crédule, le plus imbécile des vieillards. Passe encore si la place nous étoit disputée par quelque petit-maître aimable, enjoué, séduisant ; par quelque galant de bonne mine, quelque grivois bien tourné, comme vous... ou moi, par exemple ; mais un barbon de l'autre siècle, sans grace, sans façon, sans maniere, un véritable oison, un Chrysante enfin vous donne l'allarme, & vous force à battre la retraite ! Fi ! Monsieur. C'est n'avoir point de cœur ; & j'en rougis pour vous.

VALERE.

Mais, Pasquin, c'est ce soir qu'il l'épouse.

PASQUIN.

C'est une vraie honte, vous dis-je, cela fait pitié.

VALERE.

Que veux-tu donc que je fasse ?

PASQUIN.

Ce que je veux que vous fassiez ? que vous ne vous rebutiez point ; que vous hasardiez tout ; que vous ne perdiez pas un instant. C'est aujourd'hui que Chrysante doit épouser Angélique ? c'est donc aujourd'hui, & dès ce moment qu'il faut l'en empêcher ; qu'il faut vous remuer, qu'il faut agir. Où sont les combats que vous avez soutenus, les efforts que vous avez tentés, les risques que vous avez courus, les stratagêmes que vous avez mis en œuvre ? Je parierois que vous n'avez pas même encore été demander Angélique à son pere.

VALERE.

Tu dis vrai, Pasquin ; mais le moyen ? & qu'y gagnerois-je ? D'ailleurs, puis-je le faire avec sincérité, & sans une sorte d'imprudence ! Tu sais que mon oncle, de qui j'attends toute ma fortune, n'est déjà que trop prévenu contre moi. Je suis resté six mois à Dijon, malgré ses ordres. Peut-être me

fait-il épier. S'il savoit l'intrigue où je me suis engagé ! s'il apprenoit que, sans son aveu j'ai recherché en mariage la fille du Sénéchal !

PASQUIN.

Voyez le grand malheur.

VALERE.

Ce n'est pas tout, Pasquin : tu veux que le même jour où Angélique doit épouser Chrysante, un ami de son pere, un homme opulent, j'aille proposer à M. Oronte de la donner à Dorval, à un jeune homme inconnu, dont la fortune n'est qu'en espérance, & qu'il prendra sans doute pour un avanturier.... La belle tentative ! le beau coup de parti ! Songe, songe à la honte, au désagrément d'un refus certain.

PASQUIN.

Oh ! certain, certain, c'est ce dont je ne conviens pas ; & puis qui saura, dites-moi, que vous ayez été refusé ? N'avez-vous pas, par mon conseil, pris la précaution de changer de nom en vous introduisant dans le château ? Ce risque imaginaire, cet affront prétendu, ce refus que vous craignez tant, retombera donc, non sur vous, non sur le jeune Dorval que personne ici ne connoît ; mais

sur Valere, c'est-à-dire, sur un être de raison, un personnage factice, un phantôme que nous avons créé, & à l'abri duquel vous pouvez vous montrer, ou disparoître au besoin.... Quoi ? vous ne vous rendez pas encore ? C'est trop long-temps vous tenir en suspend. Je vois bien qu'il faut vous donner du courage. Espérez donc, mon cher maître, & ce soir même, je vous suis garant que vous serez délivré de Chrysante.

VALERE.

Que viens-je d'entendre, & que ne devrai-je point à ton zèle!.. Mais, comment croire ce prodige ? par quels moyens, par quel artifice ?..

PASQUIN.

Ceci me regarde ; espérez tout, vous dis-je, & fiez-vous à moi.

VALERE.

Quoi ! Chrysante n'épousera pas Angélique ?

PASQUIN.

Non ; & de plus, ce sera vous qui l'épouserez.

VALERE.

Ah ! Paſquin ! tu me rends la vie ; je ne me ſens pas de joie. Tout incroyables que ſont tes promeſſes ; je me fonde ſur elles. Mes chagrins diſparoiſſent ; le calme renaît dans mon cœur ; je m'abandonne à toi, & je cours diſſiper les allarmes d'Angélique.

SCENE III.

PASQUIN *seul.*

VOILA bien les amoureux ; de véritables girouettes, qui tournent au moindre vent. Allons, Pasquin, courage ! il ne s'agit plus de reculer. Il faut que ton maître vienne à bout de ce mariage.... A propos de maîtres, j'oublios que j'en ai deux ; l'un à servir, l'autre à duper, tous les deux à satisfaire. Je n'ai pas mal d'occupations pour ma journée.... Eh ! c'est toi, Lisette !

SCENE IV.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

BON jour ma Reine ! Il y a un siècle que je te cherche. Qu'es-tu donc devenue depuis hier au soir ? que je t'embrasse au moins pour me dédommager d'une si longue absence.

LISETTE.

Laisse-moi ; je n'ai pas envie de rire.

PASQUIN.

Qu'est-ce donc ? qu'as-tu !

LISETTE.

Jai.... qu'on m'a grondée.

PASQUIN.

Cela crie vengeance. Eh ! qui diantre a pu être si mal avisé ?

LISETTE.

Faut-il le demander ? c'est le Sénéchal, apparemment, le pere d'Angélique, M. Oronte enfin.

PASQUIN.

Voyez un peu le vieux brutal.... mais à quel propos ?

LISETTE.

Oh ! qu'en sais-je ? tu m'impatientes, toi, avec tes questions.

PASQUIN.

Ouais ! je suis ton serviteur. J'aime la joie, mon enfant. Si tu as de l'humeur, tu peux bouder toute seule. On ta grondée, dis-tu ? Eh ! bien que veux-tu que j'y fasse ? en suis-je la cause ?

LISETTE.

Oui, c'est ta faute. Il te sied bien encore de faire ici l'entendu, quand je viens d'éprouver mille désagréments pour l'amour de toi & de ton maître.

PASQUIN.

Oh, oh ! cela devient différent. Mais encore, faut-il me mettre au fait.

LISETTE.

Le fait est que j'ai voulu, par ton maudit conseil, seconder l'amour de ton maître, & parler en sa faveur au pere d'Angélique...

PASQUIN.

Eh bien !

LISETTE.

Eh bien ! j'ai penſé me faire battre. Ma maîtreſſe n'a pas mieux réuſſi. Oronte nous a traitées, elle d'innocente, & moi d'impertinente.

PASQUIN, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! c'eſt donc-là l'origine de ton chagrin ? Tu eſt peut-être étonné de me voir ſi joyeux, moi. Ne ſerois-tu pas curieuſe de ſavoir d'où naît cette différence entre nous ?

LISETTE.

La raiſon m'en paroît aſſez claire. C'eſt que tu n'es point attaché aux intérêts de ton maître, & que je le ſuis à ceux de ma maîtreſſe.

PASQUIN.

Eh ! non. Tu prends le change. C'eſt de ſouvenir que je ris ; & cela m'arrive volontiers, toutes les fois que je ſonge à une certaine Liſette, ſoubrette, d'ailleurs très ſubtile & très intrigante ; mais qui, par je ne ſais quel malheur, n'a jamais pu conduire à bien la moindre entrepriſe.

LISETTE.

Tu eſt ſans doute beaucoup plus heureux qu'elle dans tes projets.

PASQUIN.

Sans contredit ; & je m'applaudis même par avance du ſuccès infaillible d'un ſtratagéme de ma façon.

LISETTE.

Quoi ? réellement ?

PASQUIN.

A d'autres, Mademoiſelle Liſette ; peſte, la fine Matoiſe ! comme elle s'y prend pour me faire jaſer ! Un autre que moi donneroit dans le piége ; mais va, mon enfant, ſache une fois pour toutes, que je ſuis d'une diſcrétion à toute épreuve.

LISETTE, *avec une révérence.*

Monſieur Paſquin voudra bien permettre qu'on en doute.

PASQUIN.

Eh ! la raiſon ?

LISETTE.

Tu me fais rire, Paſquin. Es-tu donc à ſavoir que nous ſommes toujours à portée de pénétrer les ſecrets d'un homme qui a pour nous quelque foibleſſe ?

PASQUIN.

Oui, da ; cette recette eſt bonne, & je te conſeil d'en faire uſage.

LISETTE.

Qui, moi ? je n'y penſe guères.

PASQUIN.

Pourquoi non ? l'expédient me plaît fort ; & me voilà prêt à ſoutenir le défi, riſque à perdre.

LISETTE.

Oh ! vous perdrez très complettement ; car je vous déclare que je ne veux plus ſavoir votre ſecret ; & pour vous apprendre à en avoir eu avec moi, ſachez, Monſieur Paſquin, que c'eſt la derniere fois que nous nous voyons.

PASQUIN.

Comment ? tu te fâches !

LISETTE.

Chanſons !

PASQUIN.

Liſette !

LISETTE.

La paillle eſt rompue.

PASQUIN.

Quoi ? tu te mets en colere pour ſi peu ! Eh ! bien, là ; calme toi. Je vais te dire ce dont il eſt queſtion

LISETTE.

A part. C'eſt où je l'attendois. *haut.* Non, je ne veux rien ſavoir. Je ne t'écouterois pas à préſent pour toute choſe au monde.

PASQUIN.

Mais, Liſette, je te proteſte que cela ne mérite pas de t'intriguer.

LISETTE.

Je ne veux rien entendre ; & voici pour t'en convaincre.

Elle fait semblant de se boucher les oreilles.

PASQUIN.

C'est une bagatelle, te dis-je. Tiens, c'est que, sans en rien dire à Valere, je suis entré en condition chez Chrysante, pour engager sourdement le bon homme à renoncer au mariage d'Angélique.

LISETTE *naïvement, en laissant tomber ses bras.*

Je ne m'étonne plus si je t'ai vu hier te promener à l'écart avec ce vieux singe.

PASQUIN.

Comment ! tu viens donc de m'écouter ?

LISETTE.

Moi ? point du tout, je te jure. J'ai tout entendu sans le vouloir.

PASQUIN.

La rusée friponne ! je me repens à présent d'en avoir tant dit.

LISETTE.

Pour moi, je n'y vois aucun mal. Nous devons même être, l'un & l'autre assez contents de nous ; moi d'avoir su ton secret sans avoir été curieuse,

& toi, de me l'avoir appris avec tout le mérite de la discrétion.

PASQUIN.

Serviteur, mon bel ange! il faut que je te quitte, & que j'aille rejoindre mon nouveau maître...

LISETTE.

Et moi que je retourne auprès de ma maîtresse.

PASQUIN.

Adieu, la fille sans curiosité.

Il sort.

LISETTE.

Jusqu'au revoir, l'homme discret.... Mais, ai-je la vue trouble?..

SCENE V.

LISETTE, ANGÉLIQUE, VALERE.

LISETTE.

Y PENSEZ-VOUS, Mademoiselle? Vous me donnez-là de belles transes! Si malheureusement M. Oronte vous voyoit avec Monsieur, que deviendrions-nous toutes deux?

VALERE.

M. Oronte eſt ſorti, Liſette; & c'eſt bien le moins que je profite de ſon abſence pour entretenir quelques inſtants ta charmante maîtreſſe.

LISETTE.

On vous a dit ſans doute ce qui s'eſt paſſé, & de quelle maniere nos propoſitions ont été reçues.

VALERE.

Quoi! Angélique auroit éprouvé quelque chagrin à mon ſujet? Combien j'ai lieu de m'en vouloir! Ah! pourquoi me ſuis-je rencontré ſur votre route? pourquoi n'ai-je écouté que ma paſſion? pourquoi enfin ai-je cherché à lier connoiſſance avec votre pere, & à m'introduire dans ce château? comment le Sénéchal n'a-t-il pas démêlé le motif ſecret de mon empreſſement? que n'a-t-il lit dans mon ame; & que ne m'a-t-il refuſé un accueil qui devoit être la ſource de votre malheur & du mien!

ANGELIQUE.

N'accuſez, cher Valere, que l'arrivée de Chryſante. Le fâcheux contre-temps! le maudit vieillard!

VALERE.

L'impertinent perſonnage!

LISETTE.

LISETTE.

Dites-moi, je vous prie, extravaguez-vous tous les deux de perdre ainſi le temps à vous complaindre ? Croyez-moi, rien n'eſt déſeſpéré ; Monſieur Chryſante n'eſt pas encore sûr de ſon fait. Paſquin & moi, nous lui préparons de la tablature.

ANGELIQUE.

Mais, dis-moi, Liſette ! où mon pere a-t-il pu faire la connoiſſance de ce mauſſade homme.

LISETTE.

Bon ! c'eſt une vieille amitié de Collége.

ANGELIQUE.

Tu m'étonnes ; car depuis que j'exiſte, je n'ai jamais entendu parler à mon pere de ſon Monſieur Chryſante, avant le jour où ce maudit barbon eſt venu, pour mon malheur, s'établir aux environs du château.

LISETTE.

Attendez. Vous me faites ſouvenir qu'il porte un autre nom, & que M. Oronte l'appelle tantôt Chryſante, & quelquefois..... ma foi, cet autre nom m'échappe ; mais il me reviendra peut-être.

ANGELIQUE.

Eh ! qu'importe, Liſette ? de quelque maniere

qu'il s'appelle, cela ne peut assurément rien changer à sa personne, ni à mon aversion.

VALERE.

Il ne faut cependant pas négliger cet avis. Que sait-on ? peut-être en tirerons-nous quelque avantage. Mais rentrons, aimable Angélique : je vais, si vous l'approuvez, faire une derniere tentative pour fléchir votre pere. Je m'en croirai plus heureux, si je puis ne vous devoir qu'à moi.

FIN du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE *seul.*

Où Pasquin peut-il être allé ? ce maraud m'abandonne dans l'embarras. Il m'a donné des espérances en l'air, & j'ai été assez bon pour m'y fier. Que ne suis-je parti plutôt ! Pourquoi me suis-je exposé aux refus de M. Oronte ? Mais c'en est fait ; je n'écoute plus rien ; je veux partir tout à l'heure. Allons droit à Paris, où mon oncle m'attend. Oublions à jamais.... Qui ?.. Angélique !.. Le puis-je ? Non, cet effort est au-dessus de moi, ou plutôt mon cœur est incapable d'une pareille lâcheté. Mon destin, je le sens trop est d'aimer Angélique toute ma vie. Que faire, cependant ?.. Hélas ! à

quoi me résoudre ? Reprenons le nom de Dorval : celui de Valere m'a été trop funeste. ... Mais non ; après tout, voyons encore Pasquin, sachons au moins de lui quel est ce projet mystérieux dont il m'a parlé... Ah ! Lisette !

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

DIS-MOI, je te conjure, n'as-tu pas vu Pasquin ?

LISETTE.

Vous ne l'avez pas rencontré ?

VALERE.

Non, vraiment.

LISETTE.

Vous n'aviez garde.

VALERE.

Qu'est-à-dire ?

LISETTE *mystérieusement.*

Nous savons là-dessus... ce que nous savons.

VALERE.

A part. Pasquin me trahiroit-il ? *haut.* Quoi ? Lisette, tu aurois pour moi quelque réserve ?

LISETTE.

Oh ! non... mais au moins, Monsieur, vous trouvérez bon que je prenne mes sûretés, & que je vous prie de ne point me compromettre.

VALERE.

D'accord.

LISETTE.

C'est peu de chose au reste ; & cela ne tire point à conséquence...

VALERE.

Abrégeons. *à part.* Oh ! je suis trahi, la chose est claire.

LISETTE.

Mais, comme je vous dis, je serois fâchée de passer pour indiscrette dans l'esprit de Pasquin.

VALERE.

C'est fort bien penser. Il s'agit donc... ?

LISETTE.

Ce n'est pas la conséquence du secret ; mais...

VALERE *impatienté.*

Tiens ; prends ma bourſe, & acheve.

LISETTE *prenant la bourſe.*

Eh ! qui vous parle de préſents ? je diſois ſeulement que je ſerois au déſeſpoir, ſi...

VALERE *avec dépit.*

Voilà encore ma bague ; mais finis, ou....

LISETTE *prenant la bague.*

Oh ! vous êtes trop en colere. Mon ſecret a beſoin d'un homme de ſang-froid.

VALERE.

Comment ? Liſette !

LISETTE.

Je quitte la place ; votre emportement me fait peur.

VALERE.

Quoi ? Liſette ! tu pourrois me tromper de la ſorte !

LISETTE.

Une fois, deux fois, voulez-vous ſavoir mon ſecret ?

VALERE.

Pour la vingtieme fois, veux-tu, ou ne veux-tu pas me l'apprendre ?

LISETTE.

Je viens au fait.

VALERE.

Le Ciel ſoit loué !

LISETE.

Vous êtes fort étonné de ne point voir Paſquin ; & moi je vais redoubler votre ſurpriſe, en vous apprenant..... mais écoutez-moi juſqu'au bout.

VALERE.

Eh ! oui...

LISETTE.

En vous apprenant, dis-je, que Paſquin eſt entré au ſervice du bon homme Chryſante...

VALERE.

Comment ! que dis-tu ?... Paſquin ! le fripon !

LISETTE.

Laiſſez-moi donc pourſuivre....

VALERE.

Et tu appelles peu de choſe une pareille perfidie !

LISETTE *frappant du pied d'impatience.*

M'écouterez-vous ?

VALERE.

Eh ! que peux-tu m'apprendre de plus ?

LISETTE.

Pasquin est entré au service de votre rival ; mais pour cela il ne compte point vous quitter.

VALERE.

Le double traître ! comment ? servir deux maîtres à la fois !

LISETTE.

Eh ! de grace...!

VALERE.

Grace ? pour un misérable qui me joue le tour le plus sanglant ! non, Lisette : & si je le rencontre, c'est fait de lui...

LISETTE.

Mais, encore un coup, souffrez que je m'explique.

VALERE.

Non, te dis-je ; je n'entends plus rien.

LISETTE.

Oh ! quel homme !

VALERE.

Le voici ; laisse-moi me venger de ce scélérat.

LISETTE.

Eh ! Monsieur !... Il ne m'écoute pas. Pauvre Pasquin !

SCENE III.

VALERE, LISETTE, PASQUIN.

VALERE *prenant Pasquin à la gorge.*

APPROCHE ici, pendart !

PASQUIN.

Monsieur ! eh ! là ! de grace.... ouf !

VALERE.

Retire-toi, Lisette ; laisse-moi le traiter comme il le mérite.

LISETTE.

Mais, Monsieur !

VALERE *tirant l'épée.*

Non, Lisette, il faut que je l'extermine.

PASQUIN.

Miséricorde !

VALERE.

Comment traître !

LISETTE.

Au nom d'Angélique.

VALERE.

Comment triple fourbe ! tandis que je compte le plus sur toi, tu te mets au service de mon rival !

PASQUIN.

Hai ! hai ! ouf ! hem !

LISETTE.

Eh ! Monsieur ! laissez-le se justifier.

VALERE.

Se justifier ! tu extravagues, Lisette.... Eh !.. mais... eh ! bien ; voyons : soit. Voyons s'il en auroit l'impudence. Je serai, parbleu ! charmé de savoir comme il s'y prendra. Parle, traître, je veux bien t'entendre.

PASQUIN *hors d'haleine.*

Ah ! je suis à moitié mort !

VALERE.

Veux-tu bien parler !

LISETTE.

Donnez-lui du moins le temps de respirer.

PASQUIN *revenu à lui.*

Babillarde infernale ! oses-tu bien encore te montrer sans rougir !

LISETTE.

Que veux-tu ? ton maître refuſe de m'écouter.

PASQUIN.

Fi ! l'indiſcrette !

VALERE.

Sais-tu, maraud ?...

LISETTE.

Mais auſſi, Paſquin, juſtifie-toi donc.

PASQUIN.

Parbleu ! juſtifie-moi, toi-même. Tu as ſi bonne langue ! tire-moi d'embarras, puiſque tu m'y as mis.

VALERE.

Êtes-vous bientôt las, tous les deux, de mettre ma patience à l'épreuve ?

LISETTE.

Eh ! Monſieur ! Il y a un ſiècle que je vous dis que Paſquin eſt entré au ſervice de Chryſante, ſans pour cela quitter le vôtre. C'eſt pour mieux vous ſervir dans votre amour qu'il s'eſt offert pour valet à votre rival.

PASQUIN *d'un ton important.*

Eh ! bien !

VALERE.

Je tombe des nues. Comment ? mais à ce compte c'eſt donc moi qui aurois tort ?

LISETTE.

Aſſurément, très grand tort.

VALERE.

Mon pauvre Paſquin, je ſuis au déſeſpoir de cette mépriſe ; Et.....

PASQUIN.

Non, Monſieur, ce n'eſt point à vous que je m'en prends ; c'eſt à cette cauſeuſe, à cette babillarde, à cette gazette-là.

LISETTE.

Auſſi, pourquoi ton maître ne veut-il pas m'écouter juſqu'à la fin ?

VALERE.

Auſſi, Liſette, pourquoi ne peut-on trouver la fin de tes explications ?

PASQUIN.

Courage ! renvoyez-vous la balle, je ſuis la raquette.

VALERE.

Mon cher Paſquin, oublions le paſſé, & tire-moi d'inquiétude.

PASQUIN *d'un ton grave.*

J'y veux bien consentir, à condition cependant qu'une autrefois vous serez moins brusque. Sachez donc que tout nous réussit à souhait.

VALERE.

Qu'entends-je ?

PASQUIN.

Angélique en dépit de son pere, n'épousera point celui qu'il lui destine : les intentions du bon-homme Chrysante sont changées ; & il seroit à présent aussi impossible de lui faire épouser la fille de Monsieur Oronte.... que de forcer Lisette à se taire.

LISETTE.

Nous, Pasquin !

VALERE.

Eh ! Lisette !.... Toi, poursuis, mon cher Pasquin ! comment t'y es-tu pris ? comment as-tu fait pour réussir ? Ce bonheur imprévu, & les moyens qui me l'ont prouvé me paroissent également incompréhensible.

PASQUIN.

Je me suis présenté chez votre rival. J'ai choisi le moment où il venoit d'envoyer son valet Germont, pour faire des emplettes ; bref, il m'a reçu à son service ; je me suis emparé de sa confiance :

& je l'ai tellement dégoûté du mariage qu'il avoit en tête, qu'il a été trouver M. Oronte, & lui a déclaré qu'il lui remettoit ſa parole.

VALERE.

L'heureux événement ! ah ! Liſette, j'oſe à peine le croire.

PASQUIN.

Ne m'en croyez pas, Monſieur. Jugez par vous-même. Voici nos deux vieillards qui viennent. Retirez-vous ici près avec Liſette ; vous entendrez leur converſation.

VALERE.

Je vais ſuivre ton conſeil.

SCENE IV.

VALERE & LISETTE *dans l'enfoncement.*

PASQUIN, ORONTE, CHRYSANTE.

ORONTE.

Je ne vous conçois point, M. Chrysante.

CHRYSANTE.

Que voulez-vous, M. Oronte, c'est un parti pris.

ORONTE.

Vous m'étonnez au dernier point. Comment ! C'est au moment même d'épouser ma fille que vous vous retractez ! quel vertige vous tient !

CHRYSANTE.

Ce n'est point un vertige, c'est une mûre réflexion qui me fait agir.

LISETTE *à l'écart.*

Oh ! combien la réflexion feroit rompre de mariages ! Mais on a grand soin de ne prendre son avis qu'aprés la nôce.

ORONTE.

Vous êtes fou avec vos réflexions.

CHRYSANTE.

La folie la plus complette seroit de conclure une pareille affaire. Ce vallet, en homme sensé, m'en a fait voir les abus. Il m'a prouvé qu'à mon âge prendre une femme aussi jeune, c'étoit m'exposer aux risées de tout le monde : demandez-lui plutôt. N'est-il pas vrai, Pasquin, que j'étois prêt à conclure avec M. Oronte, lorsque tu m'en a empêché, en me démontrant....

PASQUIN *d'un ton embarrassé.*

Monsieur....

ORONTE.

Quoi ? c'est ce maraut qui se mêle de déranger nos projets ?

PASQUIN.

Monsieur, cela vous plaît à dire. Il est certain que le mariage, à le prendre d'un certain côté, pourroit.... par les circonstances... qui font que la prudence.... enfin, Messieurs, vous êtes tous les deux des gens fort éclaires, & je suis persuadé que, ni l'un, ni l'autre, vous n'avez besoin de moi pour vous conduire.

ORONTE.

ORONTE.

Voilà sur ma parole un impudent fourbe !

PASQUIN.

Il est vrai que M. Chrysante m'a consulté sur le parti qu'il devoit prendre. Je lui en ait dit mon sentiment. Mais après tout, les volontés sont libres ; il peut, si bon lui semble, prendre le contrepied de mes avis.

CHRYSANTE.

Non. Je prétends suivre de point en point tout ce que tu m'as conseillé.

PASQUIN.

Pourquoi ? Il ne faut se règler sur personne.

CHRYSANTE.

Je suis très résolu de m'en tenir à ce que tu m'as dit.

PASQUIN.

J'ai pu en effet vous alléguer d'assez bonnes raisons : mais tenez ; à votre place, j'agirois à ma guise.

CHRYSANTE.

Non, parbleu !

PASQUIN.

Nulle considération ne me retiendroit.

CHRYSANTE.

Tu te moques.

PASQUIN.

Et j'épouserois Angélique, quand même je croirois faire la plus grande extravagance...

CHRYSANTE.

Dieu m'en préserve.

PASQUIN.

Quand tout le monde me montreroit au doigt...

CHRYSANTE.

Que dis-tu là !

PASQUIN.

Quand je devrois m'exposer à tous les brocards...

CHRYSANTE.

Mon cher Pasquin !

PASQUIN.

Quand au lieu d'épitalame, on devroit faire mon épitaphe....

CHRYSANTE.

Ah ! je suis mort !

PASQUIN.

Quand....

CHRYSANTE.

Je te dis, Pasquin que je n'en veux rien faire ; & que jamais on ne me fera consentir à ce mariage.

PASQUIN *bas à Chrysante.*

Tenez ferme, au moins.

CHRYSANTE.

Laisse-moi faire.

LISETTE *à part.*

A merveille, Pasquin ?

ORONTE *à Chrysante.*

Et vous n'irez pas vous cacher après un procédé aussi honteux ?

CHRYSANTE.

Comment donc ?

ORONTE.

Je vous croyois au nombre de mes amis ; mais je vois clairement qu'il n'en est rien.

CHRYSANTE.

Vous avez très grand tort, mon cher Monsieur Oronte ; j'ai toujours été de vos amis, & je veux toujours en être.

ORONTE.

Vous ? après l'affront que vous me faites !

CHRYSANTE.

Qui, moi ? vous n'y pensez pas. Je n'ai jamais eû l'intention de vous faire la moindre offense.

ORONTE.

Et de quel nom prétendez-vous couvrir la conduite outrageante que vous tenez avec moi.

CHRYSANTE.

Je vous outragerois ? ce n'est point mon dessein.

ORONTE.

Vous le faites cependant, & de la maniere la plus sensible pour moi.

CHRYSANTE.

Oh ! oh ! ceci change la thèse... Pasquin, qu'en dis-tu ?

PASQUIN.

Mais je pense que... *à part*.. Peste soit du caprice !

ORONTE.

Dites-moi, est-ce d'aujourd'hui que nous nous connoissons ?

CHRYSANTE.

Non, vraiment.

ORONTE.

Ne m'avez-vous pas témoigné un extrême des-

de voir encore resserrer les liens qui nous unissoient dans notre enfance ?

CHRYSANTE.

C'est la vérité.

ORONTE.

Ne m'avez-vous pas dit, que poussé à bout par les mécontentements que vous donne tous les jours un mauvais sujet de neveu, qui court actuellement la province, vous vouliez vous marier pour le priver de votre succession.

CHRYSANTE.

Rien de plus positif.

ORONTE.

N'avez-vous pas en conséquence changé de nom pour échapper à ses recherches, & afin qu'il n'apprît sa disgrace que lorsqu'il ne seroit plus temps d'y remédier ?

CHRYSANTE.

Oui, c'étoit mon dessein.

ORONTE.

Enfin, ne m'avez-vous pas demandé solemnellement ma fille Angélique.

CHRYSANTE.

Au fond, Pasquin, tout cela est vrai.

LISETTE *à l'écart.*

Je tremble !

PASQUIN *à l'écart.*

J'enrage !

ORONTE.

Et après les démarches les plus suivies ; lorsque je vous ai sacrifié tous les partis qui s'offroient pour ma fille ; que les contrats sont dressés ; qu'il ne reste plus qu'à signer de part & d'autre.... Que dis-je ? quand les violons sont commandés, vous venez vous dédire, comme feroit un imbécile !

CHRYSANTE.

Il y a bien un peu de tout cela dans mon fait.... Pasquin ! tu ne dis mot ?

PASQUIN.

Ma foi ! Monsieur, que pourrois-je vous dire ?... Je suis de l'avis de M. Oronte.

ORONTE.

Vous voyez que tout le monde vous condamne, & qu'il y a dans l'indécision que vous marquez pour cette affaire, une inconséquence une pusillanimité qui vous feroit passer pour un homme absolument stupide.

CHRYSANTE.

J'en tombe d'accord.

PASQUIN *avec dépit.*

Et soyez certain que vous vous rendez justice encore trop foiblement. Qui pourroit en effet vous supposer la moindre apparence de raison ? Vit-on jamais rien de semblable ? vous ne vous arrêtez à aucun dessein ; vous dites tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre. Tout-à-l'heure, réfléchissant aux inconvénients de ce mariage, vous renoncez à la main d'Angélique, & vous le déclarez à M. Oronte du ton le plus convainquant. A vous entendre, vous vous étiez consulté mûrement. C'étoit une résolution dont rien ne pouvoit vous détourner. Moi-même en vous écoutant parler de la sorte, j'ai été tenté de vous prendre un moment pour un homme sensé. Mais, baste ! M. Oronte vous parle, vous fait valoir je ne sais quelles promesses ; des conventions, des contrats signés, la vieille amitié de Collége, & autres puérilités semblables ; vous l'écoutez, vous donnez dans ses piéges, vous changez du blanc au noir ; on vous mene par le nez. Morbleu ! j'ai honte d'être entré à votre service ; & je ne voudrois pas y rester, quand vous me couvririez d'or.

CHRYSANTE.

Quoi ? tu m'abandonnerois !

PASQUIN.

Oui, c'est un parti pris.

CHRYSANTE.

Tu me déſeſperes !

PASQUIN.

M. Oronte veut une dupe ; vous êtes bien ſon homme ; il ne pouvoit mieux rencontrer.

ORONTE.

Inſolent ! ſi je prends un bâton.

PASQUIN *à Chryſante.*

Fort bien ! vous voyez ce que m'attire mon zèle pour vous.

CHRYSANTE.

Doucement, M. Oronte ! j'aime Paſquin, & je n'entends point qu'on le maltraite. C'eſt un garçon qui m'eſt attaché. Il me dit quelquefois des injures, mais c'eſt pour mon bien.

PASQUIN *s'en allant.*

Serviteur ?

CHRYSANTE *le retenant*

Paſquin ! Paſquin ! je ne ſouffrirai point que tu t'éloignes de moi.

PASQUIN.

Non, je suis piqué au vif, & je vous livre à votre mauvais destin.

CHRYSANTE.

Auras-tu bien le courage de me quitter ainsi, quand j'ai le plus grand besoin de tes lumieres.

PASQUIN.

Effectivement. J'irai m'épuiser à vous donner des conseils, & vous n'en suivrez aucun.

CHRYSANTE.

Je m'y conformerai dorénavant.

PASQUIN *d'un ton grave.*

Puis-je y compter ?

CHRYSANTE.

Je te le promets.

PASQUIN.

Eh ! bien donc, passez de ce côté-ci, & faites attention à ce que je vais vous dire.

Il tire Chrysante à part.

ORONTE.

J'admire ma patience.

VALERE *s'approchant de Pasquin à la dérobée.*

Courage, Pasquin !

LISETTE.

Je respire !

ORONTE, *tandis que Pasquin entretien Chrysante.*

Ils se parlent ! que peut lui conter ce maître fripon ? . . Mais qu'importe après tout ? Je suis bien bon de m'en inquiéter.

LISETTE *à Valere dans l'enfoncement.*

Il s'en tirera, Monsieur ; c'est moi qui vous le prédis.

VALERE.

Ah ! Lisette ! que ne puis-je te croire ?

PASQUIN *haut à Chrysante.*

Tel est mon avis, Monsieur, vous n'avez point d'autre parti à prendre.

CHRYSANTE.

Assurément.

ORONTE.

Eh ! bien ? puis-je savoir le résultat de votre belle consultation ?

CHRYSANTE.

Rien de plus simple ; c'est que je dois moins que jamais songer à votre fille.

VALERE *à l'écart.*

Victoire, Lisette !

ORONTE *avec humeur.*

Plaît-il !

CHRYSANTE.

Vous savez, comme moi, que les volontés sont libres. En un mot, mon refus n'a rien de choquant ni d'injuste, & ne doit pas, je pense, me priver de votre amitié.

ORONTE.

C'est bien ce qui vous trompe. De ce moment, Chrysante, plus de rapport entre nous.

CHRYSANTE.

Eh ! calmez-vous, de grace ! nous trouverons, Pasquin & moi quelque tempéremment pour....

ORONTE.

Et quel moyen, Monsieur, de réparer la honte que vous faites à ma fille ?

CHRYSANTE.

Pasquin ! n'imagines-tu rien qui puisse ?...

PASQUIN *bas à Chrysante.*

Est-ce que ses menaces vous font peur ? parbleu ! s'il renonce à votre amitié, mocquez-vous de la sienne.

CHRYSANTE.

Oh ! non, Pasquin ! il ne conviendroit pas qu'étant ami de M. Oronte depuis si long-temps... *à Oronte.* Attendez, vous dis-je, je crois avoir trouvé un expédient qui peut tout concilier.

ORONTE.

De quoi s'agit-il ? & que pouvez-vous me proposer de satisfaisant.

CHRYSANTE.

Laissez-moi réfléchir... Oui... non... si fait, pourtant. Par ma foi, je crois tenir ce qu'il vous faut.

LISETTE *à part.*

Extravague-t-il ?

VALERE *à part.*

Est-il ensorcellé ?

PASQUIN *à part.*

De quoi s'avise ce vieux fou ?

ORONTE.

Serons-nous bientôt au fait ?

CHRYSANTE.

Voici mon idée ; je ne puis, à la vérité, me résoudre à épouser Angélique ; mais j'ai pour elle un parti beaucoup plus convenable à vous proposer.

ORONTE.

C'eſt ce qu'il faut voir.

VALERE *à l'écart.*

Ah ! Liſette, je ſuis à moitié mort.

LISETTE *s'approchant de Paſquin.*

Paſquin ! que deviendrons-nous ?

PASQUIN *la repouſſant.*

Que puiſſes-tu devenir muette !

CHRYSANTE.

Vous ſavez ce neveu dont je vous ai parlé. Il m'avoit donné quelque mécontentement. Mais comme on dit, défaut de jeuneſſe ſe corrige tous les jours. Au ſurplus, on m'a mandé que c'eſt un garçon d'eſprit, & d'une figure très prévenante. Ainſi, toute réflexion faite, je renonce au deſſein que j'avois de le priver de ma ſucceſſion. Il ne tiendra qu'à vous qu'il ſoit mon Légataire unique. Voyez, mon cher Sénéchal, ſi ce parti vous convient pour votre fille.

ORONTE.

Eh ! voilà parler, rentrons dans mon appartement. Pour vous témoigner combien votre offre me plaît, je vais à l'inſtant même y diſpoſer Angélique.

CHRYSANTE.

Et moi, je vais sur le champ écrire à mon neveu de partir de Dijon pour nous venir trouver..... Pasquin, tu viendras prendre ma lettre pour la porter à la poste.

SCENE V.

VALERE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Eh bien ! Pasquin !

PASQUIN.

Laisse-moi, ne me parle pas.

VALERE.

Quoi ? tu ne t'opposes pas à leur dessein ?

PASQUIN.

Laissez-moi, vous dis-je. Après ce que je viens d'entendre ; après ce qui vient de se passer.... Je suis dans une telle fureur !.. Dites-moi, Monsieur, ne ferai-je pas bien de m'aller pendre ?

VALERE *tristement.*

Mon pauvre Pasquin ! je ne te survivrai guères.

LISETTE *en pleurant.*

Et moi, je resterai fille toute ma vie !

PASQUIN.

Fi donc ! tu n'y penſe pas, mon enfant ! ce ſeroit une vraie duperie de part & d'autre. Allons, je vois bien que c'eſt encore à moi d'écarter ces nouveaux obſtacles.

VALERE.

Tu imaginerois quelque moyen ?..

PASQUIN.

A dire vrai, la tempête eſt violente, mais elle n'eſt pas faite pour étonner un grand courage, j'ai en tête un ſtratagême... qui n'eſt pas encore bien débrouillé.... Cela prendra couleur avec le temps. Toi, Liſette, va rejoindre ta maîtreſſe : dis-lui de tenir ferme contre tout engagement contraire à nos intérêts. Et vous ne manquez pas de vous trouver ici dans une heure.

VALERE.

Au moins, ne puis-je ſavoir ?..?

PASQUIN.

Que de raiſons ! Laiſſez-vous conduire ; & croyez que tous les Oronte & les Chryſante enſemble ne tiendront pas long-temps devant le génie de Paſquin.

FIN du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *seul.*

Il est bientôt temps de voir ce qui me reste à faire. J'ai laissé le bon-homme occupé à écrire à son neveu. Il est loin de compte, s'il espere le faire venir par cette voie; & je doute fort que ses dépêches parviennent jamais à leur adresse.... Ouffe! il me prend malgré moi des transports de dépit... C'est moi qu'il charge de cette commission! C'est sur moi qu'il se repose du soin de faire venir ici le rival de mon maître! M. Chrysante, M. Chrysante! Vous m'avez donc pris pour un sot? C'est ce qu'il faudra voir. Pour premiere précaution, je garderai la lettre. Je suis bien sûr par-là que ce maudit neveu

ne viendra pas nous troubler de sitôt... j'enrage cependant ; car Valere va se rendre ici. Je lui avois promis merveille ; & je ne sais moi-même encore de quoi m'aviser. Un enlevement ?... Oh ! non, peste ! gardons-nous en bien, il iroit trop du nôtre dans cette affaire : & les démêlés avec Dame Justice sont toujours fâcheux pour un galant homme. Une supposition de personnes...? Oui, da ; cette idée me plaît fort. Les risques sont beaucoup moins considérables de ce côté ; & l'exécution m'en paroît facile. J'entrevois dans le lointain quelque petit nuage,... mais il n'y a pas là de quoi m'effrayer. Qu'est-ce au surplus qu'une volée de coups de bâton ? oui, c'est bien là tout ce qu'il m'en peut arriver. Allons, ferme, Pasquin ! menons à bien cette entreprise. Je sens croître ma hardiesse. Je sens mon esprit qui pétille. Ne perdons pas de si heureuses dispositions. A vous la balle M. Chrysante !.. Mais voici justement Valere ; il arrive fort à propos.

SCENE II.

PASQUIN, VALERE.

VALERE.

Qu'est-ce, Pasquin ? Comme te voilà joyeux ; j'en augure bien pour mes affaires.

PASQUIN.

Je crois, ma foi que vous êtes devin.

VALERE.

Oh ! nullement ; personne ne devine moins que moi. Ainsi, explique-moi tout naturellement le sujet de ta joie.

PASQUIN.

Sachez donc qu'il m'est venu dans l'esprit une idée tout à fait divertissante.

VALERE.

Tant mieux !

PASQUIN.

C'est bien dit ; mais la question est de savoir si cette même idée vous réjouira comme moi.

VALERE.

Je n'en doute point.

PASQUIN.

Vraiment ! vous autres amants, vous ne doutez jamais de rien ; & puis quand ce vient au fait, la moindre chose vous effarouche.

VALERE.

Tu me connois mal, mon cher Pasquin.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, je pense vous connoître, & vous avoir défini.

VALERE.

Avant de me condamner, mets-moi du moins à l'épreuve.

PASQUIN.

A la bonne heure. Vous savez l'état où j'avois mis les choses, lorsque Chrysante s'est avisé de proposer son neveu de Dijon à M. Oronte ? Vous vous rappellez votre étonnement, le mien, celui de Lisette.... ?

VALERE.

Passons....

PASQUIN.

Le trouble où cette proposition imprévue nous a tous jettés ... ?

VALERE.

A qui en parle-tu ?..

PASQUIN.

L'acquieſcement de M. Oronte aux nouvelles offres de Chryſante ?...

VALERE.

Eh ! qui doit mieux que moi, ſavoir toutes ces circonſtances ?

PASQUIN.

Eh ! bien, Monſieur, c'eſt de cette même offre ; de cette damnable imagination de Chryſante, que je prétends, moi, tirer un moyen infaillible pour vous faire épouſer Angélique.

VALERE.

Que me dis-tu ? eſt-il poſſible ?

PASQUIN.

Vous n'avez ſeulement qu'à ſuivre de point en point tous mes conſeils.

VALERE.

Ah ! cher Paſquin ! preſcris, commande, ordonne. Je ſuis prêt à tout faire aveuglément.

PASQUIN *s'approchant de l'oreille de Valere.*

Sans vous tenir dans une plus longue attente, je m'explique : Ce moyen n'eſt autre que de vous

faire passer pour ce neveu à qui Chrysante vient d'écrire...

VALERE.

Plaît-il ?

PASQUIN.

Y a-t-il là de quoi vous étonner ? qui vous démentira ? qui devinera l'artifice ? tout parle ici en votre faveur. Chrysante, lui-même, n'a-t-il pas dit tantôt devant vous qu'il n'avoit jamais vu ce neveu ? qui vous empêche donc de vous faire passer pour lui, & d'enlever Angélique à votre rival, en empruntant son propre personnage pour le supplanter ? Eh ! bien ? que dites-vous, Monsieur, de cet expédient ?

VALERE *d'un air réveur.*

Oh ! rien de mieux, Pasquin ; rien de plus ingénieusement trouvé..... Dis-moi cependant, ne saurois-tu point quelque autre débouché un peu moins hasardeux que celui-là ?

PASQUIN.

Fort bien ! je vous entends. Vous êtes prêt à épouser Angélique, pourvu qu'on leve toutes les difficultés.

VALERE.

Je ne dis pas cela précisément...

PASQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, pourquoi vous en cacher ? Vous aimez à la mode d'aujourd'hui. Beau-

coup d'amour, d'empreſſements, de proteſtations, & point d'effet. C'eſt tres bien penſer. Quant à moi, Monſieur, je vous en félicite. Mais trouvez bon, s'il vous plaît, que je ne me méle plus de vos affaires.

Il fait mine de s'en aller.

VALERE.

Quoi ? Paſquin ! ſérieuſement, tu me quittes ?

PASQUIN.

Qui, moi ? Monſieur ! nullement. C'eſt vous qui me congédiez. Mes ſervices vous devienne inutiles ; & vous me le faites aſſez connoître. Je vous baiſe bien les mains.

VALERE.

Tu prends mal ce que je t'ai dit.

PASQUIN.

Je rentre au ſervice de Chryſante.

VALERE.

Quoi ? tu pourrois...

SCENE III.

PASQUIN, VALERE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

VALERE.

Ah ! belle Angélique ! ah ! Liſette ! venez empêcher Paſquin de m'abandonner.

LISETTE.

Où courres-tu donc de la ſorte ?

PASQUIN.

Laiſſe-moi aller.

LISETTE.

Je ne le ſouffrirai point.

ANGELIQUE.

Quoi ? Paſquin renonce à nous ſervir !

LISETTE.

Quoi, malgré les arrhes que tu as reçues de mon amitié !

PASQUIN.

Ecoutez ; je veux bien vous prendre toutes les deux pour juger.

LISETTE.

Voyons ; de quoi s'agit-il ?

PASQUIN.

Oh ! c'eſt une bagatelle, comme vous allez voir. Monſieur aime Mademoiſelle éperdument, s'il l'en faut croire.

ANGELIQUE.

Quoi donc ? a-t-il rien dit qui t'en faſſe douter ?

VALERE.

Pourriez-vous croire, chere Angélique... ?

ANGÉLIQUE *avec dépit.*

Valere !

LISETTE.

Comment donc ; mais ceci devient grave.

PASQUIN.

Ce même M. Valere, ici préſent, me faiſoit donc un grand étalage de ſa paſſion. J'ai cru bonnement que ſes proteſtations étoient ſinceres. Il juroit qu'il affronteroit mille morts pour poſſéder la charmante Angélique. Angélique étoit l'objet de toutes ſes penſées, de tous ſes vœux, de tous ſes deſirs. Il ne voyoit, n'entendoit, ne rêvoit qu'Angélique...

ANGELIQUE.

Eh ! bien ? Paſquin !

PASQUIN.

Paroles en l'air.

ANGÉLIQUE.

Comment ?

PASQUIN.

Promesses de garçon.

ANGÉLIQUE.

Je suis outrée !

PASQUIN.

Croiriez-vous, Mademoiselle, que ce même Valere refuse de vous épouser ?

VALERE.

Pasquin ! vous passez les bornes !.. Angélique ! ah ! daignez penser de moi plus favorablement.

LISETTE.

Comment donc ! qu'est-ce-à-dire ? oh ! oh ! Monsieur Valere, vous nous jouez de la sorte ? Allons, Mademoiselle, il faut montrer qui nous sommes, & signifier à Monsieur son congé sans rémission.

ANGÉLIQUE.

Il le faut bien, Lisette !

VALERE.

Angélique ! quoi ! vous pouvez ainsi prononcer mon arrêt ?

ANGÉLIQUE.

Perfide ! que vous importe ?

LISETTE.

Tenons ferme, Mademoiſelle. Eh ! quoi ! vous montrez de la foibleſſe, je penſe !

ANGÉLIQUE.

Au moins, Valere, diſculpez-vous donc.

VALERE.

Non, charmante Angélique ; non, je dois paroître indigne de pardon ; & quand j'ai pu vous offenſer, mon cœur eſt trop loin de ſe croire innocent. Mais j'eſpere par mille preuves d'amour, expier dès aujourd'hui l'eſpece d'indéciſion où j'avoue que m'a d'abord jetté la propoſition de Paſquin. Non que ma tendreſſe ne m'eût porté à tout entreprendre pour vous poſſéder. Mais le moyen dont il s'agiſſoit me paroiſſoit plus téméraire que pratiquable : & le deſir ardent que j'ai de réuſſir dans mes pourſuites ſemble m'autoriſer à n'employer que des expédients sûrs. Tel fut mon crime : vous ſeule pouvez lui ſervir d'excuſe ; & pour mériter ma grace, il n'eſt rien, non, belle Angélique, il n'eſt rien que je n'entreprenne.

ANGÉLIQUE.

Mais, Liſette, au fond, je ne le trouve pas ſi criminel,

LISETTE.

Allez, Mademoiſelle, les femmes ſont trop bonnes.

PASQUIN.

Oui, c'eſt par-là qu'elles pêchent toutes.

VALERE.

Lorſqu'Angélique même me fait grace, Paſquin, me feras-tu plus rigoureux qu'elle ?

PASQUIN.

Vous pouvez bien dire, Monſieur, que vous êtes plus heureux que ſage.

VALERE.

Je me réſout donc à tout; & puiſque tu le veux je me ferai paſſer pour le neveu de Chryſante.

ANGÉLIQUE.

Mais, Liſette, ne vois-tu aucun riſque pour Valere dans cette tentative; & n'eſt-il pas à craindre qu'il ne s'expoſe par-là à des ſuites...? Eſt-il juſte, en un mot, que pour obtenir ma main...

PASQUIN.

Eh! comment l'obtiendra-t-il votre main, s'il ne met tout en uſage pour avoir le conſentement de votre pere ? s'il ne bruſque promptement cette

entrepriſe ? S'il y entrevoit des dangers ? Si vous même les lui faites entrevoir ? n'eſt-ce pas à lui, n'eſt-ce pas à vous de haſarder quelque choſe ? Sera-t-il dit que je courrai ſeul tous les riſques pour un mariage qui ne me regarde point ? car enfin, eſt-ce vous ou moi que M. Valere doit épouſer ?

LISETTE.

Il a raiſon.

VALERE.

Oui, Liſette, je m'abandonne à tous ſes conſeils. Mais dis-moi, Paſquin, cette démarche m'obligera à me trouver vis-à-vis de Chryſante. Il va me faire nombre de queſtions. Il voudra ſavoir pourquoi je ne me ſuis pas fait connoître à lui plutôt...

ANGÉLIQUE.

En effet, Paſquin, cela eſt embarraſſant.

PASQUIN.

En effet; voilà bien de quoi s'intriguer ! Je vois mille choſes pour une, à répondre en pareil cas. Quoi ? Monſieur, ne pouvez-vous pas dire tout ſimplement à Chryſante que tant qu'il a eu des vues ſur la fille du Sénéchal, vous n'avez pas oſé paroître ſous votre vrai nom; que cette raiſon vous a fait adopter celui de *Valere;* mais qu'à préſent comme il n'y a plus de ſemblables précautions à

prendre, vous ne balancez point à lui montrer en vous ce même neveu, qu'il vouloit fait venir de Dijon.

VALERE.

Oui; mais après cela, il ne manquera pas de me demander des circonſtances, des particularités touchant cette ville; ſur-tout, ſi le haſard veut qu'il y ait fait quelque ſéjour. Il n'eſt pas qu'il ne connoiſſe, au moins de réputation, les principales perſonnes de ce pays-là.

PASQUIN.

Parbleu! vous en venez: vous devez être plus que tout autre dans le cas de ſatisfaire ſa curioſité. Au ſurplus, ſi vous craignez de vous engager trop loin, vous pouvez vous contenter de ces propos vagues, de ces réponſes ſans conſéquences, & qui parent à toutes les queſtions.

VALERE.

Par exemple, s'il me demande des nouvelles de Cloë, dont la vertu fait tant de bruit que lui dirai-je?

PASQUIN.

Que c'eſt une fauſſe prude.

VALERE.

Et le gros Préſident?

PASQUIN.

Que c'eſt un ſot ?

VALERE.

Et le petit Marquis ?

PASQUIN.

Que c'eſt un fat.

VALERE.

Et Damon, ce grand diſſipateur ?

PASQUIN.

Oh ! pour celui-là, dites qu'il s'eſt jetté dans la réforme.

VALERE.

Comment ?

PASQUIN.

Oui ; faites entendre qu'il arrange ſes affaires ; qu'il ne veut plus rien devoir à ſes créanciers, & qu'il s'eſt mis ſur le pied de tricher au jeu pour payer ſes dettes.

VALERE.

Rien de mieux ; mais, Paſquin, tu ne fais pas réflexion qu'il faudra donc que j'épouſe Angélique ſous le nom de mon rival ?

PASQUIN.

Franchement ; penſez-vous que nous en ſoyons jamais

réduits-là ? Tous les efforts que je vous fais mettre en usage ne sont que pour gagner du temps. Pendant cet intervalle, nous travaillerons de concert à chasser d'ici l'oncle de votre concurrent, & à faire changer l'esprit de M. Oronte.

VALERE.

Tu m'enchantes, mon cher Pasquin ! Il ne me reste plus qu'à savoir ce que dira mon oncle, lorsqu'il apprendra cette intrigue, & comment nous aurons son aveu, pour conclure ce mariage.

PASQUIN.

Laissez-moi faire ; je me charge de tout. Nous le verrons cet oncle si redoutable. Ce ne sera pas le premier que j'aurai mis à la raison. D'ailleurs le vôtre a la réputation d'être un imbécile, une espece d'oison bridé, de la même trempe à peu près que Chrysante. Laissez-moi faire, vous dis-je ; il fera ce que nous voudrons. Le pis-aller, s'il nous inquiéte, sera de le faire interdire, En attendant, mettons tous nos soins à débusquer votre rival.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Pasquin ! que ne te devrai-je pas ? car il me seroit difficile de te dire si ton maître est plus cher à mon cœur que ce vilain M. Chrysante ne me semble haïssable.

PASQUIN.

PASQUIN.

Chut ! c'eſt lui-même qui vient ici. Retirez-vous promptement toutes les deux ; & vous, Monſieur, ſongez à bien jouer votre rôle. Contrefaites-vous de votre mieux : prenez une contenance grave & ſenſée. Figurez-vous que vous êtes réellement ſon neveu, & que vous venez lui faire des excuſes.

VALERE.

Oh ! Paſquin ! je commence à douter ſi...

Chryſante paroît. Angélique & Liſette ſe retirent.

SCENE IV.

VALERE, PASQUIN, CHRYSANTE.

CHRYSANTE.

PRENDS cette lettre, Pasquin ; & ne manque pas de la porter promptement à la poste.

PASQUIN *mettant la lettre dans sa poche sans la regarder.*

Comptez là-dessus, Monsieur ; c'est comme si j'en étois revenu.

CHRYSANTE.

Avec qui étois-tu-là ?

PASQUIN.

à Valere.

Avec..... Faites donc quelque avance.

VALERE.

Monsieur, permettez...

CHRYSANTE.

Comment !

PASQUIN *à l'oreille de Chrysante.*

C'est qu'il souhaiteroit vous parler.

CHRYSANTE.

Je ne te conçois pas. N'est-ce pas-là ce jeune homme nommé Valere, qui vient dans le château depuis quelques jours.

PASQUIN *présentant Valere.*

C'est lui-même, pour vous servir.

CHRYSANTE *s'éloignant & tirant Pasquin à lui.*

Une espece d'avanturier recherche, dit-on, Angélique en mariage.

PASQUIN.

Précisément. Il souhaiteroit à ce sujet avoir une petite explication avec vous.

CHRYSANTE.

Une explication ! ah ! je suis perdu.

PASQUIN.

à Valere.

Eh ! non ; je veux dire..... Avancez-vous donc pour lui parler.

CHRYSANTE *se mettant derriere Pasquin.*

Non, Pasquin ; je ne veux point qu'il m'approche.

VALERE.

Monsieur, je viens...

CHRYSANTE.

Monsieur, je m'en vais.

VALERE.

Souffrez, de grace... ?

CHRYSANTE.

De grace ! laissez-moi aller.

VALERE.

Je venois, Monsieur, pour prendre la liberté de vous faire mes excuses de la témérité que j'ai eue de vous disputer le cœur d'Angélique.

CHRYSANTE.

à part.

Oh ! passe pour cela..... Je ne m'attendois pas à tant d'honnêtetés.

VALERE.

Aide-moi, Pasquin ! je ne sais plus où j'en suis.

CHRYSANTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

PASQUIN *haut à Valere.*

Voilà bien du mystère pour apprendre à M. Chrysante que vous êtes son neveu.

CHRYSANTE.

Plaît-il ?

PASQUIN.

C'eſt votre oncle après tout ; il ne peut qu'être enchanté de vous voir ; & puiſqu'il eſt réſolu de vous faire épouſer Angélique, vous n'avez plus de prétexte raiſonnable pour différer de vous faire connoître à lui.

CHRYSANTE.

Qu'entens-je... ?

PASQUIN.

Ce qu'il n'eſt plus permis de vous laiſſer ignorer. Monſieur eſt ce même neveu que vous attendiez de Dijon. Le haſard l'a fait paſſer ſur les terres de M. Oronte. Il y a vu Mademoiſelle Angélique ; il en eſt devenu amoureux. Mais n'oſant point vous la diſputer en face, le reſpect qu'il devoit à ſon oncle lui a fait imaginer de prendre le nom de Valere pour mieux cacher cette intrigue. A préſent qu'il ne voit plus d'obſtacle à ce qu'il deſire, il vient vous découvrir ſon ſtratagême, & m'a chargé de faire ſa paix avec vous.

CHRYSANTE.

Que dis-tu là, Paſquin ! tu me jette dans le plus grand étonnement.

PASQUIN.

On voit tous les jours des choſes bien plus extraordinaires.

CHRYSANTE.

En effet, Paſquin, je penſe que tu dis vrai. Il faut bien que ce ſoit mon neveu, car c'eſt tout le portrait de feue ſa grand'mere. A l'exception que cette brave femme parloit beaucoup, & que lui ne dit mot.

VALERE.

Pardonnez, Monſieur, un embarras trop légitime. Puis-je me flatter que vous voudrez bien oublier mes torts, & ratifier les engagements que vous avez pris pour me faire épouſer Angélique.

CHRYSANTE.

Oh ! oh ! mon neveu, vous me jouez donc de pareils tours !

VALERE.

Monſieur, daignez vous rendre à mes raiſons....

Valere entretient Chryſante en particulier.

PASQUIN *à part.*

Ah ! c'eſt fait de nous ! j'apperçois de loin M. Oronte. Sa préſence nuiroit à cette premiere entrevue. Tâchons à toute force d'éloigner cet importun.

Paſquin à part avec Oronte.

SCENE V.

VALERE, CHRYSANTE.

VALERE.

Oui, j'espere que l'amour seul que j'ai pour Angélique fera mon excuse auprès de vous; & qu'en cessant de m'appeller Valere, j'effacerai toutes les impressions fâcheuses que j'ai pu vous donner sous ce nom.

CHRYSANTE.

C'est fort bien dit. Mais un point m'embarrasse. Des raisons particulieres m'avoient aussi fait changer de nom en arrivant dans ce château. Expliquez-moi donc, mon cher neveu comment vous avez pu faire pour deviner que j'étois votre oncle.

VALERE.

Et mais... j'avoue que cette question est délicate, & qu'il importe d'y répondre... Pasquin!.... *à part.* Ah! le traître! il m'a abandonné!

CHRYSANTE.

Qu'est-ce! vous hésitez à me satisfaire?

VALERE.

Non, mon oncle, je n'héſite nullement.

CHRYSANTE.

Qu'attendez-vous donc, & à quoi rêvez-vous là?

VALERE.

Je ſongeois .... à une commiſſion importante que j'ai donnée à Paſquin. Je crains qu'il ne l'ait oubliée. Ces marauts-là ſervent ſi mal.

CHRYSANTE.

Quoi! Paſquin eſt votre valet!

VALERE.

Je veux dire... qu'il m'avoit offert ſes ſervices... pour cette commiſſion dont je l'ai chargé. Je crois l'appercevoir. Je vous quitte un inſtant pour aller lui parler.

SCENE VI.

CHRYSANTE *seul.*

PASQUIN est un fourbe ; je n'en saurois douter. Je suis joué ! je suis trahi ! Valere & lui s'entendent assurément pour me faire tomber dans quelque piége, & peut-être même pour me voler. Allons trouver M. Oronte, & prendre conseil de lui sur cette nouvelle découverte..

SCENE VII.

CHRYSANTE, PASQIUN.

PASQUIN.

Eh! bien, Monsieur, où en sont nos affaires? & que dites-vous de notre jeune homme? ... Mais, où donc est-il?

CHRYSANTE.

Tien, pendart! ce soufflet t'apprendra s'il fait bon vouloir m'attrapper.

SCENE VIII.

PASQUIN *seul.*

VENTREBLEU ! comme il frappe ! Vous verrez que Valere aura fait ici des siennes, & c'est moi qui en paye la folle-enchere. Peste soit de l'étourdi.

SCENE IX.

PASQUIN, VALERE.

VALERE

Es-tu fou de me quitter ainsi dans le plus fort de la crise ?

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, je pense m'y être trouvé autant & plus que vous. Ma joue peut vous en

dire des nouvelles. Franchement, dites-moi quelle sottise avez-vous faite ?

VALERE

C'est toi, Pasquin, qui en as fait une très grande de me laisser seul avec mon prétendu oncle...

Il continue d'entretenir Pasquin.

SCENE X.

VALERE, PASQUIN, CHRYSANTE, ORONTE.

ORONTE *à Chrysante dans l'enfoncement.*

UNE telle audace est à peine croyable.

CHRYSANTE *à Oronte.*

Les voici ensemble ; approchons-nous doucement pour les écouter.

PASQUIN *sans les voir, à Valere.*

N'avez-vous pas compris que je ne vous quittois qu'afin d'écarter M. Oronte de notre chemin ?

ORONTE *au fond du théâtre.*

Le franc coquin !

PASQUIN *croyant que ces dernieres paroles sont sorties de la bouche de Valere.*

Ah ! par exemple, voilà ce que je n'approuve point. Il faut au moins quelques égards pour le pere de votre maîtreſſe ; & les injures que vous lui direz n'accommoderont pas vos affaires.

VALERE.

Eh ! qui penſe à lui dire des injures ?

PASQUIN.

Excuſez donc. J'aurai mal entendu. Mais venons au fait. Que vous a dit ce vieux fou de Chryſante en mon abſence, & que lui avez vous répondu qui l'ait ſitôt choqué ?

VALERE.

Ah ! Paſquin ! je ne me ſuis jamais trouvé dans un tel embarras ; il m'a fait une queſtion que l'enfer même, je penſe, lui a ſuggérée. Tu ſais qu'il ne s'appelle pas Chryſante de ſon vrai nom.

PASQUIN.

Pas plus que vous, Valere. Que s'en ſuit-il ?

VALERE.

Comment, Pasquin ! tu ne vois pas les suites de ce changement de nom ?

PASQUIN.

Pardonnez-moi, je commence à m'en douter. Tenez ; je parierois qu'il vous aura demandé comment il s'appelle.

VALERE.

Justement, Pasquin. Peins-toi la déroute où cela m'a jetté. Elle dure encore ; & par les précautions fortuites que ce maudit vieillard a prises, je me vois dans l'impossibilité de lui prouver que je sois son neveu. Il me manque simplement pour y parvenir de savoir comment se nomme celui pour qui je veux me faire passer.

PASQUIN.

Eh ! bien, mais ; c'est une bagatelle que votre embarras. Si c'est-là toute la difficulté, je vais la lever dans l'instant.

VALERE.

Et comment feras-tu ?

PASQUIN.

Nous savons déjà que l'oncle & le neveu portent le même nom. Il ne s'agit donc plus que de

consulter le dessus de la lettre que je devois porter à la poste. Je ne sais comment cette réflexion ne nous est pas encore venue.

Il se met en devoir de chercher la lettre.

VALERE.

A merveilles, Pasquin ? nous saurons par-là comment répondre à la question que Chrysante m'a faite.

PASQUIN.

La peste ! il croit nous avoir bien embarrassés. Mais je vous préviens, moi, que vous serez son neveu en dépit qu'il en ait.

CHRYSANTE *se montrant.*

Non, parbleu ! il n'en sera rien ; & je saurai bien rompre toutes vos mesures.

VALERE.

Pasquin ! nous sommes découverts.

PASQUIN *consterné.*

Oui, Monsieur ! les renards sont pris au piége !

ORONTE *à Pasquin.*

Ne prétends pas m'échapper, scélérat ! j'ai tout entendu ; je sais toutes tes menées, & je te ferai pendre.

PASQUIN.

Monsieur, je suis homme d'honneur malgré les apparences ; & mon maître vous dira que dans tout ceci nous n'avions pas de mauvaise intention.

ORONTE.

à Valere.

La belle caution que tu m'apportes ! Nous découvrirons qui vous êtes : & avant que vous ne sortiez de ce château, on saura quels pouvoient être vos desseins.

VALERE.

Eh ! Monsieur ! il n'est plus temps de feindre ; vous les connoissez tous. J'avoue que j'aime, que j'adore votre charmante fille ; & que je me suis permis pour obtenir votre consentement de recourir à des moyens étranges, que l'amour seul peut justifier. Mais, Monsieur, je suis né Gentilhomme & je sors d'une famille à laquelle il n'y a personne qui refusât de s'allier. De plus, j'aurai peut-être un jour des biens considérables, & qui pourront assurer la fortune de celle que je prendrai pour femme. Je suis prêt, Monsieur, à vous donner à cet égard, tous les éclaircissements que vous désirerez.

ORONTE.

Je le prétends bien, vraiment ! Nous examinerons cette affaire ; & il ne sera pas dit que vous aurez fait

fait jaſer ſur la conduite de ma fille, ſans réparer ce tort de la bonne façon.

PASQUIN.

Nous ne demandons pas mieux.

ORONTE.

Tais-toi, maître ſcélérat! c'eſt toi qui as conduit toute cette intrigue; mais je te ferai voir s'il ne tient qu'à débaucher la fille d'un Sénéchal...

CHRYSANTE.

Et qu'à ſervir deux maîtres à la fois.

PASQUIN.

C'eſt la derniere fois, Meſſieurs, que je m'exercerai à ces jeux d'eſprit.

CHRYSANTE.

Nous y mettrons bon ordre. En attendant, je veux ſavoir ce que tu as fait de cette lettre que je t'avois confiée, & ce que ſont devenus les billets au porteur qui étoient dedans.

PASQUIN *ſurpris.*

Qu'appellez-vous des billets au porteur!

CHRYSANTE.

De bons effets payables à celui qui les porte.

VALERE.

Au moins, Monsieur, je vous prie de croire que je n'entre pour rien dans cet article, & que j'ignorois absolument cette circonstance.

PASQUIN.

Et moi aussi; c'est de quoi je vous assure; & la preuve la plus certaine que je n'en savois rien, c'est que ces billets, s'ils existent, sont encore dans la lettre.

Il se fouille.

CHRYSANTE.

N'as-tu point levé l'enveloppe?

PASQUIN *continuant de chercher.*

à part.

Non, Monsieur... J'avoue que l'idée ne m'en est pas venue.

CHRYSANTE.

Voyons si tu n'en impose point.

PASQUIN *tirant la lettre de sa poche.*

Voilà bien votre lettre, & je prends tout le monde à témoin que ce cachet est dans son entier..... *à Valere* Mais que vois-je?.. Je ne me trompe point. C'est-là l'empreinte de vos armes.

VALERE *surpris.*

Rien de plus vrai, Pasquin !

CHRYSANTE.

Qu'est-à-dire ?

PASQUIN *lisant l'adresse.*

Autre surprise !

VALERE.

Qu'as-tu donc ?

PASQUIN *transporté, & sautant au cou de Valere.*

Mon cher maître ! souffrez que je vous témoigne.... Non, je ne saurois plus contenir ma joie. Le hasard vous a mieux servi que tous mes stratagêmes.

VALERE.

Explique-toi mieux.

PASQUIN.

Tenez, Monsieur, lisez vous même cette adresse.

VALERE *lit.*

A Monsieur, Monsieur le Chevalier Dorval, à Dijon..... Il décachete la lettre & cherche la signature.... Signé, DORVAL.....

à Chrysante.

Ah ! mon oncle, souffrez que je vous exprime à

la fois ma surprise, ma tendresse & ma satisfaction. Dorval est mon nom ; & le Ciel semble approuver lui-même la ruse dont je m'étois servi. Oui, je vous appartient ; j'attends tout de vos bontés ; je suis votre neveu, & je vous en fournirai mille preuves.

ORONTE.

Dites-moi, je vous prie, est-ce une comédie que vous jouez chez moi ?

VALERE.

Monsieur, rien n'est plus vrai que tout ce que j'avance. J'ai encore sur moi plusieurs lettres de mon oncle à la même adresse, & signées de lui. Qu'il prononce lui-même..

Il remet plusieurs papiers entre les mains de Chrysante.

CHRYSANTE.

Il ne ment pas d'un mot. Enfin ce jeune homme-là a la fureur d'être mon neveu.

ORONTE.

Je commence tout de bon à le croire moi-même.

CHRYSANTE.

Vous en aurez bientôt des preuves plus convainquantes. J'apperçois venir Germont que j'avois en-

voyé à Paris. Il a vu mille fois mon neveu ; & même a été quelque temps à son service. Personne ne peut mieux que lui, vous dire ce qui en est. Il faut l'appeller. Germont ! Germont ! approche ici.

VALERE.

Je me soumets avec joie à cette épreuve, si elle peut achever de convaincre le pere d'Angélique.

SCENE DERNIERE.

VALERE, PASQUIN, CHRYSANTE, ORONTE, GERMONT.

GERMONT *à Chrysante.*

Nous aurons, Monsieur, d'assez belles emplettes. Voici des échantillons..... *Appercevant Valere.* Mais quoi ? ai-je la berlue ?

CHRYSANTE.

Qu'apperçois-tu d'étrange ? & pourquoi reflechis-tu ces emplettes ?

GERMONT.

Ah ! Monsieur ! il n'y auroit pas de conscience

de les déployer devant votre neveu. L'affaire que vous allez conclure va ruiner ce pauvre jeune homme.... Allez, Monsieur, cela n'est pas bien; & vous n'aurez jamais mon approbation pour ce mariage.

ORONTE.

Il suffit, tous mes doutes sont levés. Embrassez-moi, mon gendre!

VALERE.

Ah! Monsieur! comment vous témoigner ma reconnoissance!

GERMONT.

Que veut dire ceci?

VALERE.

Va, mon pauvre Germont! épargne-toi d'en dire plus; tu seras bientôt témoin de mon bonheur...

PASQUIN.

Et du mien; car j'épouse Lisette.

CHRYSANTE.

Je n'entends point cela, & je prétends faire justice de toutes tes fourberies.

ORONTE.

Maraut! tu mériterois bien punition pour les tours pendables que tu nous as joués.

PASQUIN.

J'en conviens ; mais un jour de nôces ?

Les deux vieillards font mine de pardonner à Pasquin, & se retirent avec Valere.

Allons ; je vois bien qu'il ne s'agit plus que de réjouissances. Bon soir, l'ami Germont !

GERMONT *l'arrêtant par la manche.*

Un mot à nous, Monsieur l'intriguant ! je vous trouve bien mal avisé de tomber ici des nues pour vous emparer en un même jour de mon habit & de ma maîtresse.

PASQUIN.

Ecoute, tu me paroît bon diable. Arrangeons à l'amiable cette affaire-ci. Pour n'avoir point de dispute, partageons le différend ; je garderai ta maîtresse, & je te rendrai ton habit.

GERMON.

Entendons-nous. Tu me rendras mon poste & mon habit, & moi, je te céderai Lisette ?

PASQUIN.

Oui, c'est cela même.

GERMON.

Allons, je le veux bien ; taupe. Je ne perds pas tant que tu penses à ce marché-là.

PASQUIN.

Fripon ! tu voudrois bien m'en dégoûter, mais va, je ſuis plus malin que toi. Je vais donc, ſuivant nos conventions, m'emparer de Liſette, & annoncer à Angélique qu'en dépit d'elle-même, elle ſera trop heureuſe d'épouſer le neveu de Chryſante.

FIN.

LE TEMPS ET LA FOLIE.

COMÉDIE EN UN ACTE,

EN PROSE.

PERSONNAGES.

SATURNE.

L'ENNUI, frere de Saturne.

MARS.

VÉNUS.

MERCURE.

PHILÉMON.

BAUCIS,

NEMBROTH, Guerrier bravache.

LA RAISON.

LA FOLIE.

Suite.

La Scène eſt dans l'Olympe.

LE TEMPS ET LA FOLIE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'ENNUI *seul, en robe de pédant, & couché sur un lit de repos.*

Il s'éveille.

Ah ! je dormois, je penſe. Délicieux effet des Ecrits modernes ! heureux Ennui ! Jamais, non jamais on n'a tant travaillé pour ma gloire..... Mais pourquoi l'Ennui ſe trouve-t-il ſeul au milieu de l'Olympe ? qu'eſt devenue toute ma Cour ? elle eſt ordinairement ſi nombreuſe ! Les Dieux penſeroient-ils me fuir ? non, non. L'Ennui les ſuivra toujours.... Mais quel eſt celui-ci ! A ſa démarche peſante & meſurée, j'imaginerois volontiers que

c'eſt ou mon ombre, ou du moins quelqu'un de ma famille. Je ne me trompois pas, c'eſt le Temps, mon cher frere. Eh ! bon jour, Seigneur Saturne !

SCENE II.

L'ENNUI, SATURNE.

SATURNE *bruſquement.*

Bon jour, l'Ennui.

L'ENNUI.

Qu'avez-vous ? vous paroiſſez plus triſte & plus bourru qu'à votre ordinaire.

SATURNE.

Ce n'eſt pas ſans ſujet? On a bien de la peine à contenter tout le monde.

L'ENNUI *gravement.*

J'y penſois.

SATURNE.

Croiriez-vous, Seigneur l'Ennui, que les Dieux oſent généralement ſe plaindre de moi ?

L'ENNUI.

Se plaindre du Temps ! en vérité, cela eſt affreux. Vous êtes pourtant la meilleure pâte de vieillard ! Votre caractère eſt ſi égal, ſi uniforme !

SATURNE.

Et voilà ce qui leur déplaît. Ils s'écrient tous, principalement les Déeſſes, que le Temps eſt trop long.

L'ENNUI.

Ah ! qu'ils viennent. Je les attends ſans m'inquiéter. Voici déjà Mars & Vénus.

SATURNE.

Je vous laiſſe un inſtant avec eux, pour aller régler mon horloge.

Saturne ſort. L'Ennui va s'étendre ſur ſon ſopha.

SCENE III.

L'ENNUI, MARS, VÉNUS.

MARS.

Nous voici bientôt à l'extrêmité du Ciel. Où prétendez-vous donc aller ?

VÉNUS.

Au tribunal de l'Ennui.

MARS.

Nous y voici. Il ne me reste plus, belle Vénus, qu'à vous demander quel sujet nous réduit-là l'un & l'autre.

VÉNUS.

Mais je n'en sais trop rien ; s'il est vrai, comme vous l'assurez, que vous m'aimiez toujours.

MARS *s'efforçant d'être passionné.*

Si je vous aime ? ah ! ce doute est un outrage. Votre beauté vous répond de ma tendresse. C'est

vous, ma chere Vénus, c'eſt vous qui ne m'aimez plus!

VÉNUS *avec fauſſeté.*

Ingrat! eſt-ce à vous de me ſoupçonner d'inconſtance!

MARS.

Vous êtes toujours belle; je ſuis toujours ſenſible; & cependant combien les moments que nous paſſons enſemble perdent de leur douceur en les comparant à ceux d'autrefois!

VÉNUS.

Avec moins de tendreſſe, pouvez-vous prétendre à la même félicité?

MARS.

Que dites-vous? Si je vous aimois moins, me verriez-vous toujours attaché à vos pas? Croyez-vous excuſer votre inconſtance quand vous en rejettez ſur moi le reproche?

VÉNUS.

Mais, vous-même, Mars, penſez-vous qu'il ſoit facile de tromper Vénus en tendreſſe? Je lis dans votre cœur mieux que vous ne penſez, & peut-être même un peu trop pour mon bonheur. Votre amour s'eſt éteint. Ce n'eſt plus le ſentiment, c'eſt la complaiſance qui vous fait chercher

Vénus. Les égards ont succédé aux transports. Ces douces inquiétudes, ces tendres jalousies, ces soins charmants, heureux détails de l'amour, que sont-ils devenus ? nous les goûtions sans les connoître. Nous les connoissons à présent, & les cherchons envain. Leur fuite a laissé dans notre ame le vuide & l'ennui qui la surprennent.

L'ENNUI.

Il me semble que vous parlez de moi ; c'est sans doute pour vous plaindre ?

MARS.

Oui, Dieu, cruel ! sans vous Vénus m'aimeroit encore..

VÉNUS.

Et Mars me trouveroit encore belle.

L'ENNUI.

A la fin, je triomphe, & mon influence commence à s'étendre sur vous. Enfin ; donc cette belle passion s'est éteinte.

MARS *à Vénus.*

Nous cesserions de nous aimer !

L'ENNUI.

Oh ! je vous crois. Les plus heureuses dispositions n'ont point chez vous attendu l'âge ; &

Momus

Momus disoit dernièrement que vous aviez connu l'amour long-temps avant d'en être la mere. Mais, enfin, devinez...

MARS.

Je m'entends mal aux calculs.

VÉNUS.

La chronologie n'est pas mon fait.

L'ENNUI.

Il ne faut pas vous étonner pour si peu. Il n'y a de cela que trois siècles.

VÉNUS.

Ah! Ciel!..

L'ENNUI.

Ou si vous aimez mieux, que douze cents saisons...

VÉNUS.

Y pensez-vous? cela fait frémir...

L'ENNUI.

Ce qui revient à plus de quatre mille huit cents conversions lunaires....

VÉNUS.

Eh! mais, c'est-là la moitié d'une éternité!..

L'ENNUI.

Ce qui subdivisé en minutes...

SCENE IV.

Acteurs précédents. SATURNE.

SATURNE.

Qui peut me démembrer aussi cruellement ? quoi ? c'est vous, mon frere ! mais c'est agir contre votre intérêt. Avez-vous aussi conspiré ma perte avec les autres Dieux !

L'ENNUI.

Moi ? point du tout. Je voulois seulement les ennuyer en détail.

SCENE V.

Acteurs precédents. MERCURE.

MERCURE *se tournant vers la coulisse.*

Oui, vous me le payerez, faquins, & je vous apprendrai que si je suis le Messager des Dieux, je ne laisse pas d'être un Dieu moi-même. Je vais les instruire de la facon dont vous les traitez.

VÉNUS.

Qu'entend-je ! quel bruit !

MARS.

Quel est cet insolent qui trouble le repos des Dieux ?

SATURNE.

Mais, je crois que c'est Mercure.

MERCURE.

Eh ! vraiment oui, c'est moi. Vous vous amusez ici à des sornettes, comme si vous n'aviez rien à faire. Il n'est pas étonnant que que les mortels

ſe moquent de vous, & qu'ils vous habillent de toutes piéces.

SATURNE.

Oh ! oh ? & quel eſt donc le ſujet de ta fâcherie ?

MERCURE.

Par les ſept Planettes ! je ne me ſerois jamais chargé d'être votre Meſſager, ſi j'avois pu prévoir toutes les peines attachées à cet emploi.

MARS.

Mais enfin, quel objet t'amene ?

MERCURE.

Je vous apporte les plaintes des hommes.

SATURNE.

Plaiſante eſpece ! quoi ? ſérieuſement, cela ſe plaint ?

MERCURE.

Oui, vous dis-je ; ils murmurent trés hautement contre vous, Seigneur Saturne.

VÉNUS.

Et les femmes ?

MERCURE.

Les femmes, ſur ce ſeul point ſont de l'avis des hommes. Les uns & les autres n'ont qu'un cri

contre le temps ; & tous, d'une commune voix, le trouvent trop court.

SATURNE.

Eh ! bien, voyez l'injuſtice ! on a la fureur ici de me trouver trop long.

MERCURE.

Ce que je vous dis du mécontentement général des humains mérite attention ; vous allez les entendre, & je vous en amene une députation. Les femmes ſont à leur tête.

L'ENNUI.

Mercure a fait là une belle recrue ! A-t-il entrepris d'étourdir l'Olympe ?

VÉNUS.

Mais, mon cher Mercure, comme te voilà équippé !

MERCURE.

C'eſt une gaillardiſe des mortels. Ils ont jugé à propos de me faire troquer mon cheval contre des aîles de pigeon. Vous voyez de quelle façon ils en ont affublé ma tête & mes talons. Mais ce ne ſeroit rien encore, s'ils avoient reſpecté mon honneur.

VÉNUS.

Comment ? que veux-tu dire ?

MERCURE.

Je dis qu'ils ont l'impudence de me regarder comme le Dieu tutelaire des fripons, tandis que d'autres m'accusent d'être le complaisant de toutes vos galanteries, & pour trancher court, m'appellent le facteur de Cythère.

VÉNUS *avec ironie.*

Quoi ? les orgueilleux enfants de Promethée osent ainsi traiter le respectable Mercure !

MERCURE.

Eh ! là, là ! Dame Vénus, ils ne vous épargnent guères davantage.

VÉNUS.

Que peuvent-ils dire de moi ?

MERCURE.

Que vous êtes une coquette fieffée, qui ruinez Vulcain pour fournir aux dépenses de Mars.

L'ENNUI,

Mais, plus je réfléchis, plus cette audace m'étonne.

MERCURE.

Pour vous, Seigneur l'Ennui ; ils vous ont fait une injustice criante. Ces marauds-là ont étrangement entrepris sur vos droits. Pour me dédommager de la perte de mon cheval, ils ont ajouté à mon

caducée ces deux serpents, & leur ont attaché le pouvoir d'endormir. C'est, comme vous le savez, votre plus belle prérogative.

SATURNE.

Et les Dieux, justement irrités, ne puniront point ces téméraires !

MERCURE.

Ils le mériteroient sans doute. Non contents de se plaindre de votre peu de durée ; ils osent répandre le bruit que vous avalez des enfants, & à leur défaut des pierres.

SATURNE.

De quoi se mêlent-ils ?

MERCURE.

Chut ! je les apperçois. Allons, dégourdissez-vous ; & quoique l'Ennui donne ici le ton, paroissez un peu plus agissants. Faites semblant d'avoir beaucoup d'affaires. On n'attrappe plus l'encens des mortels à si bon marché. Ils nous épluchent de fort près. Ils ont suscité contre nous un être de leur façon, qu'ils nomment Philosophie.

L'ENNUI.

Il va s'asseoir sur son sopha.

Ouais ! ceci mérite méditation.

SATURNE.

Ecoutons ce qu'ils ont à dire ; & puiſque l'affaire peut être de conſéquence, qu'on faſſe venir la Raiſon, afin que ſes conſeils ſervent à nous mettre tous d'accord.

Ils s'aſſoyent tous.

SCENE VI.

Acteurs précédents. NEMBROTH SECOND, LE PHILOSOPHE, BAUCIS & PHILÉMON *dans leur jeunesse. Suite.*

MERCURE.

VENEZ, paroissez, canailles ! les Dieux veulent bien déroger jusqu'à vous entendre ; mais surtout, craignez de leur manquer de respect, sinon...

BAUCIS *appercevant l'Ennui.*

Ciel ! où sommes nous ?

MERCURE.

Au palais de l'immortel Saturne, pere des Dieux, & frere unique de l'Ennui.

PHILÉMON, *à part à Baucis.*

Ah ! fuyons, ma cher Baucis, l'approche d'un Dieu si redoutable. Tranquilles & toujours heureux, nous ignorions jusqu'à son nom. Notre bonheur va s'éclipser, s'il nous soumet jamais à son empire.

BAUCIS *à part à Philémon.*

Que dis-tu, mon cher Philémon ? Doit-on craindre l'Ennui, quand on connoît le véritable amour !

SATURNE *à Baucis & à Philémon.*

J'ai l'oreille dure, je vous en préviens, il m'eſt impoſſible de vous entendre, ſi vous parlez tout bas. ----- *à Mercure.* Mais, quel eſt ce premier ?

MERCURE.

La peſte ! c'eſt un brave qui n'entend pas raillerie.

SATURNE.

Eh ! bien ? de quoi ſe plaint-il ?

NEMBROTH SECOND *armé de pied en cap.*

Jour de ſang ! vous feignez de l'ignorer. Par ma lance !... Mais autant vaut-il vous rafraîchir la mémoire : auſſi-bien commencez-vous à radoter ; & d'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais demander raiſon qu'avec douceur. Apprenez d'abord à me connoître. Je ſuis Nembroth Second. Capitaine de dragons, deſcendant en droite ligne du célèbre Nembroth, d'épouvantable mémoire ; ou plutôt je ne connois d'autres ayeux que mon bras & mes faits d'armes.

VÉNUS.

Quel homme ! quelle modeſtie !

NEMBROTH SECOND.

Mon premier coup d'épée a fait pâlir le ſoleil. Quand je marche au combat la mort me ſert d'Ecuyer, & la terreur de poſtillon.

VÉNUS.

Cet éleve, Mars, vous fait honneur.

NEMBROTH SECOND.

Un torrent ſuffit pour étancher ma ſoif après une bataille. Mon lit eſt une vallée, mon traverſin eſt une montagne, & s'il m'arrive de m'endormir, c'eſt toujours un glaive à la main, & les yeux fixés vers le Ciel pour le tenir en reſpect.

MARS.

Mais encore, apprenez aux Dieux quel ſujet vous amene ici.

NEMBROTH SECOND.

Leurs injuſtices. Comment ? par la mort ! n'eſt-il pas criant que je touche déjà à la moitié de ma carriere, & que mon épée n'ait encore eu le temps que de tuer ſoixante hommes ? Les bornes, injuſtes Dieux, que votre jalouſie a données à la

vie humaine s'oppoſent viſiblement au cours de mes exploits ; & je viens ſommer Saturne de ſuſpendre la rapidité de ſa courſe, pour laiſſer à mon bras le loiſir de faire des veuves.

VÉNUS.

Mais ce n'eſt point un homme, c'eſt un échappé de l'enfer.

SATURNE.

Sont-ce-là, Mercure les meilleures raiſons des mortels ? Ce furieux ne demande à prolonger ma durée que pour avoir le temps de détruire ſes ſemblables.

NEMBROTH SECOND.

Si vous refuſez de me ſatisfaire, je viendrai vous y contraindre à la tête de ma compagnie. J'aſſiégerai l'Olympe ; j'enchaînerai Saturne ; je raviraï Vénus ; & vous-même, Mars, tout Mars que vous êtes, vous connoîtrez ma force dans un combat ſingulier ; je vous laiſſe y rêver. Adieu !

MARS.

L'inſolent !.. Si la préſence des Dames ne me retenoit...

VÉNUS.

N'ayez pas peur, je vous ferai forger des armes d'excellente trempe, par mon mari Vulcain.

SATURNE.

Suivez-le, Mercure, de peur que cet enragé n'aille mettre le feu aux quatre coins de l'Olympe. *Au reste des Députés.* Approchez, vous autres.

SCENE VII.

Les Acteurs précédents, à l'exception de Nembroth.

VÉNUS.

Eh bien ? tendres amants, parlez : qu'avez-vous à vous plaindre de votre sort ?

BAUCIS.

De ce qu'il est trop heureux....

PHILÉMON.

De ce qu'il faut sitôt y renoncer.

BAUCIS.

Que le temps est rapide, mon cher Philémon ! trois lustres composent notre âge. Hélas ! le dernier étoit presque écoulé quand nous avons connu l'amour. Les ténèbres de l'enfance nous en cache-

ront d'abord le flambeau. L'amitié vint dissiper ces ombres; comme une nouvelle aurore, elle éclaira notre ame; ses nœuds nous préparoient à ceux de la tendresse; & nous connoissons enfin ce voluptueux sentiment...

PHILÉMON.

Est-ce un bonheur de le connoître, si la rapidité du temps nous en ravit la jouissance? je vous aime, Baucis; à peine ai-je pu employer un jour à vous le dire. La timidité m'en a d'abord interdit l'aveu. La pudeur vous défendoit de m'entendre. Ces aimables tyrans du bonheur, ces ennemis de l'amour, à qui l'amour doit tous ses charmes, sont enfin vaincus. Mais à peine voyons-nous naître le bonheur, que nous craignons de le voir expirer.

BAUCIS.

Encore, si sans cesse animés, sans cesse inspirés par l'amour, ce Dieu occupoit seul tous nos instants!... Mais jusqu'aux occupations les plus charmantes, tout semble prendre sur notre bonheur. Ces troupeaux si chers qu'il nous faut au lever de l'aurore, conduire séparément en diverses prairies, sont un obstacle à nos plaisirs. En nous peignant l'amour, ils éloignent deux amants.

PHILÉMON.

Faut-il qu'une vie auſſi courte ne ſoit pas conſacrée toute entiere à s'aimer ! le ſommeille même nous en dérobe la moitié ; & quoiqu'il nous offre ſouvent des images agréables, c'eſt toujours aux dépens des plaiſirs réels

L'ENNUI.

Savez-vous que je ſuis l'Ennui, que le ſoleil eſt mon fils, & qu'il vous ſied mal d'en médire en ma préſence.

MARS.

Mais enfin, que deſirez-vous ?

VÉNUS.

Que vous manque-t-il pour être heureux ?

PHILÉMON.

L'eſpoir de l'être toujours.

SATURNE.

Vous oſeriez prétendre à l'immortalité !

BAUCIS.

Connoiſſez mieux nos cœurs : l'immortalité eſt votre partage ; nous n'aſpirons point à un tel bonheur. Le nôtre ſeroit de conſacrer à nous aimer tous les inſtants d'une vie dont vos faveurs prolon-

geroient la durée ; & de donner ainſi aux humains l'exemple d'une félicité parfaite.

VÉNUS *à Mars.*

Pourquoi les Dieux ne s'aiment-ils pas de même ?

MARS.

Leur amour m'attendrit. Il eſt l'image de nos premiers plaiſirs.

SATURNE *aux deux Amants.*

Mais enfin, quand prétendez-vous mourir ?

PHILÉMON.

Chere Baucis, prononcez-en l'arrêt. Quand voulez-vous ceſſer de vivre ?

BAUCIS.

Quand Philémon ceſſera de m'aimer.

PHILÉMON.

Ah ! ma chere Baucis, nous ſerons donc immortels.

L'ENNUI.

Oui, rendez-les immortels ; c'eſt le moyen qu'ils me connoiſſent un jour.

SATURNE.

SATURNE.

Cette raiſon me détermine. Eh bien donc, j'y conſens.

L'ENNUI *aux deux amants.*

Pour commencer à jouir de vos priviléges, prenez place ſur ce canapé, & goûtez la douceur d'être harangués.

SATURNE *aux autres mortels.*

Et vous, quels ſont vos ſujets de plaintes ?

MERCURE.

Vous n'auriez jamais fini d'entrer dans tous ces détails. Voici pour abréger un précis des griefs qu'ils apportent contre vous.

« Une petite maîtreſſe, ſur le retour, vous fait obſerver qu'elle n'a pas dans la matinée le temps d'ajuſter ſon blanc, ſon rouge & ſes mouches, pour ſe faire chaque jour un nouveau viſage ».

« Un agréable, qui n'eſt pas de fer, vous repréſente que les vingt-quatre heures du jour ne lui ſuffiſent pas pour ſatisfaire à l'empreſſement des jolies femmes qui ſe l'enlevent ».

« Un fat, de la même trempe, se plaint que l'autre jour ayant reçu un cartel, il ne put jamais trouver le temps de s'aller battre ».

« Un jeune Seigneur assiégé de créanciers dit, à qui veut l'entendre, qu'il n'a pas un moment à lui pour payer ses dettes ».

Enfin, vous lirez le reste, & vous verrez clairement que les mortels se plaignent d'une commune voix que le temps est trop court.

SATURNE.

Ah ! voilà la Raison en personne. Ecoutons les conseils dont elle va nous éclairer.

SCENE VIII.

Acteurs précédents. LA RAISON, *habillée & coëffée gothiquement.*

SATURNE.

Vous venez à propos, ma vieille amie ; j'ai grand besoin de vos lumieres.

LA RAISON.

Oncques ne pouvons solidement deviser ès matieres icelles, sinon vous étant préalablement imbu, Messire Saturne, des griefs, non petits, lesquels les Dieux auroient cuidé vous faire ès célestes assemblées.

VÉNUS.

Qu'entends-je ? quel jargon ?

MARS.

Que cela ne vous surprenne point. Sachez que la Raison & la Justice parlent toujours Gaulois.

LA RAISON.

Or, il appert de leur devis que bien seroit le temps trop long pour leur vouloir.

SATURNE.

En revanche, les hommes le trouvent trop court. Comment faire ? je ne puis contenter les uns, sans déplaire aux autres. Je voudrois cependant être aimé des Dieux & encensé des mortels.

LA RAISON.

Bien conçois que doit être la vôtre ame perplexe, & cuisante sa sollicitude. Néanmoins point n'est beaucoup sujet de s'allarmer. Ains au contraire, prudence étant cas nécessaire ès résolutions, devons d'abord aviser & réfléchir, non inconsidément sur cettuy entrefait.

SATURNE.

Si vous prenez les intérêts du Temps, soyez la plus concise que vous pourrez ; car vous savez que lorsque vous parlez aux Dieux, ils me trouvent encore plus long qu'à l'ordinaire.

LA RAISON.

Point ne m'étonne la disparité des susdites plaintes tant célestes que sublunaires ; à tant qu'icelles, de part & d'autres, découlent & fluent comme feroient

d'une source, de la subséquente maxime, laquelle ne sauroit-on réfeller. Oyez tous :

Bien doivent trouver le temps long
Tous iceux qui n'ont rien à faire ;
Or des Dieux c'est l'us ordinaire,
Adonc ès Cieux ils s'ennuyront.

L'ENNUI,

Ah ! que cela est bien dit !

LA RAISON.

Ains, iceux le trouveront court
Qui bien useront son espace :
Et partant à l'humaine race
Onq le temps ne paroîtra lourd.

Ici ou entend un grand bruit de grelots.

Ouais ! quel bruit incivil vient heurter le tympan de moi parlante. Certes ! telle incartade moult m'ébahit.

MERCURE.

Eh ! quoi ? c'est la Folie.

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédents. LA FOLIE, *Jeux, Plaisirs, Suite de la Folie.*

LA FOLIE *chantant, dansant & agittant ses grelots.*

Accourez à ma voix, troupe aimable & légére ;
Venez, volez sur l'aîle des Zéphirs.
Accourez, jeux & ris, abandonnez Cythère.
Je suis l'ame des plaisirs,
Vénus n'en est que la mere.

SATURNE.

Eh ! qui vous amene ici, beauté extravagante ?

LA FOLIE.

Votre bien. Ecoutez-moi tous.

LA RAISON.

Ains, cuiderois-je cependant poursuivre...

LA FOLIE.

Oh ! pour vous, taiſez-vous, c'eſt dans mon marché. Vous êtes cauſe que les Dieux ne m'admettent point dans leurs délibérations ; mais je vais leur prouver que la Raiſon a toujours tort, & qu'en cette circonſtance même, elle n'eſt bonne à rien.

VÉNUS.

Eh comment, s'il vous plaît ?

LA FOLIE.

Il n'appartient qu'à la Folie ſeule de fournir le vrai moyen d'accorder les Dieux avec les hommes.

MARS.

La Folie donner des conſeils ?

LA FOLIE.

Ils vaudront bien ceux de la Raiſon. Ils ſeront mieux ſuivis dumoins.

SATURNE.

Eh bien, aimable Folie, Faites-nous donc part de votre découverte.

LA FOLIE.

Tout à l'heure. Il faut d'abord me donner la ſurintendance de vos plaiſirs.

VÉNUS.

Mais, je m'y oppose.

LA FOLIE.

Eh ! laissez-moi faire ; vous ne vous en trouverez que mieux. Supposez donc que j'en dispose.

SATURNE.

Que ferez-vous ?

LA FOLIE.

Ce que je ferai ? Je bannirai d'ici l'ordre & la triste symétrie, & sur-tout la froide & maussade étiquette. J'établirai des modes qui auront à peine le loisir de se succéder. J'ordonnerai des fêtes. Loin de vous laisser voir le terme du plaisir, je ne vous donnerai pas même le temps de l'effleurer. Bals, festins, comédies, carrousels, feux d'artifices : un amusement relevera l'autre. L'essentiel est de bien s'étourdir, & d'être dans un tourbillon, dans un vertige perpétuels. Allons ; grand bruit ! grande chere ! grand bacchanal ! des violons, des fifres, des tambourins.

Ici la suite de la Folie fait un grand charivari.

MERCURE.

Eh ! pourquoi faire tout cela ?

LA FOLIE.

Pour tuer le temps.

TOUS.

O Ciel !

LA FOLIE.

Sans doute. Quand une fois il sera mort, on ne pourra plus le trouver ni trop long, ni trop court.

MERCURE.

La Folie est aujourd'hui plus folle qu'à son ordinaire.

MARS.

Mais vous ne faites pas attention que le temps est immortel.

LA FOLIE.

Il est vrai ; je n'y pensois pas. Convenez que c'est bien dommage ; car mon idée étoit belle.

SATURNE.

Si c'étoit-là votre meilleure ressource, il ne falloit pas interrompre la Raison.

LA FOLIE.

Croyez-vous m'avoir fermé la bouche ? jugez mieux de ma fertilité. Laissez-moi réfléchir un moment.

MERCURE.

La Folie, réfléchir ? oh ! sa tête se dérange.

LA FOLIE

Bon ! m'y voilà. L'idée me rit. Ecoutez-moi tous ; & vous, Seigneur Saturne, parlez ; comment me trouvez-vous ?

SATURNE *galamment.*

Fort aimable, sans doute ; quand vous ne voudrez pas me tuer.

MERCURE.

Voici encore quelque trait de sa façon.

LA FOLIE *à Saturne.*

Vous me trouvez donc passable ? Je m'en étois doutée. Et bien, il faut que vous m'épousiez.

SATURNE.

Moi, me marier avec vous ?

VÉNUS.

Le Temps épouser la folie ?

LA FOLIE.

Oui ; & tout-à-l'heure, encore ; ou je vais assembler tous les Dieux pour le faire interdire.

MERCURE *bas à Saturne.*

Prenez-y garde ; elle le feroit.

SATURNE.

à part. *haut.*

Voyons quel peut être ſon projet..... Et bien ? quand nous ſerons mariés enſemble, qu'en réſultera-t-il ?

LA FOLIE.

Le bonheur des Dieux & des hommes.

SATURNE.

Mercure, faites-là, s'il eſt poſſible, réfléchir un peu ſur mon grand âge.

MERCURE.

Je vais y travailler. Songez-vous, aimable Folie, que vous allez conclure un hymen qui m'a tout l'air d'être infructueux. Avec cette large barbe, & ces cheveux gris, les enfants....

LA FOLIE.

Que m'importe qu'il en ait, pourvu qu'il adopte *en montrant les Spectateurs* la foule innombrable des miens ? *à Saturne*, n'y conſentez-vous point ? Et quoi ? je penſe qu'il faut encore vous prier.

SATURNE.

Allons ; il faut bien faire tout ce que vous voulez. Il ne manque plus à notre hymen que l'agrément de la Raison,

LA RAISON.

Moult serois fâchée de prohiber tant belle alliance.

Saturne donne la main à la Folie.

SATURNE.

Ma chere Folie, voilà qui va le mieux du monde, & vous avez imaginé un secret merveilleux pour empêcher les Dieux de trouver le temps trop long. Il ne s'agit plus que de contenter les mortels, qui, comme vous savez, ont l'impertinence de le trouver trop court.

LA FOLIE.

J'ai leur affaire encore. Marions l'Ennui avec la Raison, & envoyons-les tous les deux faire leur séjour sur la terre. Je vous réponds qu'avant qu'il soit peu les mortels cesseront de se plaindre que le temps passe trop vîte.

SATURNE.

Vive l'expédient ! allons, cela vaut fait.

LA RAISON.

Ains, besoin seroit d'aviser si. . . .

LA FOLIE.

Taisez-vous, ma mie, & faites ce qu'on vous ordonne.

L'Ennui donne la main à la Raison. Ils sortent ensemble, & enmenent avec eux les Députés des hommes. Les Dieux célèbrent par des chants, des danses, & autres divertissements, le mariage du Temps & de la Folie.

COUPLETS.

A l'Ennui livrons la Raison;
Qu'au plutôt on les congédie.
Répétons tous à l'unisson :
Vive le Temps & la Folie !

Mocquons-nous du *qu'en dira-t-on.*
La joie est l'ame de la vie.
Le seul délire est de saison.
Vive le Temps & la Folie !

AUX SPECTATEURS.

O vous qu'endort le grave ton
De la moderne Comédie;
Agréez pour contrepoison
Quelques grains de notre folie.

FIN.

LE
MAITRE DE GUITARE,
COMÉDIE LYRIQUE,
EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS, déguisé en Villageois.

La Comtesse D'ORTANGE, Amante jalouse du Marquis.

LISE ou LISETTE, fille COLAS.

COLAS, pere de LISETTE & Fermier de la Comtesse.

LA MONTAGNE, valet du Marquis.

La Scène est dans un village aux environs de Madrid.

AVANT-

AVANT-PROPOS.

LE fond du ſujet & de l'intérêt de ce petit Drame eſt emprunté du joli Acte d'Eglé de M. Laujon. On avoue lui être redevable auſſi de pluſieurs penſées. Mais au lieu que chez lui la ſcène eſt preſque entiérement occupée par des Dieux & par des perſonnages allégoriques, choix d'ailleurs très convenable au théâtre de l'Opéra; ici tous les perſonnages ſont vraiſemblables & peuvent réellement exiſter; ce qui peut-être ajoute encore à l'intérêt de ce ſujet ingénieux. Une autre diſtinction à faire, c'eſt que l'Acte d'Eglé eſt purement une Paſtorale héroïque, & que *le Maître de Guitare* eſt à la fois une Paſtorale & une Comédie.

LE MAITRE DE GUITARE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *déguisé en Villageois.*

Air. *Un inconnu pour vos charmes*, &c.

NON, je ne puis quitter cette retraite,
Adieu, palais, séjour de la splendeur;
La Cour est faite
Pour la grandeur;
Mais c'est aux champs qu'habite le bonheur,
Je l'ai trouvé dans les yeux de Lisette.

Air. *Le repos règne encore.* Tiré de la Ninette de M. Duni.

La fraîcheur de l'Aurore,
Le teint de Flore,
Le teint de Flore
Relevent l'éclat de l'objet que j'adore,
Simple & sans détour ;
Sa douceur m'enchante.
Je sens chaque jour
Que mon feu s'augmente.
Je meurs, je meurs, je meurs d'amour.

Même air.

Ses yeux ont vu l'ivresse
De ma tendresse,
De ma tendresse.
Un trouble charmant en me voyant la presse.
Suis-je son vainqueur ?
Ah ! j'en doute encore.
D'un espoir flatteur
J'entrevois l'Aurore :
Amour ! amour ! est-ce une erreur ?

SCENE II.

LE MARQUIS, LA MONTAGNE.

LE MARQUIS.

Air. *De tous les Capucins du monde.*

MAIS, je vois mon Courier fidele.
M'apporte-t-il quelque nouvelle ?
Approche, & parle à cœur ouvert.
Dis ; que fais-tu, cher la Montagne ?

LA MONTAGNE.

Fuyez ; car tout eſt découvert ;
Et la Comteſſe eſt en campagne.

LE MARQUIS.

Air. *Vacarme, vacarme.*

Ciel ! qu'ai-je appris ! quel contre-temps !

LA MONTAGNE.

La vieille folle, avec ses gens,
Pour l'amour de vous court les champs.

LE MARQUIS.

J'enrage.

LA MONTAGNE.

Son Page
Est peut-être à l'instant dans ce village.

LE MARQUIS.

Air. *Tarare.*

Non, va, je n'en crois rien ; ta crainte est trop légere.
La Comtesse, entre nous, n'a pu facilement
Pénétrer le mystère
De mon déguisement.

LA MONTAGNE.

Je n'en voudrois pas faire
Serment.

LE MARQUIS.

Air. *Du célibat.*

Comment craindrois-je sa poursuite ?
A ses yeux j'ai caché ma fuite.

Dis-moi, n'ai-je pas le soin.
Devenir ici sans témoin.
Va, mes démarches sont trop sûres;
Et j'ai trop bien pris mes mesures.

LA MONTAGNE.

Oui; mais le sexe féminin,
Pour être dupe est bien malin.

LE MARQUIS.

Air. *Non, non, Collette n'est point trompeuse.*

Non, non, croi-moi, tout le monde ignore
Quels nœuds je viens de former.
Non, non, croi-moi, tout le monde ignore
Quel objet m'a pu charmer,
Quel objet m'a pu charmer.
Lise est celle que j'adore;
A peine elle sait encore
L'amour qui brûle mon cœur.
Non, non, croi-moi, tout le monde ignore
Quels nœuds je viens de former.
Non, non, croi-moi, tout le monde ignore
Que Lise m'a su charmer,
Que Lise m'a su charmer.

LA MONTAGNE.

Air, *Ciel, l'Univers va-t-il donc se dissoudre.*

Q'ai-je entendu ? je n'en reviens qu'à peine.
Vous aimez Lise ; ah ! que m'avez-vous dit ?
La Comtesse est sa maraine.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je ?

LA MONTAGNE.

Il reste interdit !

LE MARQUIS.

Quoi ? la Comtesse est...

LA MONTAGNE.

Oui, vous dis-je, oui.

LE MARQUIS.

Mais, Ciel !.... C'est elle-même ! ô fort funeste ?

LA MARQUIS.

Fuyons.

LE MARQUIS.

Non ; reste.

LA MONTAGNE, *portant la main à sa joue.*

Je crains le geste....

LE MARQUIS.

Faquin ! reste ici.

SCENE III.

LE MARQUIS, LA MONTAGNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Air. *Que veut donc dire tout ceci.* (*Des aveux indiscrets*).

Il est beau d'en agir ainsi !
Enfin donc, je vous trouve ici.
Quelle étrange histoire !
Quelle étrange histoire !
En habit de Villageois,
Marquis, c'est vous que je vois !
Ciel ! le puis-je croire ?
Ah ! ce déguisement,
Ah ! ce déguisement,
M'instruit clairement

De votre changement,
De votre changement.

à la Montagne.

Et toi, maraud, je te ferai mourir sous le bâton.

LA MONTAGNE.

Grand merci !

LE MARQUIS.

Air. *Point de bruit.*

Point d'éclat,
Et pour cause,
Bouche close.

LA COMTESSE.

Quoi ? l'on ose ?....

LE MARQUIS.

Point d'éclat,
Et pour cause.

à part.

Où m'expose
Ce débat.

LA COMTESSE.

Ainsi donc, cœur volage,
Ton amour se dégage !
A juger par tes discours,
Il devoit durer toujours.

LE MARQUIS.

Point d'éclat,
Et pour cause....
Où m'expose
Ce débat!

Puisque tout est découvert, il ne faut plus rien vous dissimuler. Oui, Madame, il est vrai : ce cœur qui s'étoit promis de vous être fidele.....

LA COMTESSE.

Eh bien, traître!...

LE MARQUIS.

Un autre le possede aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Oses-tu bien, perfide, soutenir ma vue? & ne rougis-tu pas de paroître à mes yeux sous cet indigne travestissement?

LA MONTAGNE *à part.*

Bon! rougir!

LE MARQUIS.

Pourquoi en rougirois-je? il fait ma félicité.

Air. *J'ai vieilli dans ces hameaux entre les amours & les belles.*

Sous l'habit d'un Villageois
Mon bonheur a-t-il moins de charmes?

Ici le cœur suit son choix,
Et les plaisirs sont sans allarmes.
De la simple égalité,
Je goûte enfin l'avantage ;
Le prix de la volupté
N'est connu qu'au village.

LA COMTESSE.

C'en est donc fait, ingrat ! j'ai perdu ton cœur sans retour.

LA MONTAGNE *au Marquis.*

Ne l'écoutez pas ; c'est une vieille folle.

LA COMTESSE.

Air. *Du haut en bas.*

Depuis long-temps,
Ton cœur m'avoit rendu les armes ;
Depuis long-temps,
Tu me trouvois mille agréments,
Sans pitié peux-tu voir mes larmes.
As-tu donc oublié mes charmes ?

LE MARQUIS *ingénument.*

Depuis long-temps.

LA MONTAGNE *après son maître.*

Depuis long-temps.

LA COMTESSE.

Quelle perfidie insigne !
De ce tour étois-je digne ?
C'est mon étoile maligne,
Qui m'en veut assurément.
Je suis Comtesse d'Ortagne ;
Je descends de Charlemagne ;
J'ai des châteaux en Espagne,
Et ne puis avoir d'amant !

LA MONTAGNE.

Mais si ce n'est qu'un amant qu'il vous faut, on pourroit....

LA COMTESSE *brise son éventaille sur les doigts de la Montagne.*

Tiens, maroufle, voilà pour tes conseils..... & toi, parjure ! tremble. Je vais faire enforte de découvrir ma rivalle. Avant la fin du jour tu éprouveras les effets de mon ressentiment.

LA MONTAGNE.

Vous l'entendez, Monsieur ; elle est femme de parole. Il seroit bon de voir si....

LE MARQUIS.

Je ne vois que Lisette ; je ne m'occupe que d'elle.

LA MONTAGNE.

Voici tout juſtement ſon pere, le gros Colas, le Fermier de la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Laiſſe-moi ſeul avec lui.

LA MONTAGNE.

Souvenez-vous que ſa fille a la Comteſſe pour maraine.

LE MARQUIS.

Eloigne-toi, te dis-je.

SCENE VI.

LE MARQUIS, COLAS.

COLAS *chantant sans voir personne.*

TUTON, tuton, tutaine....

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'est-ce, maître Colas? vous voilà bien en joie.

COLAS.

J'ai plus de joie que d'écus, Monsieur le Musicien.

LE MARQUIS.

Eh! si vous êtes si gai; que voulez-vous de mieux?

COLAS.

Parbleu! je voudrois être riche.

LE MARQUIS.

Allez, maître Colas, la gaité vaut cent fois mieux que la richesse.

COLAS.

Voilà bien parler en jeune homme ! ne savez-vous pas que j'ai une jeune fille à marier ? Avec quoi voulez-vous que je la dote. Vous êtes garçon, vous ; vous ne connoissez pas l'embarras où je suis. Il faut que je vous fasse toucher cela au doigt & à l'œil.

Air. *Je suis un pauvre misérable.* De M. Dunis.

Que de tracas dans le ménage,
le ménage !
Il faut pourvoir un tas d'enfants,
Les uns petits, les autres grands.
Les uns petits, les autres grands.
On croit se donner du bon temps ;
On croit retrouver tous les ans,
Les premiers jours du mariage ;
Mais de l'hymen subir les loix,
Et ne point s'en mordre les doigts,
C'est être plus heureux que sage.

Que de tracas dans le ménage,
le ménage.
Il faut pourvoir un tas d'enfants,
Les uns petits, les autres grands... *Bis.*
Je suis un Fermier fort habile,
Et j'amasse à peine un denier.
Hélas ! hélas ! c'est un triste métier.
Si je l'exerçois à la ville,

Je

Je ſerois déja Financier,
Je ſerois déja Financier,
J'aurois
Un palais,
Des valets,
Des amis,
A tout prix,
Dans mon coffre un tréſor,
Des plaiſirs pour de l'or.
Que de tracas dans le ménage,
le ménage!
Il faut pourvoir un tas d'enfants,
Les uns petits, les autres grands,
Les uns petits, les autres grands.
J'ai pris une femme gentille,
Par qui j'ai vu s'augmenter ma famille.
Fanchon, c'eſt un vrai bijou, c'eſt un vrai bijou,
Fanchon, c'eſt un vrai bijou, c'eſt un vrai bijou.
J'ai d'elle une jeune fille,
Dont je croi que chacun eſt fou.
C'eſt qu'elle eſt déja dans l'âge,
dont j'enrage,
Où fillette veut un époux;
Mais ſans dot on les manque tous.
Que de tracas dans le ménage,
le ménage!

Il faut pourvoir un tas d'enfants,
Les uns petits, les autres grands,
Les uns petits, les autres grands.

LE MARQUIS.

Vous avez beau dire, je ne vois pas que vous ſoyez fort à plaindre. Votre fille eſt ſi aimable, ſi accomplie, ſi charmante, qu'elle trouvera facilement à ſe marier ſans dot.

COLAS.

Croyez-vous?..... Mais à propos de ça; vous paroiſſez prendre un furieux intérêt à notre fille. Eſt-ce que vous auriez tant ſoit peu envie de lui en conter?

LE MARQUIS.

Vous voulez rire, ſans doute.

COLAS.

Morbleu! tenez, ne vous jouez pas là, je vous en avertis, je ne ſuis pas tendre moi avec les enjoleurs.

LE MARQUIS.

Y penſez-vous, maître Colas? Mademoiſelle Liſette apprend à jouer de la guitare; ſon maître eſt abſent; je me ſuis préſenté pour lui en ſervir. Si vous trouvez du mal à cela, vous n'avez qu'à dire, je prendrai congé de vous.

COLAS.

Eh ! non, voyez-vous, c'eſt que je plaiſante. Je ſents bien que vous êtes trop ſage pour....

LE MARQUIS.

Moi ! en conter à une jeune fille ! je ſuis bien d'humeur à cela ! vous me prenez bien pour un autre.

COLAS.

Ah ! voilà parler en brave garçon. Touchez-là. Je vais vous envoyer votre écoliere. Sa marraine, qui eſt une grande Dame, veut qu'elle apprenne la muſique, les inſtruments, la danſe ; croyez-vous que cela faſſe bien à une jeune fille ?

LE MARQUIS.

Sans contredit.

COLAS.

Et dites-moi, voyez-vous qu'elle profite de vos leçons ? là, commence-t-elle à ſe former ?

LE MARQUIS.

A merveille ! à merveille ! on ! cette fille-là a d'excellentes diſpoſitions.

COLAS.

Tant mieux donc ; ça me ravit l'ame.

Air. *Je suis né natif de Chinon.*

Enseignez-lui bien promptement
A toucher l'instrument
De guitare
Qui fait tin tin tin, qui fait ta ta ta;
Qui fait tin, qui fait ta,
Tintamare.

SCENE V.

LE MARQUIS *seul.*

Je vais revoir Lisette, quels plaisirs mon cœur se promet !

Air. *Depuis que Lisette est partie.*

Ah ! revenez charmer mon ame,
Unique objet de mon ardeur.
Pour les cœurs qu'amour enflamme,
Dieux ! que l'absence a de rigueur !
Accourez, accourez, brunette,
C'est trop me faire languir.
Ah ! sans vous, sans vous, ma Lisette
Puis-je goûter quelque plaisir !

SCENE VI.

LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE *tenant une guitare,*

Air. *Ouvre doucement les verroux.*

J'accours aux ſons de votre voix.

LE MARQUIS.

Liſette ! eſt-ce vous que je vois ?

LISETTE.

Me ſuis-je fait attendre ?

LE MARQUIS.

Les inſtants près de vous ſi courts,
Loin de vous, me ſemblent des jours.

LISETTE *à demi-voix.*

Que ce diſcours eſt tendre !

LE MARQUIS.

Il n'exprime qu'une partie de mes ſentiments. Vous baiſſez les yeux ! vous ne répondez rien ! Liſette, eh ! quoi ? ce que je dis vous afflige ?

LISETTE.

Non, Sylvandre, mais il m'embarraſſe. Parlons plutôt d'autre choſe.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, répétons ſur votre guitare la chanſon que je vous appris l'autre jour. Je ſeconderai votre mémoire à chacun des couplets où elle vous manquera.

LISETTE.

Air. *N'oubliez pas votre houlette.*

Il ne ſera pas néceſſaire,
J'eſpere
Mes les rappeller tous.
Cette chanſon me vient de vous,
C'eſt dire aſſez qu'elle m'eſt chere.

LE MARQUIS.

Quoi ? ces couplets ont ſu vous plaire !

LISETE.

J'eſpere
Me les rappeller tous.

LISETTE *sur la guitare.*

Air. *Belle brune que j'adore.*

Connoiſſez-vous à Cythère
Un enfant qu'on nomme Amour ?
Je ne m'en méfiois guère ;
Mais il m'a joué d'un tour. *bis.*

Je rêvois au pied d'un hêtre ;
Frédonnant une chanſon ;
Quand je vis ce petit traître,
Qui rodoit d'un air frippon. *bis.*

Il s'approche, il me regarde,
Et d'un arc qu'il tient en main,
Adroitement il me darde
Une flêche dans le ſein. *bis.*

Ah ! dis-je, quelle bleſſure !
Que tes traits ſont dangereux !
O Dieux ! quels tourments j'endure !
Je ſens naître mille feux. *bis.*

Alors le Dieu de Cythère
Dit : Compagnon, t'y voilà ;
Tu peux t'en plaindre à ma mere ;
Liſette eſt le nom qu'elle a. *bis.*

LE MARQUIS *reprenant le refrein.*

Liſette eſt le nom qu'elle a.

LISETTE.

Eh ! bien, Sylvandre, êtes-vous ſatisfait ?

LE MARQUIS.

Si je le ſuis !

Air. *De s'engager il n'eſt que trop facile*, ou *Comme ici-bas chaque choſe s'enfile.*

Quand j'ai chanté la beauté que j'adore,
J'ai cru goûter le plaiſir le plus doux.
Il en eſt un plus doux peut-être encore,
Et c'eſt celui d'être chanté par vous.

Eh ! qui peut mieux que vous même exprimer les ſentiments que vous inſpirez ?

LISETTE.

Qu'entens-je ? quoi ? ces couplets me regardent ! je penſois que c'étoit par pur amuſement que vous

y mettiez mon nom à la place de celui d'Amynte, de Cloris, ou d'Ismene.

LE MARQUIS.

Il faut donc vous en apprendre qui ne vous laissent plus d'incertitude.

LISETTE.

Est-ce encore à Lisette qu'ils s'adressent ?

LE MARQUIS.

Eh ! quoi ? vous en doutez !

LISETTE.

Vous me surprenez, Sylvandre.

Air. *Le Savetier matineux.*

Pourquoi dans ces chants si doux
Mon nom se fait-il entendre ?
Et pourquoi m'adressez-vous
Tout ce qu'ils ont de plus tendre. *bis.*

LE MARQUIS.

Sur le même air.

C'est qu'en regardant vos yeux
J'y puise une ardeur secrette ;
Et je chante toujours mieux,
Quand je chante avec Lisette. *bis.*

LISETTE *à part.*

Ciel ! dans quel trouble me jette tout ce qu'il dit !

LE MARQUIS.

Refuserez-vous d'accompagner sur votre guitare l'air de cette autre chanson. Vous le connoissez celui-ci : (*Il prélude de la voix*).

LISETTE *embarrassée.*

Mais, Sylvandre !...

LE MARQUIS *avec instance.*

Me refuserez-vous cette grace ?

LISETTE.

Que vous êtes pressant !... Oui, j'y consents ; mais c'est la derniere fois que je serai si complaisante.

(*Elle prélude l'air suivant sur sa guitare*).

LE MARQUIS.

Air. *Composé par M. Légat de Furcy.*

L'Amour a monté ma lyre ;
Lise ! écoute ses accords.
C'est ce Dieu, c'est son empire,
Qui m'enchaîne sur ces bords.

En proie à ſes doux tranſports,
Je tremblois de te le dire;
J'eſpérois me taire encor:
Mais ſon charme eſt le plus fort.

La main qui forma le monde
Fit les ſources pour couler,
Les poiſſons pour peupler l'onde;
L'aquilon pour la troubler,
L'aſtre des nuits pour briller
Dans l'obſcurité profonde;
Toi, Liſette, pour charmer;
Moi, Sylvandre, pour t'aimer.

Le tableau de la Nature
M'étale en vain ſa ſplendeur.
Ces ruiſſeaux par leur murmure
En vain flattent ma langueur.
Ah! toi ſeule es pour mon cœur
Ce qu'eſt Flore à la verdure,
Ce qu'eſt le jour aux couleurs.
Ce que Zéphire eſt aux fleurs.

Charmante Liſette, vous détournez les yeux !..

LISETTE *troublée.*

Ah ! Sylvandre !... Cette chanſon !... Je devois refuſer de l'entendre !

LE MARQUIS.

Ah ! Liſette, que ce trouble m'enchante ! pourquoi chercher à le cacher ? il n'eſt plus temps de feindre. Je vous aime, je vous adore, & je meurs à vos genoux, ſi vous ne prononcez ma grace.

LISETTE.

Air. *Ciel ! l'Univers va-t-il donc*, &c.

O Ciel !

LE MARQUIS.

Parlez. A quoi dois-je m'attendre ?

LISETTE.

Ne cherchez point à lire dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! daignez me faire entendre
S'il conſent à mon bonheur.

LISETTE.

Trop cher Sylvandre ?

LE MARQUIS.

Moments enchanteurs !

LISETTE *se levant.*

Hélas ! que faites-vous ? quelqu'un ici peut nous surprendre.

Daignez suspendre
Ces transports flatteurs.

LE MARQUIS.

Ah ! Lisette ! chere Lisette ! pourquoi m'envier la douceur de vous jurer mille fois combien je vous adore.

(*Il la contraint de s'asseoir, & retombe à ses genoux*).

Air. *Vrai Dieu, quel trouble extrême.*

C'est vous, c'est vous que j'aime :
Unissons nos desirs.
Si vous pensez de même,
Quels seront nos plaisirs !
Mais quels vœux ai-je à faire ?
Vous partagez mes feux.
Le bonheur que j'espere,
Est écrit dans vos yeux.

LISETTE.

Sur le Mineur du même air.

Oui, j'éprouve une flamme
Egale à votre ardeur ;
Vous rempliſſez mon ame
D'un plaiſir ſéducteur.
Que ſert de me défendre
D'un ſi charmant tranſport ?
Aimez-moi, cher Sylvandre,
Mon cœur en eſt d'accord.

ENSEMBLE.

Sur le majeur.

C'eſt vous, c'eſt vous que j'aime :
Uniſſons nos deſirs.
Si vous penſez de même,
Quels ſeront nos plaiſirs !
Mais quels vœux ai-je à faire ?
Vous partagez mes feux.
Le bonheur que j'eſpere
Eſt écrit dans vos yeux.

(*La Comteſſe paroît*).

SCENE VII.

LE MARQUIS, LISETTE, LA COMTESSE. *Suite.*

LA COMTESSE.

Air. *Du sommeil de Nicette. Hélas ! hélas ! hélas ! Son sein s'agite, son cœur palpite*, de M. Duni. *Dans la Comédie lyrique de l'isle des fous.*

O Ciel !.. Que vois-je ! ô Ciel ! quelle surprise.
Est-ce bien Lise ?

LISETTE.

O Ciel !.. Que vois-je ? ô Ciel ! que vais-je devenir ?
Que vais-je devenir ?
C'est la Comtesse ! hélas ! où fuir ?

LA COMTESSE.

Mon injure,
Est trop sûre !
Je les vois rougir.

LISETTE

LISETTE.

Vous voyez mon trouble extrême ;
Sylvandre a su m'attendrir.
Il est vrai, oui, je l'aime :
Vous pouvez m'en punir.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Cœur ingrat ! cœur ingrat !

LE MARQUIS.

Oui, je l'adore ;
Oui, je le répete encore.
Ma Lisette ! je vous adore !

LA COMTESSE *à Lisette.*

Va, fui mon transport jaloux.

LISETTE.

Ah !

LA COMTESSE.

Quoi ? m'oser braver encore !

LISETTE.

Ah !

LE MARQUIS *retenant Lisette.*

Restez, restez, je vous adore !

LA COMTESSE.

Je sens, je sens croître mon courroux.
à Lisette. Crains ma fureur extrême.

LE MARQUIS.

Tremblez, tremblez vous même.

LA COMTESSE.

Crains ma fureur extrême.

LE MARQUIS.

Tremblez, tremblez vous même.

Ensemble avec Lisette qu'il tient étroitement embrassée aux yeux même de la Comtesse.

Je l'aime.
Je l'aime.
Je l'aime.
Je l'aime.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LISETTE, LA COMTESSE. *Suite. Villageois*, COLAS.

COLAS.

Air. *Tous les Bourgeois de Chartres & ceux de Montlhéry.*

Quelle avanture étrange !
Et que m'a-t-on appris ?

LA COMTESSE.

à part. Il faut que je me venge.
à Colas. Ce traître eſt un Marquis.

COLAS *aux Villageois.*

Au ſecours, mes amis !

LISETTE.

Un Marquis ! vous, Sylvandre ?

COLAS.

Aſſemblez le canton,
Ramplon.

Qu'on sonne le tocsin,
tin, tin.
Et qu'on ferme la grange.

LE MARQUIS.

Que prétendez-vous faire ? arrêtez mes amis ; arrêtez.... Vous, Madame, vous allez me connoître, & vous, belle Lisette, aussi : Colas j'épouse votre fille.

COLAS *sautant de joie.*

Est-il possible !

LA COMTESSE.

Quoi ? vous pourriez !....

LE MARQUIS.

Oui, Madame, vous avez fait l'éclat ; c'est à moi de le réparer ; & je n'y vois qu'un moyen, c'est d'épouser Lisette.

Il offre sa main à Lisette.

LISETTE.

Ah ! je respire.

LA COMTESSE *se retirant.*

Et moi, je meurs de dépit !

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LISETTE, COLAS.

COLAS *au Marquis.*

Air. *De tous les Capucins*, &c.

Que vous êtes un malin drille !
Vous en contiez donc à ma fille !
Avois-je tort après cela
De soupçonner quelque avanture ?
Ces maîtres de guitare-là
Entendent tous la tablature.

LE MARQUIS.

Consolez-vous; je deviens votre gendre; je vais faire la fortune de Lisette, & je me charge de la vôtre.

COLAS.

C'est bien dit. Oui, tâchez que je devienne Fermier à la ville.

LE MARQUIS.

Cela pourra venir. On voit tous les jours des choſes plus difficiles à croire.

COLAS.

En ce cas-là, mes enfants, mariez-vous, & ne ſongeons plus qu'à nous réjouir.

LE MARQUIS.

Air. *Il faut renoncer à Ninette.* De l'acte de Ninette, de M. Duni.

Partons ſans tarder davantage;
Eloignons-nous de ce ſéjour.
Il faut renoncer au village,
Pour aller à la Cour.

LISETTE.

Même air.

Ah! pourquoi preſſer ce voyage?
Reſtons encor dans ce ſéjour.
L'amour ſe plaît mieux au village;
Renoncez à la Cour.

ENSEMBLE.

Je veux vous aimer ſans partage ;
Oui, demeurons dans ce ſéjour.
Avec vous je reſte au village ;
Renonçons à la Cour.

LE MARQUIS.

Air. *Oui, je l'aime pour jamais.*

Non mon cœur ne veut jamais
Adorer que vos attraits. *bis.*
« * Les fleurs ne ſeront plus belles,
Le Zéphir ſera ſans aîles,
Le papillon moins léger. *bis.*
La tourterelle
Moins fidelle,
Quand on me verra changer ». *bis.*
Non, mon cœur ne veut jamais
Adorer que vos attraits. *bis.*

* Je ne ſais s'il y a quelque mérite dans la penſée que contiennent les ſix vers que j'ai diſtingués par des guillemets ; mais il y a quelques années qu'un Auteur, qui, probablement les trouva à ſa guiſe, s'en empara d'après mon manuſcrit, & les inſéra dans une Comédie qu'il donnoit aux Italiens. Quoiqu'il en ſoit, il eſt juſte, comme on dit, de reprendre ſon bien par-tout où on le trouve.

Le rang des Souverains même
Près de vous ne tente pas.
Ah ! pour un cœur qui vous aime. *bis*
Il n'eſt plus qu'un bien ſuprême ;
C'eſt d'adorer vos appas.
Non, mon cœur, &c.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA

bliothèque
té d'Ottawa
héance

The Library
University of Ottawa
Date due